

AMIS DE FREINET

NOUVELLE SERIE

15

JUIN 1973

Numéro spécial de **TECHNIQUES DE VIE** — 2 F —

Bi-mensuel d'information sur l'animation pédagogique édité par l'I.C.E.M Pédagogie FREINET

*Directeur de la publication: M. BEAUGRAND. Responsable de la rédaction: M. BARRE
Boulevard Vallombrosa — B.P. 251 — 06406 CANNES — Imprimerie C.E.L. CANNES*

Ce numéro est le dernier numéro de l'année scolaire 1972/1973

- 1.- En le recevant, faites-nous l'amitié de renouveler votre abonnement, pour nous éviter des rappels fastidieux : "Amis de Freinet" - NANTES - C.C.P. 28713 - NANTES -
Prix de l'abonnement : 10 F (décision de l'A.G. d'Aix).
- 2.- Aux délégués départementaux, nous demandons de nous écrire pour :
 - Nous faire savoir s'ils veulent continuer à nous apporter leur collaboration (en cas de retrait, nous désigner un autre camarade).
 - Nous demander des feuilles de Bibliographie du bulletin "Les Amis de Freinet".
 - Nous demander également des feuilles d'adhésion, des appels et des photos de Freinet.
 - Nous faire savoir s'ils veulent se rendre aux stages organisés par leur groupe départemental parler de Freinet, assurer quelques adhésions. Merci !
- 3.- A tous, nous serions reconnaissants de faire connaître le nom des pionniers, de recevoir tous documents sur la période 1923/1940.
- 4.- Demandez également à DUFOUR, GOINCOURT (60) BEAUVAIS, le catalogue des 8000 clichés qu'il possède.

M. GOUZIL
7, Rue H. Viot
44100 - NANTES

L E S A M I S D E F R E I N E T

n° 15 de Juin 1973

S O M M A I R E

1.- Freinet dans le Monde		p. 2
2.- L'Espagne républicaine et Freinet (additif).....		p. 17
3.- Freinet et Barbusse (Suite et fin) Collaboration de Freinet à Clarté. Contre un enseignement livresque. l'Imprimerie à l'école - Juin 1925	C. FREINET	p. 19
Les Instituteurs allemands - 15 janvier 1923	C. FREINET	p. 22
La morale laïque - 5 mai 1923	C. FREINET	p. 25
Les manuels scolaires - 1° avril 1925	C. FREINET	p. 28
4.- Relations Maître-Inspecteur	C. FREINET	p. 29
5.- Compléments à la bibliographie (n° 10)	R. LAYMAND	p. 31
6.- Freinet honoré par Nantes	M. GOUZIL	p. 38
7.- Changer la vie	Madeleine PORQUET	p. 39
8.- Nouveau plan d'études français	C. FREINET	p. 44
9.- Ceux qui nous quittent	M. GOUZIL	p. 60
10.- Coup de chapeau aux pionniers	M. GOUZIL	p. 61
11.- Correspondance		p. 63
12.- Congrès d'Aix-en-Provence. Avril 1973		
L'Assemblée générale des Amis de Freinet -	M. GOUZIL	p. 64
15 avril 1973	E. THOMAS	p. 68
Le retour aux sources à Gars - 19 avril 1973	M. GOUZIL	p. 71
13.- Compte rendu financier.....	M.L. CROCHET	p. 75
14.- Divers : Communiqués et appels	M. GOUZIL	p. 77
15.- Compte rendu de lecture	M. PIGEON	p. 80
16.- Bibliographie du Bulletin "Les Amis de Freinet"....	M. GOUZIL	p. 83

I - CHRONIQUE INTERNATIONALEI - FREINET VU PAR UNE DANOISECélestin Freinet, sa vie, son travail et ses idées.

Le premier janvier 1920, Freinet, âgé de 24 ans fut appelé, comme sous-maître dans une école de deux classes à Bar-sur-Loup, en Provence (Alpes Maritimes). Elise Freinet écrit dans son livre "Naissance d'une pédagogie populaire". Il était, plus que tout autre l'humble débutant dans la carrière enseignante ; sa cantine d'officier de la guerre 1914-18 l'accompagnait aux bagages et l'accompagnait aussi cette lassitude sans espoir qui est le lot des grands blessés de guerre voués au repos et à la mort lente.

D'hôpital en hôpital, il avait traîné pendant quatre ans dans une décevante convalescence.

"Pour vous, jeune homme, il ne reste que la vie sur une chaise longue à l'ombre des pins !"

C'est contre cette irrémédiable prescription qu'il avait voulu s'insurger dans un sursaut d'énergie : fuir l'immobilité, le désespoir, la solitude ! Travailler ! Etre l'artisan du métier qu'il avait choisi : l'instituteur.

A Bar-sur-Loup, il venait se mettre à l'épreuve.

"La salle de classe où Freinet entre pour la première fois est la classe traditionnelle des écoles publiques : des rangées de bancs avec leurs pupitres, la chaire un peu élevée du maître, regardant une agréable place près du vieux château, une source ruisselante, un grand platane, quelques fenêtres, si haut que les enfants ne pouvaient voir à travers.

Il y avait des porte-manteaux, le long des murs. Une grosse ardoise sur un chevalet, quelques cartes de France, des tableaux muraux de système métrique, et dans un coin un boulier délavé, la seule chose attirante de cet ameublement poussiéreux, symbole de la stagnation et de la tradition.

Ce qui occupait le plus Freinet c'était les enfants âgés de 5 à 8 ans. Ils étaient très différents, tout en se ressemblant, et formèrent bientôt un troupeau tourbillonnant dans la pièce.

Il craignait un peu de s'en approcher n'ayant pas d'entraînement scolaire ni théorique ni pratique. Il avait été appelé au service militaire lorsqu'il était normalien de seconde classe, et l'introduction de la pédagogie ne commençait qu'en troisième année. Malgré ce défaut, il avait un profond respect pour chaque enfant, et de plus, le flair du berger, cet instinct qui le faisait surveiller les enfants seuls et le groupe entier, réminiscence de sa vie de berger de Provence.

Le directeur comprit heureusement immédiatement ses difficultés et le soutint journalièrement de ses bons conseils et de son expérience. Il était le type d'un ancien instituteur qui partageait son temps méthodiquement entre l'école et la culture de sa terre, aidé de son âne. Il se servait des méthodes traditionnelles et avait appris certaines finesses qu'il essaya d'apprendre à Freinet.

En raison d'une grande blessure dans un poumon, Freinet ne pouvait pas supporter l'air enfermé de l'école avec ses 30 élèves.

Il y avait, de plus beaucoup de poussière dans l'école à cause de chaussures malpropres des enfants, et du parquet mal balayé. Freinet ne pouvait parler que difficilement, et quand il essayait il avait souvent une crise de toux. Il avait juste le temps de saisir la poignée de la porte avant la crise et comme il le devait, il restait étendu sans bouger sur un divan, complètement désolé. Mais il voulait vivre et travailler. Le directeur lui disait "Il ne faut pas vous surmener ainsi. Prenez votre pension à 100 % et retourner à votre village où vous aurez le calme complet. Vous savez bien que vous ne pouvez pas supporter ce maudit travail".

"Mais Freinet ne voulait pas se rendre, et n'ayant pas la force physique, il se mit à étudier, et il étudiait aussi bien des œuvres politiques que pédagogiques, qui l'inspiraient à tout accomplir son travail. Il observait les enfants de sa classe et s'informait de leur vie de famille et du milieu où ils grandissaient et qui les avaient marqués.

Il notait ses observations, aussi sur leur langage et leurs mouvements, etc. Chaque enfant avait sa particularité et bien des années plus tard on pouvait s'imaginer une peinture de cette foule variée.

Il y avait des élèves ordonnés et travailleurs qui comprenaient tout facilement et très empressés d'apprendre quelque chose. D'autres, moyens, qui avaient des difficultés à comprendre, en partie paresseux, au visage sans expression, mal peignés, mal vêtus, tapageurs. Enfin les débiles, anormaux et il en avait 5, 6 % dans sa classe.

Il y avait Joseph, l'ami des animaux qui était insensible à toute leçon, à toute culture, qui ne vivait qu'avec ses chats et chiens, et d'après les saisons avec les limaces, des cigales, etc. qu'il portait dans ses poches. Vêtu d'une vieille chemise et d'un pantalon informe, attaché à la taille avec une corde, en été les pieds nus, en hiver avec des chaussures usées qu'il avait ramassées quelque part, ce petit bonhomme dominait la classe avec une autorité si "spontanée" qu'il faisait s'incliner tous les autres élèves. Quand il vous regarde avec ses yeux de braise, il est si convaincant, si vrai qu'il influence toute la classe, comme un petit diable qui emploie sa baguette magique.

Deux petits mendiants, noirs de visage et de vêtements, tout inséparables, la main dans la main, épaule contre épaule, ils se soumettent en bloc à la discipline de l'école. Si on s'adresse à eux, ils réagissent avec la même pensée. Ils sont dominés par un seul désir : de longs voyages dans la montagne avec une petite voiture et une mule. Ils ne vont à l'école qu'irrégulièrement et si parfois leur esprit s'éveille, ce n'est qu'une idée d'association qui dans leur fantaisie et mise en relation avec leur rêve de voyage. Freinet note qu'il y a aussi d'autres types étranges.

Tous ces problèmes que montrait cette petite classe étaient les mêmes que rencontrent tous les jeunes instituteurs dans la plupart des écoles françaises. Peut être Freinet se serait habitué à ces tristes conditions si sa mauvaise santé n'avait pas joué un rôle. Il était obligé de se soumettre à ce que sa santé lui permettait, et il découvrirait bientôt que les devoirs traditionnels fatiguaient les enfants, comme ils le fatiguaient lui-même.

Il savait fort bien que s'il voulait crier et frapper la chaire de sa règle comme le faisait le directeur, il pouvait dominer la classe, mais ce n'était pas son but.

Il n'avait qu'une légère connaissance des grands pédagogues du passé, mais il se jeta sur ses études et surtout Pestalozzi l'intéressa énormément.

Ce fut pourtant Joseph, l'ami des animaux, qui décida Freinet à commencer résolument l'étude des problèmes pédagogiques.

La récréation est terminée, le sifflet retentit, les deux classes se mettent en rang, Joseph se précipite hors des rangs vers la palissade où il tombe à genoux. Freinet appelle l'enfant qui se retourne vers lui, et crie : "chut, partez, je viens tout de suite. Freinet entre dans la classe avec les autres enfants qui crient : Monsieur l'instituteur, Joseph manque, il est parti. Il se sauve toujours, courons après lui !" Mais la porte s'ouvre et un Joseph rayonnant apparaît, reniflant un bon coup, comme après une victoire, "Monsieur l'instituteur, il y a un trou où il y a une petite larve qui a des plumes, toute petite ainsi," et il montre la mesure sur les doigts "et elle est bleue, Monsieur l'instituteur, je lui ai donné quelque chose à manger". La lecture commence, et tandis que la règle de l'instituteur montre l'orthographe sur le tableau mural : ba, bo, bu, Joseph la tête tournée vers la fenêtre pense à sa petite larve qui a des plumes et une si jolie teinte bleue. La larve de Joseph n'était qu'un exemple parmi des centaines d'autres qui montra à Freinet combien il était nécessaire de soutenir l'intérêt des enfants pendant les leçons.

Il décida que tous les jours, après récréation de midi, il ferait une promenade avec les enfants.

Cette promenade était attendue avec impatience. Les enfants et l'instituteur étaient fatigués par les efforts de la matinée. Chaque enfant portait son ardoise et son crayon avec lui, et la promenade à travers les bois d'oliviers ou au cimetière, se prolongeait jusqu'à la montagne où chantait le rossigrolet abondaient les fleurs.

Freinet s'aperçut très vite, de la grande portée de ces promenades, aussi par rapport entre lui et les enfants. Les conversations entre les deux parties devinrent très instructives pour chaque part.

Une nouvelle vie commença à l'école, mais il y avait encore un long chemin à parcourir avant que Freinet soit satisfait.

Les maudites rangées de syllabes avec leurs mots stupides et leurs phrases sans idées pour les enfants ! La plupart les épelaient à haute voix comme une litanie à l'église, d'autres encore, par exemple Joseph, avaient tout autre chose à l'esprit. La lecture individuelle n'eut, non plus, de succès. Ce qu'ils lisaient n'avait pas d'intérêt, et ils cessaient à la moindre occasion. Lui-même étudiait, et étudiait, il entra en contact avec A. FERRIERE à Hambourg, mais n'eut pas grand résultat de sa visite. Par sa camaraderie avec les enfants il comprit que c'était par eux, dans leur vie, qu'il devait trouver les nouveaux éléments de son travail pédagogique, et qu'il devait trouver et soutenir leurs intérêts pour satisfaire au besoin d'activité dont Ferrière parle dans ses livres (et que plus tard, Freinet cita également dans le sien "Education du travail").

Puis il se hâta et voulut connaître la vie du village. Il allait avec les enfants chez le tisserand qui, avec obligeance, leur parlait de son travail. Dans la classe, il fit un petit vers dont les enfants étaient contents : "sur son métier le tisserand a ourdé les fils patiemment".

Cela amusa beaucoup les enfants et leur fit comprendre qu'ils pouvaient eux-mêmes, former des phrases, citations sur leurs différentes aventures. Ils allèrent en visite chez les autres ouvriers, et souvent ils allaient se promener sur les basses montagnes autour de la ville où ils avaient de vivantes leçons de géographie, de calcul, de botanique etc. L'école s'était ouverte sur la vie.

Heureusement était paru en 1923 une instruction ministérielle qui apprécia les principes de l'Ecole Active, et par là, Freinet n'eut aucune difficulté avec les autorités. En rentrant de leurs excursions, Freinet écrivait un court récit de leur promenade sur le tableau. Les enfants le lisaient et l'inscrivaient sur leur cahier ou sur des feuilles illustrées. On voyait clairement que les enfants étaient intéressés par ce travail et que leur habileté dans leur langue mère et dans l'écriture grandissait de façon constante et aussi que la discipline et l'atmosphère devenaient plus libres et plus aimables.

Entre temps, Freinet s'était habitué à la vie du village. Il entreprit, avec un ami, une recherche sur l'industrie florale à Grasse et écrivit un article dans le journal "Clarté", rédigé par Barbusse. Il entra en relation avec un milieu intéressé à établir une société coopérative à Bar-sur-Loup, et d'autres sociétés à caractère social (eau, électricité), et gagné par là, une forte sympathie chez les habitants de cette petite ville.

Même si le travail en classe était devenu bien meilleur, Freinet sentait toujours qu'il y avait un abîme entre la vie réelle des enfants et l'instruction de l'école : par exemple le problème de la lecture n'était pas résolu.

Il prit part, à Montreux, au congrès de "New Education Fellowship" et fut très intéressé par ce qu'il vit et entendit, et heureux de faire sa connaissance Adolphe FERRIERE (né en 1879), Pierre BOVET (né en 1878) et d'Edouard CLAPAREDE (1873-1940) (Directeurs de la section suisse de N.E.F.) pouvaient s'employer que dans les riches écoles qui avaient un équipement qui manquait à son école de Bar-sur-Loup.

Quand il reprit sa classe après les vacances, il fut reçu avec enthousiasme par les enfants. "Monsieur l'instituteur" dit lulu, "nous avons beaucoup pensé à vous quand vous n'étiez pas là".

Il se sentait très attaché au milieu où il se trouvait.

Un jour, Joseph avait organisé une course d'escargots, en classe. "Monsieur, l'instituteur, regardez mes bêtes". Les garçons étaient enthousiasmés : "Je parie pour le gris". "Je parie pour le brun !" etc. La classe bouillonne de vie, à la fin Joseph fait rentrer ses bêtes dans une boîte.

L'instituteur est déjà devant le tableau : décrivant la course des escargots. Les enfants étaient ravis. "Ah, Monsieur l'instituteur, comme c'est drôle ! C'est comme une histoire". Ils lisent ce qui est sur le tableau, le copient, mais Freinet pense que ce serait d'une grande valeur si on gardait l'impression de cet événement, et comme ce serait bien si cet écrit pouvait être imprimé. Cela serait la solution.

Il va à Grasse et s'adresse à différentes imprimeries. Les typographes sourient "Non, savez-vous, ce serait impossible avec ces enfants. Ils perdraient les lettres, renverseraient la caisse etc. Ce serait perdre son argent !

Par hasard, Freinet trouva dans un hebdomadaire l'annonce de la vente d'une presse. Il l'acheta et par là le premier pas était fait pour une nouvelle pédagogie, qui devait s'étendre dans le cours de quelques années.

Quelques jours plus tard, la caisse arriva avec la presse et les instruments s'y attachant. "Non regardez, il y a des lettres ! Il y a un o, un a, etc." Les enfants mirent de l'ordre dans la caisse et nous commençâmes le travail. Mais ce n'était pas facile. Les doigts de l'instituteur n'étaient pas plus adroits que ceux des enfants les types sautaient entre les mains, le bloc etc. Mais avec de la bonne volonté on réussit à placer le bloc dans la presse.

S'il faut dire la vérité, les première copies n'étaient pas belles. On ne pouvait mettre que 4 à 5 lignes et la presse était capricieuse. Mais les enfants étaient contents. "Regardez, monsieur l'instituteur, c'est bien, on peut le lire". Il y avait beaucoup de difficultés, entre autre ils n'avaient pas de papier. Le secrétaire du bureau communal pensa qu'ils pouvaient se servir des vieux bulletins de vote qui n'avaient pas été employés aux dernières élections, plus tard on leur donna du papier de rebut de la société coopérative et l'école continua son travail.

Un jour, le directeur rentra dans la classe, et vit les pages imprimées séchant sur un vieux banc. Il s'exclama : "On ne peut pas dire que ce soit vraiment bien !" "Pas aujourd'hui," dit un petit garçon, "mais hier c'était très bien".

Un jour, que Freinet devait se rendre à une réunion d'instituteurs, à Nice, il prit avec lui un choix des meilleurs imprimés pour les montrer à ses collègues. Avant d'aller à la réunion, ils burent un café dans une petite auberge et Freinet sortit timidement ses chefs-d'œuvres et expliqua leur importance pédagogique. Ses collègues jetèrent un coup d'œil sur ses feuilles et les lui rendirent. Mais une institutrice eut pitié de lui et lut, avec attention quelques-uns des petits textes, et dit : "Pauvre Freinet, ne pouvez-vous jamais faire quelque chose de pratique". Les autres avaient déjà bu leur café.

Une personne pourtant l'avait compris, c'était Barbusse qui avait lu, avec intérêt quelques-uns des articles que Freinet avait écrits, et il l'invita chez lui. Freinet lui expliqua son idée et Barbusse l'engagea à écrire dans "Clarté". Barbusse écrivit lui-même un article concernant Freinet et par là, lui ouvrit le chemin.

Après les vacances il eut de l'argent pour acheter le papier convenable, et l'imprimerie fut meilleure, Freinet se mit à rassembler les imprimés de tous les jours, dans une sorte de journal qu'ils appelaient "Le livre de Vie".

Freinet attache beaucoup de prix à ce que l'on imprime soit le propre langage des enfants, leurs observations. Il en est de même des problèmes qu'ils rencontrent dans leurs observations au cours de promenades, et dans leur vie journalière. Il refuse clairement l'instruction donnée à l'aide de livres et écrit une série d'articles dans "Clarté" (rassemblés plus tard dans un petit livre) du sujet. Plus de manuels scolaires sur le mal que l'emploi des livres scolaires peut provoquer (voir aussi CC Kragh-Müller : "Demain ce sera trop tard" p. 58)

Les manuels scolaires sont un moyen de provoquer l'apathie et servent ici le programme officiel. Parfois ils rendent le programme encore pire qu'il n'est en réalité. Ils sont rarement faits pour les enfants. Ils rendent le travail des maîtres plus facile. Ils se vantent de suivre le programme, pas à pas. Mais l'enfant ne peut suivre que s'il en est capable. Mais on ne s'inquiète pas de l'enfant.

Et si cela est juste, la guerre contre les manuels scolaires est absolument nécessaire.

Les manuels scolaires font aussi des esclaves des instituteurs. Ils s'habituent, chaque année à distribuer les sujets qui sont dans les livres sans s'inquiéter si les enfants sont en mesure de comprendre la matière.

Il est absolument nécessaire que les maîtres se délivrent de cette façon mécanique d'instruire, si vraiment ils veulent assurer un enseignement véritable de l'enfant, dit Freinet.

LE PREMIER ELEVE

A la fin de 1924, parut sur un journal de classe, un article de Freinet, sur ses expériences. Quelques instituteurs intéressés demandèrent de voir quelques-uns des imprimés journaliers des enfants. Quand ces instituteurs renvoyèrent les imprimés l'un d'eux écrivit : "Mes élèves n'ont jamais lu quelque chose avec un tel intérêt. Ils l'ont bu comme du lait. Je vais aussi quitter mes ornières et composer un Livre de Vie.

Freinet avait un ami DANIEL, instituteur à Trégunc (Bretagne). Il écrivit à Freinet en le priant de l'aider à trouver une imprimerie, car il voulait travailler avec ses garçons comme il l'avait vu faire à Freinet à Bar-sur-Loup. Freinet lui apprit la technique et ils décidèrent de laisser leurs élèves échanger leurs imprimés. Chaque élève à Bar-sur-Loup eut son petit correspondant à Trégunc.

Ce fut une énorme correspondance qui vit le jour de cette façon, mais heureusement ils eurent la permission d'envoyer leurs lettres comme imprimés. Que contenaient-elles ? Qu'est-ce qu'on mange à Bar-sur-Loup, comment cultive-t-on les champs ? Qu'est-ce qu'on moissonne ? Qu'est-ce qu'on fabrique ? Quels arbres et quelles fleurs poussent-ils ? Quels jeux ? Quand et comment fait-on les fêtes ? etc. C'est toute la Provence qui s'exprime en ces lettres, ses paysages avec ses oliviers et ses rangiers, ses jardins en terrasses, le ciel bleu, les cigales, le parfum du thym et de l'ail qui font partie de la tradition concernant la vie champêtre et gastronomique.

Mais, parmi tous ces détails géographiques et historiques vit le petit provençal, car chaque enfant a sa propre page et lui donne son cachet. La vie en classe, des événements personnels ont aussi leur importance et si on feuillette le livre de Bar-sur-Loup de cette première année d'échanges de lettres, on trouve dans le texte des lettres échangées, cette marque personnelle qui est si précieuse Freinet donne quelques exemples de ces textes.

Les lettres de Tregunc qui est une petite ville de pêcheurs dans le Finistère (Bretagne), racontent tout autre chose. Les enfants s'adressent réciproquement des colis. De Bar-sur-Loup on envoyait des fleurs, des fruits, des parfums, des fossiles, des cartes postales, différentes sucreries et chaque petit "Barois" apportait ces dons qu'aimaient les enfants bretons. Photographies, vieilles images, des catalogues, des rubans, des dentelles et de vieux jouets portaient également.

De Tregunc on recevait un choix de végétations, des photos de bateaux, on apprenait le nom des pêcheurs dont beaucoup portait des noms celtiques qui intéressaient beaucoup des enfants. Parfois il arrivait un envoi de très grosses crêpes fines et transparentes comme des dentelles. On les partageait avec soin et les mangeait comme du pain bénit. On en emportait quelques menus morceaux pour les petits frères et sœurs, le grand père et la grand mère. A Trégunc c'est la même fête quand il vient des colis de Bar-sur-Loup, et on mange les spécialités de cet endroit avec le plus grand plaisir. Cet échange commença et il avait une si stimulante valeur et causa une telle activité que le maître en fut tout-à-fait surpris. Et à présent, 20 ans après, on comprend la force des sentiments qu'il exprime par une courte notice dans son journal 28.11.24 : "Maintenant, nous ne sommes plus seuls".

Freinet rêvait d'un tout autre ameublement de l'école : tables et bancs transportables, bibliothèque d'enfants, vitrines et aquarium, métier à tisser, des petits ateliers communiquant à la classe où les enfants pourraient entrer et travailler selon leur désir. Mais le rêve est loin de la réalité. Il lui fallut se satisfaire de changer les meubles de place. On ne peut, en plus, changer les fenêtres afin que les enfants puissent voir à travers. Ce fut les petits qui souffrirent de cette nouvelle organisation. L'école n'était pas un asile et l'imprimerie dont on se servait n'était pas fait pour les petits. Les types étaient trop fins, trop serrés, mais après différents essais Freinet trouva un matériel d'imprimerie convenable, et les petits furent ravis. Premièrement, il les laissa imprimer les simples lettres qui furent illustrées, plus tard des mots. Ce qu'ils avaient imprimé et illustré fut mis sur le mur comme une frise et les enfants lisaient ensemble ce qu'il y avait sur le mur. Ils commencèrent à imprimer en gros types du mois de janvier, et à la fin de juillet la plupart des petits lisaient les mots imprimés sur le mur globalement. 3, 4 d'entre eux pouvaient aussi les lire analytiquement.

Il nous manquait, à un haut degré, dans cette école un travail artistique. Les enfants écrivaient des petits poèmes, et on leur lisait aussi de la poésie à haute voix, et Freinet leur montrait des grandes images, mais il n'y avait ni musique ni l'argent pour le théâtre. Il nous manquait des projections lumineuses, un gramophone, etc.

ON ELARGIT LE TRAVAIL ET FORME LA C.E.L.

Un instituteur de Villeurbanne se joint à Freinet et l'échange commence alors avec lui. Les enfants de Bar-sur-Loup continuaient cependant un échange privé, de lettres avec les enfants de Tréguier. Cet instituteur était dans une école de ville avec plusieurs classes. Le commencement était assez malaisé, mais peu à peu le mieux se produisit et à la fin de l'année, Freinet écrivit : "A présent, nous avons deux livres, un de Bar-sur-Loup, l'autre de Villeurbanne. C'est à dire 30 000 lignes, ce qui répond à un livre de 200 pages. C'est une quantité qui ne dit rien, ni de la qualité, ni de la quantité qui ne peut se mesurer par ce qui est imprimé, vécu, senti et ensuite totalement compris".

Entre temps Freinet était très mécontent de sa presse et après un long temps de tâtonnement et l'aide d'un ouvrier intéressé, il fit construire une nouvelle presse plus pratique destinée à l'école.

La prochaine personne qui se joignit à ce nouveau système, fut le directeur de l'école à Bruxelles, VAN MEER, et les enfants étaient fiers de leur nouvel ami, et chantaient : "Nous, on va jusqu'en Belgique".

En mars 1926, Elise Freinet commença à travailler avec Freinet à Bar-sur-Loup. C'était un grand secours pour lui. D'abord elle était au courant de ses idées, elle était artiste peintre et il y avait largement de travail pour deux. "C'était en mars 1926 que je commençai à travailler avec Freinet à Bar-sur-Loup. C'était le printemps et la petite classe bourdonnait d'activité. Un laboratoire complet de biologie était installé un peu partout, sur le bureau, les tables et même sur le parquet, dans les coins, plus ou moins tranquilles, couleuvres, larves, limaces ou limaçons, d'innombrables insectes, des papillons vivaient sous de maigres conditions, sous la direction de Joseph. Il subvenait aussi bien qu'il le pouvait à la nourriture des bêtes : des feuilles de roses, des feuilles d'oliviers, des branches de fleurs, de plantes sauvages, choisies avec soin sur les terrains où il y avait beaucoup d'insectes, de la salade fraîche prise aux bordures du fleuve et même des gouttes de rosées prises au fond d'une feuille neuve.

La section de la vannerie consistait en un tas d'écorces, branches de saules, de joncs, tabourets, corbeilles, nattes, tout mélangé en un pêle-mêle où il aurait été difficile de retrouver une épingle, ou une braise qui y serait tombée.

La bibliothèque était naturellement ambulante et pour être accessible à tous, tous les livres étaient dispersés hors des rayons et posés n'importe où par les enfants, sur les pupitres, les tables, les bancs, les chaises, et de préférence sur le bureau de l'instituteur ! Et cet instituteur lui-même qui pouvait entendre 5 questions à la fois, et répondre à toutes ! On ne se servait plus des vieilles ardoises, et on les avait déposées dans un coin, méprisées.

Par contre, l'imprimerie avait la place d'honneur : rouleaux, presse, les caisses pleines de papier, occupaient de larges bancs et se limitaient sur le plancher par un trait à la craie. C'était l'autel !

Elise Freinet mit de l'ordre dans la salle de classe et le travail avançait. Peu à peu il vint beaucoup de visiteurs, et le 4 juillet 1926 parut un article dans "Le Temps" intitulé : "A l'école de Gutenberg". Cet article montrait beaucoup de compréhension pour le travail de Bar-sur-Loup, et était presque débordant dans son jugement de "L'imprimerie à l'école". Cet article donna lieu dans nombre de journaux (surtout locaux) à des articles pour et contre ce travail, selon leur politique.

Dans le cours des années, Freinet avait collaboré avec beaucoup d'instituteurs qui voulaient adopter sa technique. Le travail avec l'envoi des billets journaliers et l'organisation de l'échange grandit de façon inquiétante, et il fut nécessaire de créer une organisation qui puisse se charger en partie de ces problèmes pratiques. Les discussions théoriques et humaines qui restaient du domaine de Freinet. Sur l'initiative de Freinet (lettre circulaire 27/7/1926, on créa une réunion (coopérative de l'enseignement laïc, Société de l'Enseignement populaire) qui eut une grande importance pour toute la chose. Son petit livre : "L'imprimerie à l'école" fut envoyé à tous les membres, et on continua à réaliser de nouvelles et meilleures presses et on y joignit des machines à écrire, des duplicateurs.

Les membres de la C.E.L. payaient une contribution mensuelle et cet argent aidait à l'achat de nouvelles presses pour les nouveaux membres dont le nombre augmentait chaque jour davantage.

Le 15 mars 1927 la C.E.L. commence à lancer "La Gerbe", journal hebdomadaire qui, en général, était écrit et imprimé par les enfants.

Le premier congrès pour "L'imprimerie à l'école" eut lieu à Tours en 1927. Dans le courant de l'année un article de la "Gerbe" avait été édité comme un petit livre : "Histoire d'un petit garçon de montagne". On en vendit un grand nombre au congrès où Freinet parla de son travail et mit en garde contre l'emploi de l'imprimerie dans une autre atmosphère que celle qui l'avait créée.

Il montra aussi un film qu'il avait réalisé lui-même avec son Pathé-Baby qui montrait les petits élèves au travail à Bar-sur-Loup.

"La Gerbe" devint de plus en plus épaisse, et il fut décidé que les sujets pour les enfants seraient séparés dans des brochures spéciales, dites "Enfantines", par exemple "L'histoire du petit garçon de la montagne" et "les petits vagabonds".

En 1928 la famille Freinet déménagea à St Paul, une petite ville d'aspect romantique près de Vence. Freinet devait être instituteur seul pour les garçons, et on avait promis à Elise Freinet la place d'institutrice pour l'école des filles.

Ils travaillent dans cette ville jusqu'en 1934.

St Paul n'était pas comme Bar-sur-Loup une ville avec une population homogène, tous, pour ainsi dire pauvres et simples. St Paul était composé en deux groupes, l'ancienne ville avec des remparts où vivait la partie pauvre des habitants et où se trouvaient l'école et l'Eglise. Hors des remparts étaient les hôtels de luxe et beaucoup de villas de riches.

Les conditions sanitaires de l'école étaient déplorables, et Freinet commença son travail par aller trouver le maire qui demeurait hors des remparts dans une grande villa toute neuve.

"Est-ce que l'école est en mauvais état" demanda le Maire ?

- Oui, mon cher homme.

- C'est ainsi dans toutes les écoles de notre petite ville ! Blanchir les murs, c'est possible ! remplacer les planches pourries du parquet ! ce serait difficile ! des cabinets, ça c'est une histoire pour soi, le récipient est trop petit, la partie supérieure coule ! Que voulez-vous que nous fassions ? - des tablettes - que voulez-vous en faire ? C'est fou, nous sommes pauvres, très pauvres ! nous n'avons pas de crédit. Une table pour l'imprimerie ! Vous dites une table. Ecoutez Monsieur, je ne suis pas instituteur, mais je vais vous dire mon avis, ici, vous n'avez rien à faire à d'autres qu'aux fils de pauvres bourgeois, surtout d'ouvriers. Et vous n'avez besoin ni de lettres d'imprimerie. Apprenez leur à lire, à écrire, à compter et cela sera assez dur pour vous ! Entre nous, votre prédécesseur, n'obtient rien de ce que vous demandez. Ne vous faites point de soucis, en peu de temps vous verrez que c'est fou et inutile. Soyez sévère pour les enfants, je le répète, c'est le plus grand service que vous puissiez leur rendre" !

Ce début démontre ce que Freinet pouvait attendre du côté des autorités et ce fut, en réalité, une longue lutte pour lui et sa femme de faire accepter leurs idées. C'était comme d'habitude le travail avec les enfants qui les encouragea et leur donna des forces imprévues pour soutenir leurs difficultés. On peut dire que Freinet (toujours aidé de sa femme) pendant cette année travailla sur 3 fronts : 1. Développement du travail scolaire (et cette technique comprend beaucoup plus que l'imprimerie). 2. Le travail avec la "Coopérative de l'enseignement laïc", qui a un haut degré, reposait en Freinet qui éditait des livres, des journaux aussi bien que pour les maîtres que pour les enfants, et 3. le travail social politique dont St Paul justement avait grand besoin. De plus, il travaillait avec un groupe de la nouvelle section française de "New Education Fellowship" fondé en 1921 à Calais par A. Ferrière, Elisabeth Rotten, et Béatrice Enser. Il voulait changer cette association exclusive en une association ayant pour but de s'étendre jusqu'aux coins les plus reculés du pays. Et jusqu'aux dernières années avant la guerre, il avait gagné beaucoup de terrain sur ce point. Ce travail fut rendu vain par la guerre.

Quant Freinet avait fini sa classe et fait le nécessaire à la C.E.L., il restait tantôt à la maison pour écrire des articles ou des livres, ou il allait dans les environs faire des conférences ou politiques ou pédagogiques. Il rentrait le soir très tard et très fatigué à cause de sa faiblesse corporelle.

Concernant son travail à l'école, nous avons dit qu'il améliorait le matériel de l'imprimerie et l'élargissant. Il se servait de film, de radio et recherchait toutes sortes de moyens pour un travail créatif - terre glaise, linoléum, couleurs, scie, rabot etc. -

Le fond du travail de l'école était toujours la liberté des enfants à s'exprimer dans le texte journalier (qu'on appelle le texte libre), et la correspondance avec les enfants des autres écoles.

LE TRAVAIL A LA C.E.L.

Le travail de l'école à St Paul était en constante relation avec la CEL. Outre "La Gerbe" et "Enfantines", la société publiait une édition mensuelle : "L'Educateur prolétarien", où Freinet presque toujours écrivait un article de pédagogie, ainsi que d'autres articles professionnels et sociaux.

La C.E.L. tenait tous les ans un congrès et était attachée aux syndicats et souvent mêlée aux polémiques avec d'autres journaux qui n'étaient pas d'accord avec Freinet. La Coopérative faisait des recherches, présentait de nouvelles idées et était active. Malgré tout, nombre de problèmes retombaient sur Freinet qui aussi concernant les locaux avait des difficultés à placer ces nombreux papiers.

A St-Paul il rencontra beaucoup de résistance contre ce travail bien que ce fut un grand besoin. C'était surtout les riches, les autorités et l'Eglise qui était contre lui. Ils créèrent une forte résistance contre Freinet. Et bien que tous les parents des enfants qui fréquentaient l'école exprimaient leur satisfaction, sa famille et lui furent exposés à un traitement abject, et c'est miracle qu'ils arrivèrent à quitter St-Paul en vie.

L'affaire éveilla un bruit de scandale bien au-delà de la société pédagogique, d'où du haut en bas on s'efforça de démontrer les droits de Freinet.

C. et E. Freinet sortirent vainqueurs du combat, les conditions de vie à St-Paul : étaient devenues si insupportables qu'ils préférèrent chercher un autre endroit.

Sur le journal "Techniques de Vie" en avril 62, Freinet parle de l'origine de l'école Freinet et conte l'épisode de St-Paul. "Nous croyions n'avoir que des amis dans cette petite ville, mais le mouvement royaliste - Action française - sous la conduite de Léon Daudet travaillait en secret. On exploita les parents, se servant de leur ignorance, et les membres de l'Action française qui n'avaient pas d'enfants eux-mêmes étaient nos plus durs adversaires. La nuit entre le 1 et 2 décembre 1932 on colla des affiches injurieuses sur les murs de la ville autour de nous, et en même temps, on ouvrit une campagne calomnieuse dans l'Action Française à Paris, et qui eut de la résonance dans tous les journaux de France et de Navarre. Toute l'affaire popularisée dans un film "l'Ecole Buissonnière" qui fut projeté en France et à l'étranger. "Notre travail sortit pourtant vainqueur de la bataille. Nous avons fait le baptême du feu !"

Malgré notre victoire, nous étions toujours considérés comme des perturbateurs de la paix, dont on n'était pas sûr. Nous nous préparâmes : Nous ne pouvions pas continuer à travailler en lutte contre l'administration. Il fallait céder ou partir. Nous partîmes.

Nous cherchâmes avec ardeur un endroit où nous pouvions habiter ! Nous trouvâmes une colline près de Vence; un mauvais petit sentier nous y conduisit, mais la terre était bon marché ce qui rendit possible notre installation provisoire dans une petite maison de deux chambres qui devait être le commencement d'une école prochaine.

En raison de notre manque de crédit, il fallait bâtir soi-même pièce par pièce avec l'aide financière de parents, et d'amis, et surtout en travaillant soi-même sans arrêt : scier, murer, amener du sable, manoeuvrer une machine à écraser rudimentaire etc. Nous fîmes nos essais sur tous les points, et les résultats se montrèrent vraiment assez bons, comme nous l'espérions.

Pendant 20 ans, l'école Freinet fut une belle place de travail. On se demande parfois pourquoi nous avons bâti après le système de pavillons. C'est tout à fait sûr que ce système répond exactement à nos besoins pédagogiques.

Mais la raison en est aussi que notre école a pris la forme qu'elle a pierre sur pierre, des lampes à pétrole avant l'électricité etc. parce que nous n'avions d'argent pour bâtir en mieux. Cependant le résultat est satisfaisant à notre but et les maisons ne paraissent pas choquer nos visiteurs d'aujourd'hui. L'Ecole Freinet en raison de ce que elle fut si longtemps un champ de travail permet aux enfants, pendant plusieurs générations de prendre une vive part au travail constructif, et ils ont amené du sable des carrières, grimpé sur les échelles, blanchi les façades, peint les volets, les fenêtres et les murs intérieurs. Ils ont réparé les meubles, changé les dalles et ont surtout créé des objets d'art, qui embellissaient leur foyer commun. Le jardin a toujours été placé sous leurs soins. Tous les ans il se sont intéressés à tenir et planter sous la conduite d'un jardinier et chacun d'eux a toujours eu un petit terrain qu'ils ont soigné avec ardeur, et ils apportaient toujours en triomphe leurs premières récoltes à la cuisine.

Pour qu'un tel travail puisse réussir, il faut un certain ordre dans les locaux, au jardin, dans la forêt et parmi les animaux, et les petits ouvriers s'arrangent avec un minimum de discipline et d'ordre.

On termina le bâtiment de l'école, et le 1er octobre 1935, 15 enfants en prirent possession, ce qui était un record surprenant quand on pense qu'il n'y avait eu aucune sorte de publicité.

"J'avais averti officiellement l'ouverture de l'école", dit Freinet, qui tout de même eu un ordre du département de ne pas ouvrir l'école.

Après avoir vaincu de grandes difficultés, l'école commença et le travail fut éclatant.

A la fin de 1936 Freinet fit un cours à l'école. Soixante instituteurs d'autres écoles qui avaient commencé le travail selon ses méthodes y prirent part. Pendant la journée ils vivaient avec les enfants dans leur travail ordinaire, et le soir, ils discutaient le travail et la pédagogie Freinet. Le cours connut un grand succès et on en fit plusieurs pendant l'année scolaire.

En 1936 les premiers réfugiés espagnols arrivèrent à la frontière française, affamés et fatigués. Tous les enfants que nous reçûmes étaient en lambeaux et pleins de poux et de gale, pris d'une seule pensée : d'avoir quelque chose à manger. Après quelque temps ils s'acclimatèrent parmi nos enfants.

Quand la guerre éclata en 1939 le drame atteignit son dénouement, mais seulement pour donner de la place pour d'autres drames qui continuèrent ceux qui avaient entrelacé notre vie de pionniers et de combattants.

L'Ecole Freinet était vraiment dans le plus grand danger.

Le 20 mars 1940 Freinet fut arrêté et envoyé dans un camp de concentration où il fut gardé pendant 21 mois. En ces 21 mois dont il passa quelque temps à l'hôpital, Freinet trouva, comme d'habitude, consolation et force par le travail. Il écrivit des livres, des brochures et à l'aide d'un duplicateur il fit une sorte de journal qui circulait entre les prisonniers, et de plus il instruisait les illettrés du camp.

Dans l'école à Vence, Elise Freinet chercha de tenir bon avec quelques orphelins, mais cette petite école non plus, ne devait pas avoir la permission d'exister. Un décret spécial ferma bientôt l'Ecole Freinet où Elise Freinet demeurait encore quelques mois avec toutes les difficultés venant d'une occupation militaire. Elle y restait avec l'intention de sauver les derniers orphelins que le Préfet n'avait pu placer nulle part, mais elle fut chassée et l'école fut tout à fait détruite.

"Nous la retrouvâmes dans un état misérable en 1945".

LE DESTIN D'UNE ECOLE EXPERIMENTALE

"Nous ne serions certainement pas si loin sur nos chemins nouveaux si notre travail avait eu lieu dans une école ordinaire, mais maintenant c'était le cas que nous travaillions dans une école où on avait une grande indépendance et où les parents en partie ou tout à fait acceptèrent nos principes dans l'espoir qu'ils serviraient à leurs enfants.

Si nous n'avions pas tenu ferme, si nous avions cédé après la lutte à St-Paul, et si nous n'avions pas établi l'Ecole Freinet à Vence, nous n'aurions pas pu développer nos techniques ainsi que nous l'avons fait.

C'est dans cette école que nous avons montré l'importance des points suivants :

- 1 - le texte libre et son emploi (décrit au n° 3 de la Bibliothèque de l'Ecole Moderne : le texte libre par C. Freinet
- 2 - le livre de la vie. Décrit dans "Le journal scolaire" par C. Freinet
- 3 - la correspondance interscolaire. *ibid.*
- 4 - la liaison entre la vie et le milieu
- 5 - plans de travail. Sur base de l'intérêt des enfants et de leurs aventures.
- 6 - "Fichiers documentaires". Le 10 juillet 1964 la liste de la "Bibliothèque du Travail" se montait à 589 numéros, avec un supplément de 152 numéros.
- 7 - "Fichiers auto-correctifs : avec des problèmes que les enfants peuvent corriger eux-mêmes (la base de ce système de calcul était celui de C. Wahburn, à savoir le système de Winnetka).
- 8 - matériaux pour la libre création du travail sous toutes formes.
- 9 - travail dramatique à livre ouvert ou improvisé.
- 10 - journal de mur
- 11 - limographe
- 12 - des imprimeries de différentes grandeurs et des presses.
- 13 - caisses de travail de différentes grandeurs et de formes, pour les expériences physique et chimiques.
- 14 - la caisse de Freinet - avec différents types d'écritures -
- 15 - le four pour céramique (et tous les matériaux pour colorer et glacer)
- 16 - Travaux pratiques de la maison et du jardin, soins des animaux (pas mangeables cependant, car ils étaient végétariens).

De plus tous les moyens d'aide possibles de notre temps : radio, télévision, magnétophone, électrophone, appareils filmiques etc.

Il s'ensuivit une campagne écrite entre Freinet et le ministère de l'Instruction publique. Freinet pria instamment que son école soit reconnue, comme une école d'essai semblable à celles de Decroly et de Montessori qui avaient atteint de bonnes conditions, mais cela lui fut refusé. On lui proposa différentes issues (inacceptables, par exemple qu'il appelle son école "une école de plein air", mais il ne pouvait accepter cette proposition et refusa.

L'article se termine par une prière aux intéressés de former une société "Association des Amis de l'Ecole Freinet" et de fournir les moyens de continuer et garder l'école.

EPILOGUE

L'école est à présent sous la direction de la C.E.L. avec Freinet comme directeur, aussi bien pour l'école que pour la C.E.L. J'ai visité l'école en 1964.

Elle consistait en une quantité de bâtiments plus ou moins grands sur un large et superbe terrain. Les maisons et le terrain étaient fort bien tenus, et chaque maison était décorée d'œuvres d'art à l'intérieur comme à l'extérieur. Les enfants (exceptés 10) étaient en vacances, mais il y avait encore une grande exposition avec une quantité de travaux des élèves : peintures, céramiques, des écrits, par exemple "Le Livre de la Vie", des collections de poèmes, des travaux en bois et en métal et beaucoup d'autres choses. J'ai visité aussi le bâtiment de la C.E.L. à Cannes. Il y avait une imprimerie et une grande librairie (ou maison d'édition), des magasins avec de grands stocks des matériaux employés aux écoles enfantines. Au premier, il y avait des bureaux chargés de la correspondance des interscolaires, des réponses à des lettres (on en recevait environ 200 par jour) d'envois de journaux, de périodiques, de revues (il y en a un grand nombre) etc. En bas il y avait l'imprimerie et l'entrepôt pour tous les imprimés : livres, brochures, journaux et autre matériel pour l'école, entre autres des disques de gramophones. C'était très imposant, et nous achetâmes plusieurs livres. On nous donna aussi plusieurs brochures.

LA BASE DES TRAVAUX DE FREINET

Dans le livre "L'Education du Travail" que Freinet écrivit pendant les 21 mois qu'il passa dans un camp de concentration au début de la seconde guerre, il s'absorbe surtout dans ses souvenirs d'enfance dans un petit village de Provence, pour trouver une source de consolation et d'espoir. Il termine son introduction de la première édition du livre (1946) par ce qui suit : "J'ai voulu marcher au rythme du paysan quand il va dans son champ, trouver la trace du berger sur la montagne ! J'ai réappris à rechercher la nature changeante et variée et je me suis rafraîchi dans les claires sources enfin retrouvées !"

Je suppose que le germe du travail de Freinet est son enfance dans le petit village de Provence où il apprit à aimer et respecter tout ce qui vit où par son travail et ses jeux, il a eu la possibilité de se développer de façon naturelle, calmement, de surmonter les difficultés techniques à l'aide de son bon sens et de sa bonne volonté, et d'obtenir "le flair du berger" comme gardien de chèvres, de moutons et de vaches dans la montagne.

Il n'a pas seulement eu la possibilité de vivre dans la nature, mais aussi de satisfaire son besoin d'apprendre en écoutant parler les vieux paysans qui connaissaient à fond l'art de vivre.

Une autre raison est naturellement son indomptable envie de vivre qui le fit lutter contre le mal contracté à la guerre. Cette insurmontable énergie alliée à une haute intelligence et une forte capacité à se familiariser avec l'état des pauvres et des faibles, lui donna l'énergie de travailler, pour surmonter petites et grandes difficultés.

Je crois qu'une des conditions importantes pour le travail de Freinet était aussi, que dans sa femme, Elise Freinet, il eut une compagne de travail exceptionnelle qui de beaucoup de façons, le suppléait et le soutenait.

Ce qui eut aussi beaucoup d'importance pour lui fut qu'il entra de bonne heure, en relation avec le centre psychologique pédagogue à Genève : Bovet, Claparède, Ferrière et d'autres, et toujours dans l'adversité eut un ami chaleureux en Ferrière.

Il apprit beaucoup de Decroly et il eut vite des amis dans les différentes unions culturelles de France (Henri Barbusse 1874-1935 - Romain Rolland 1866-1944 - Henri Wallon 1879-1962 - sans oublier tous ses amis de la C.E.L.

Son plus grand intérêt, sa force la plus importante se portaient sur les enfants - chaque enfant !

Son point de départ est en vérité très simple. Que l'enfant vive, cela veut dire que l'enfant veut se développer. Il ne peut se développer que par sa propre activité. Ce que les adultes peuvent faire, n'est pas d'empêcher cette activité, mais au contraire de chercher les moyens qui peuvent aider l'enfant dans son activité.

C'est ce que dit Montessori (et beaucoup d'autres), mais Montessori et Freinet sont peut-être les seuls qui aient suivi leur point de départ. (Et c'est curieux de voir à quelle différence de formes d'instruction ils ont atteint).

Ce qu'il y a de spécial dans l'instruction de Freinet (outre l'emploi de l'imprimerie) c'est ce qu'il appelle la méthode naturelle dont il se sert dans toutes les leçons. Par exemple, un enfant doit apprendre à lire quand il le désire lui-même, et il doit avoir le droit d'employer le temps qu'il veut et qu'il sent nécessaire. D'après la conception de Freinet, les nombreux cas de faiblesse de lecture chez les enfants est qu'on les a forcés d'apprendre à lire en trop peu de temps. Instruits selon sa méthode, les enfants commencent très tôt à travailler à une lecture globale, mais la plupart des enfants mettent de deux à trois ans pour apprendre à lire couramment.

Freinet en déduit, comme Montessori, que l'écriture, dans nos cercles de culture, est un moyen de s'exprimer aussi naturel que le langage. C'est pourquoi il est absolument nécessaire que les enfants se familiarisent avec le texte qu'ils lisent et écrivent. Cela ne suffit pas que ce soit un langage et un texte d'enfants. Ce doit être "le texte du jour" allant d'une courte phrase chez les plus jeunes à un long récit chez les grands.

Plus important que toutes les matières et méthodes est l'atmosphère de l'école : les relations entre les enfants eux-mêmes (toute forme de concurrence était naturellement inconnue) et entre les grandes personnes et les enfants aussi bien à l'école qu'ailleurs. Venant de cette pensée une correspondance s'ouvrit entre des écoles autre part et il en résulta un échange du "texte du jour", de lettres et de colis.

Cet échange est, à présent, si répandu qu'il se fait dans une section spéciale de la C. E. L. à Cannes.

Freinet et plusieurs de ses élèves qui ont décrit leurs travaux disent que cet échange est un grand stimulant à l'envie des enfants d'apprendre à lire et à écrire.

Sur tous les points, cette façon de voir entre en jeu : de quoi cet enfant a-t-il besoin pour son développement et que peut-on faire pour que chaque enfant se sente content et heureux ? "Laissez briller le soleil" telle était sa devise. Et c'était sa réponse à ceux qui écrivaient ou parlaient de leurs soucis concernant le travail !

Des rapports sur le travail à Bar-sur-Loup et à St-Paul nous avons vu combien de choses Freinet avait déjà mises en pratique, et à Vence où Freinet avait son école, quand les maisons furent bâties aussi le besoin d'une chambre de travail. Mais c'est malgré tout surprenant de voir cette richesse de matériaux et de possibilités à Vence cet été (1964) et dans le bâtiment de la C. E. L. à Cannes.

Quand on prend en considération que l'Ecole Freinet est et a toujours été une école pauvre, qui n'a jamais eu d'aucune publique, il faut au plus haut degré admirer le résultat atteint, naturellement en premier lieu sur le terrain pédagogique-psychologique et social, mais aussi sur le domaine technique-pratique et matériel.

Freinet serait le premier à dire qu'il n'aurait pas pu faire tout cela seul, mais que tous ses compagnons de travail en France et ailleurs l'ont aidé énormément.

Mais Freinet est pourtant l'âme de cette grande œuvre ce que tous ses compagnons veulent affirmer.

Evidemment cet article paru dans une revue pédagogique danoise a été rédigé par une de nos camarades danoises et traduit par notre ami Masseye des Bouches-du-Rhône.

Notre camarade s'est largement inspirée du livre d'Elise "Naissance d'une pédagogie populaire" que je vous conseille si ce n'est déjà fait de lire et relire. En vente à la C.E.L.

Suite à l'article paru dans le n° 13 - l'Ecole en Norvège -

Voici comment une collègue norvégienne décrit Freinet lors de son voyage à Oslo en 1936 Freinet "En 1936, arriva chez nous, le pédagogue français, cheveux longs et un manteau à l'espagnol.

Il nous fit part des activités de la coopérative des enseignants et nous initia à l'imprimerie à l'école et comment on utilise l'initiative de l'enfant et sa spontanéité dans un plan de travail suivi sur la langue maternelle et l'étude du monde autour de nous, comment cela peut conduire à la coopération entre les différentes régions d'un pays, entre plusieurs pays et plusieurs continents."

extrait du livre "Paedagogiske Perspektiver"
paru en 1963

Du même livre, quelques pages plus loin.

"Il faut parler d'un autre nom - c'est Olav Storstein qui, pendant quelques années, fit de la recherche, des conférences et publia une série de livres sur son travail et celui de ses élèves. Il s'était notamment inspiré de Freinet bien avant que celui-ci fut connu en Norvège. Des livres comme "l'enfant de 1932", le livre sur les adultes par les enfants "l'Avenir est assis sur le banc de l'école" se trouvèrent rapidement sur les étagères des bibliothèques de beaucoup de personnes même en dehors de l'école. Ils faisaient les conversations du jour. Ceux qui étaient enseignants au début des années 1930., n'oublient pas l'influence qu'eut Storstein sur eux. Brusquement il devenait amusant d'être professeur, de découvrir les trésors des enfants et de trouver de nouvelles voies. Storstein n'étaient pas celui qui pouvait entrer de plain pied dans un centre de formation d'enseignants ou une quelconque Ecole Normale. Mais ses livres étaient les interprètes d'une hardiesse, d'un goût de l'aventure, d'un renouveau dans un domaine où la plupart pensait que c'était plutôt sans âme et plein d'ennemis. Les gens près de son école s'arrêtaient, levaient la tête et songaient : l'Ecole peut aussi être amusante ?

Elle peut vraiment nous concerner beaucoup plus que cette longue et aride traversée du désert.

2 - L'ESPAGNE REPUBLICAINE et la PEDAGOGIE FREINET

J'ai reçu de nombreux camarades des lettres marquant leur satisfaction.

France Serret, en particulier, me dit : *"On se souvient avec émotion de ces camarades espagnols si enthousiastes - qui devaient connaître tant de malheurs. Je me rappelle fort bien la délégation espagnole à Montpellier et la joie de Freinet à l'accueillir."*

Le hasard d'un de nos déplacements administratifs en 1941 nous avait fait rencontrer l'ex-secrétaire d'Etat à l'Instruction publique du Frente Popular, Llopès - ex-professeur à l'Ecole normale d'Alicante - placé en résidence surveillée dans ce haut village de la Lozère où nous sommes restés six mois. Nous avons eu des conversations intéressantes sur l'Education Nouvelle."

Nous aurions aimé vous présenter un numéro complet mais pour des raisons de tirage et d'agrafage nous n'avons pu rassembler en un seul numéro cette passionnante histoire de l'Espagne républicaine

La 2ème partie *"Les enfants espagnols au Pioullet"* paraîtront durant un trimestre 73/74 et la dernière partie *"l'expérience de Vera-Cruz"* vous sera livrée avant la fin de la prochaine année scolaire.

Il nous reste quelques numéros que nous cédon à 2 F + 0,90 de port. Dites-le à des camarades non adhérents intéressés par la question.

Faites-leur savoir également que les numéros à paraître peuvent leur être servis aux mêmes conditions : 2,90 F par numéro,; qu'ils se fassent déjà connaître pour que nous puissions prévoir un tirage supplémentaire. Merci.

M.G.

DOCUMENTS COMPLEMENTAIRES

Depuis la parution du numéro consacré à l'Espagne républicaine et le mouvement Freinet (1ère partie), j'ai pu consulter les documents qu'Alziary a mis à ma disposition.

Je lis en particulier dans le compte rendu de l'Assemblée générale de Reims, les 3 et 4 Août 1933:

"CONSTITUTION d'UNE COOPERATIVE de l'IMPRIMERIE à l'ECOLE en ESPAGNE"

Freinet qui est allé cette année à Barcelone, nous dit tout l'intérêt avec lequel notre mouvement est suivi en Espagne et nous annonce la constitution d'une coopérative de l'imprimerie à l'école et la création d'un bulletin.

L'année suivante une délégation espagnole suivait les travaux du congrès de Montpellier. Almendros était assesseur avec Mawet, (Belgique) à la réunion d'ouverture (2 août 1934)

En 1937 c'était Bordeaux qui recevait les congressistes. Dans son rapport moral Gorce, administrateur délégué déclare *" Je rappelle la mémoire des héros combattants espagnols, en particulier les camarades instituteurs, parmi lesquels se sont illustrés les adhérents de la Coopérative de l'Imprimerie à l'école, soeur de la nôtre."*

Pagès se chargera de porter à nos camarades le salut des congressistes et leurs vœux ardents pour la prochaine victoire de la République espagnole sur le fascisme international."

Parlant ensuite, Freinet évoque tout d'abord des souvenirs; il rappelle son voyage à Barcelone, quatre ans auparavant, en vue de jeter les bases d'une association coopérative. Il souligne la portée de l'oeuvre accomplie par nos camarades d'Espagne, qui se sont unanimement rangés aux côtés du prolétariat lors du coup d'état de juillet dernier, demande que le congrès soit placé sous la présidence d'honneur des camarades imprimeurs espagnols et fait adopter le texte d'un télégramme de sympathie à l'adresse de H. Almendros, inspecteur chef de l'Enseignement dans la province de Barcelone.

" Almendros Cortès 558 - 4° BARCELONE

"XI° congrès Imprimerie à l'Ecole salue fraternellement Coopérative espagnole et combattants antifascistes."

La matinée se termine par quelques numéros de danses et chants espagnols, présentés par deux fillettes espagnoles réfugiées à l'Ecole Freinet.

A ce même congrès de NICE, Claude annonce que la souscription lancée parmi les jeunes en faveur de l'Ecole Freinet et les enfants espagnols a produit plus de 400 F

Voici la lettre de salutations reçue ultérieurement de la Coopérative espagnole.

Coopérative espagnole de la technique Freinet
aux camarades du congrès de NICE.

Chers camarades,

"Au mois de juillet dernier, deux mois avant de commencer les travaux de notre congrès annuel, la rébellion fasciste éclatait en Espagne.

Tout le travail préparé, toutes nos espérances fuyaient d'entre nos mains en un geste de désillusion.

Depuis, il nous a été impossible de songer à notre action coopérative. Nos jeunes camarades luttent sur les fronts ou ont été poursuivis et assassinés dans les zones rebelles.

Aujourd'hui, nous regardons avec émotion votre prochain congrès et notre âme va vers votre magnifique oeuvre pédagogique. Nous serions à vos côtés si la lutte sur les fronts et le travail à l'arrière ne nous prenaient pas toutes nos minutes tous les jours que nous vivons.

Mais nous sommes avec vous d'esprit et de coeur, nous espérons bien que la victoire de notre peuple créera le milieu social et politique où votre travail pourra se réaliser pleinement.

La technique de l'imprimerie à l'école triomphera dans nos écoles avec votre aide. "

Fraternellement H. Almendros

3 - Vers l'Ecole du Proletariat

(CLARTE - Juin 1925)

Contre un enseignement livresque

L'imprimerie à l'école.

Pour répondre aux questions de plusieurs de nos lecteurs, nous avons demandé à notre camarade Freinet de nous raconter comment il applique lui-même dans sa classe sa nouvelle méthode d'imprimerie à l'Ecole. Nous signalons tout spécialement à nos camarades instituteurs cette intéressante innovation et les prions de nous faire part à ce sujet de leurs critiques ou de leurs suggestions.

Baser tout notre enseignement sur les besoins et l'intérêt de l'enfant — et non sur nos croyances ou nos désirs, à nous, adultes — est certainement le rêve des meilleurs pédagogues contemporains (1).

Mais les nécessités d'un enseignement populaire, dans des classes nombreuses, le permettent-elles?

Un bon maître peut organiser la succession des leçons et des devoirs de façon à s'appuyer constamment sur l'intérêt dominant et les besoins spontanés de sa classe. Mais sur quels textes imprimés fera-t-il l'apprentissage de la lecture qui demande pourtant un effort incessant? Comment choisira-t-il les livres?

Il y aura un de ces récents manuels où les diverses leçons sont soigneusement réparties selon un ingénieux système de centres d'intérêt (2). Et ce classement, du moins quand on ne considère que les intérêts dominants que le Dr Decroly a excellemment définis est nettement un progrès.

Mais qui donc cataloguera, qui aura la prétention d'immobiliser dans un livre une vie aussi mobile, et aussi diverse selon les régions que celle de nos petits écoliers?

On installe aujourd'hui le poêle dans la classe; et tout le jour les élèves ont devant les yeux ce meuble nouveau qui s'ajoute ainsi aux choses familières. Ils s'intéressent au feu, à la flamme, à la fumée. Ils veulent s'approcher, sentir la chaleur. Il faut nécessairement parler du poêle et du chauffage.

Mais votre système de centres d'intérêt n'a pas prévu cette leçon pour ce jour-là! Laissez-vous

(1) Voir notamment : Ad. Ferrière : *L'Ecole active*, T. I et II, et *La Pratique de l'Ecole active* (Edit. Forum).
Decroly et Boon : *Vers l'Ecole rénovée* (F. Nathan).

(2) Le système des Centres d'intérêt consiste à faire pivoter toutes les disciplines de l'école — et cela durant un jour ou une semaine ou un mois, — autour d'un Centre d'intérêt.

Le Dr Decroly distingue notamment : a) la connaissance par l'enfant de sa propre personnalité; b) la connaissance des conditions du milieu dans lequel il vit.

C'est en partant de ces deux domaines fondamentaux de connaissances qu'il a établi un système d'idées associées.



(Dessin scolaire d'enfant)

passer une occasion unique d'enseigner sur ce sujet quelque chose qui se grave dans l'esprit de l'enfant, parce qu'attendue et désirée.

Une chauve-souris est tombée dans la cour. Il n'y a pas à hésiter : Il faut en parler, d'abord parce que c'est une excellente occasion, mais aussi parce que vous entraîneriez bien difficilement les enfants fascinés à un autre travail — qui serait d'ailleurs fait sans entrain ni plaisir.

Il a fait un violent orage cette nuit. Les enfants ont entendu le tonnerre gronder; ils se sont cachés la tête sous le drap pour essayer de ne plus voir l'éclair. Ils en sont encore tout émus en arrivant en classe. Canalisons, exploitons cette émotion; et voilà une leçon qui se termine par une lecture du plus haut intérêt.

Si c'est un livre ou une répartition impeccable qui donnent le ton à la classe, qui lui indiquent le matin quel sera l'intérêt de la journée, nous perdons le bénéfice de l'intérêt véritable. A quelques rares exceptions près, nous serons amenés à susciter à l'école un intérêt *spécifiquement scolaire*, en rapports factices avec la vie. La vie de l'école se juxtaposera une fois de plus à la vie de l'élève. Mais l'école ne sera pas, comme nous le voudrions, une manifestation plus riche et plus intense de la vie.

La Vie :

Quittons donc le manuel et laissons vivre nos élèves.

Ils arrivent, ce lundi matin, l'esprit et les yeux tout pleins encore de l'orage qui, hier, a, en quelques instants, blanchi la campagne de petits grêlons. Allons-nous parler de la vie des plantes comme nous en avons l'intention? Laissons dire, demandons une précision, là, donnons-la ailleurs, tâchons de pousser plus avant l'observation enfantine nécessairement superficielle et composons :

« La grêle. — Les giboulées de mars ont commencé. Hier, à trois heures, il est tombé beaucoup de grêle. Les grêlons, gros comme de petites billes, tombaient droit et tambourinaient sur les tuiles et sur les vitres. En quelques instants, la campagne était toute blanche. Nous étions contents et nous faisions des pelotes mais nos parents se disaient : notre pauvre campagne ! »

On lit avec *enthousiasme* — et un enthousiasme -20- que je n'ai jamais vu en défaut — ce texte *vivant*. Trois ou quatre élèves le composent ; c'est l'affaire de quinze à vingt minutes. Et même ceux qui ne lisent qu'en syllabant composent assez rapidement. Durant ce travail, pour lequel le maître n'a nullement à intervenir, les autres élèves continuent leur besogne : lecture individuelle, copie ou exercice se rapportant au sujet d'étude, devoirs de calculs, selon des méthodes plus individualisées et tendant à l'autoéducation.

La composition terminée, on imprime. Avec une presse à main pourtant rudimentaire, 100 imprimés sortent en cinq ou dix minutes : Un exemplaire que chacun collera à son *livre de vie* ; quelques exemplaires supplémentaires pour les absents. Et parfois, le soir, un petit dévoué porte les leçons du jour à son camarade malade qui se tient ainsi au courant de la *vie de sa classe*. Trente-cinq imprimés sont destinés à nos camarades de l'école de J... ; quarante à ceux de l'école de F... Et tantôt un grand expédiera à leurs adresses ces *fragments de vie*.

Il est vrai qu'à dix heures aussi, le facteur apportera, apportant deux envois des écoles de J... et de F... Et vous pouvez juger de l'entrain avec lequel nos élèves vont dévorer ces autres fragments de camarades qui habitent bien loin, dans des régions dont ils ne peuvent pas encore se figurer la place, mais dont ils apprennent ainsi la principale vie qui les intéresse : celle des autres enfants.

Quelle richesse de lectures ! ne croyez-vous pas ? Et non plus des lectures d'un intérêt factice, rapporté. C'est la vie elle-même qui enseigne nos petits écoliers (3).

Mais, première objection.

Les élèves ne perdent-ils pas ainsi un temps bien précieux ?

C'est une objection de poids.

Et admettons même que les cinq ou six élèves qui, à tour de rôle, composent le texte, perdent ainsi quinze à vingt minutes. Peut-on, pour cela, condamner impitoyablement une technique qui rend à ce point une classe vivante ? Si vous voyiez, vous tous qui connaissez l'ennui, l'invincible ennui de l'enfant qui ouvre son livre « à la page suivante », si vous

voyez vingt-cinq élèves frémissements devant le papier qui va sortir imprimé : A-t-on encré régulièrement ? N'y a-t-il aucune faute ? Et les moins avancés s'acharnent sur leur imprimé pour s'assurer que toutes les lettres sont bien à leur place. Puis tous lisent avec *avidité*, car il s'agit de bien lire, comme on veut bien parler.

Tous les devoirs ayant ce texte pour base sont accueillis avec la même joie parce que nous sommes en présence d'un *centre d'intérêt véritable*.

Et cet intérêt, cette vie, les élèves la paieraient trop cher en leur sacrifiant quinze à vingt minutes tous les deux ou trois jours ! Ah ! si toutes les minutes perdues étaient aussi fécondes !

Ce n'est pas seulement l'égoïste vie d'une école qui ressuscite ainsi. Car l'imprimerie permet à deux, trois classes éloignées de correspondre à peu de frais, de s'interpénétrer, de joindre leurs vies pour élargir et approfondir le cercle restreint de chacune. Et c'est là, à mon sens, une source éducative du plus grand avenir.

Mais, je soutiens, de plus, que l'enfant qui compose au compositeur est loin de perdre son temps. Alors qu'il faut des prodiges de contrainte et de diplomatie pour obtenir d'un élève qu'il regarde un texte durant quelques instants, voilà nos petits imprimeurs qui ont les yeux fixés sur leur modèle pendant quinze à vingt minutes. Et quelle attention ! Car ce n'est pas là un vulgaire exercice de copie dont on corrige facilement les fautes, même nombreuses. Il faut une copie parfaite. Les accents même, la ponctuation, quelle importance n'acquerront-ils pas ? Il est impossible aussi que ce travail mécanique, qui consiste à placer les caractères les uns à côté des autres en séparant les mots par des blancs, n'aide pas à l'apprentissage de la lecture et de l'orthographe.

Ainsi : attention longuement fixée sur un texte ; nécessité d'un travail parfaitement fini ; apprentissage mécanique de l'orthographe, tels sont, à mon avis, les avantages *directs*, pour l'enfant compositeur, de l'emploi de l'imprimerie.

Le temps m'a manqué, jusqu'à présent, pour essayer de *mesurer* ce profit. Mais ce que je sais certainement, c'est que, durant six mois pendant lesquels l'intérêt n'a pas un instant faibli, la lecture, l'orthographe et la composition sont en progrès marqués. Et surtout — preuve pour moi que ce travail d'imprimerie n'est pas seulement un jeu — aucun élève n'a jamais demandé à ne pas imprimer, malgré les difficultés relatives de cette pratique.

Deuxième objection.

Ce procédé n'est-il pas trop coûteux ?

Il est au contraire singulièrement économique. Avec 100 ou 150 francs, un constructeur dévoué pourrait nous procurer une petite imprimerie complète, permettant le tirage des textes de douze à quinze lignes, ce qui est une bonne normale. Les mairies pourraient acheter ces imprimeries comme elles nous procurent — parfois !... — des cartes, des livres ou autre matériel d'enseignement. Ou bien les coopératives scolaires arriveraient assez vite à faire cette dépense initiale.

(3) Pour se rendre compte de la valeur immense de cet intérêt, nous croyons utile de reproduire cette appréciation du Dr Decroly sur une des causes essentielles de la faillite de l'école :

« Actuellement, d'après les évaluations les plus optimistes, 15 % à peine des enfants profitent de l'enseignement primaire. Des 85 % restants, une bonne partie, non seulement ne tire qu'un avantage restreint du passage à l'école au point de vue acquisitions dites indispensables, mais subit même à certains égards un préjudice plus ou moins considérable représenté... surtout par des habitudes de distraction, de désintéressement pour l'activité intellectuelle, de dégoût pour l'étude, souvent de paresse, et, ce qui est plus grave encore, d'aversion pour le travail en général... (Vers l'Ecole rénovée, par Decroly et Boon.)

Ce matériel une fois acheté, *quelques dizaines de francs* suffiraient chaque année pour : assurer la refonte des caractères usés, renouveler ou améliorer une partie du matériel, acheter de l'encre bleue, noire, rouge, décorer avec de jolies vignettes. Car, sans être professionnel, n'importe quel maître, et les enfants eux-mêmes, arriveront bien vite à obtenir de leur imprimerie des combinaisons nouvelles inespérées.

Seule la dépense initiale est un peu élevée ; mais elle permet ensuite une réelle économie puisque avec cinq francs de papier et trois francs d'encre nous ferons des milliers d'imprimés. Et nous pourrions alors acheter les livres de bibliothèque dont nous avons reconnu la nécessité.

Troisième objection.

Méthode possible seulement dans les écoles peu nombreuses, dira-t-on encore.

Telle que nous venons de l'exposer, elle est singulièrement souple, s'adaptant aussi bien aux classes chargées des villes qu'à celles à plusieurs divisions de nos villages.

Mais elle demande certainement une *vie nouvelle* de la classe, toute basée sur la coopération entre les élèves d'une part, et aussi entre maîtres et élèves. C'est la condamnation de la routine qui fera place à un incessant intérêt. Cette technique renouvelée est toute à découvrir. Mais ce sera le triomphe de l'école active et sur mesure dont la réalisation dans les classes primaires a semblé si longtemps utopique.

Mais cette *vie*, pourra-t-on encore objecter, est-elle susceptible de donner à l'enfant les connaissances qu'on attend de l'école ? Et si la vie — la vie totale, s'entend, et non la vie limitée et fermée de l'école actuelle — si la vie ne peut pas donner l'éducation et l'instruction, par quels procédés sophistiqués peut-on raisonnablement les obtenir ?

Un fait m'a frappé d'ailleurs. Lorsque je parcours la série des titres de 200 pages de notre *livre de vie* (deux premiers trimestres), je constate que la répartition des sujets est à peu près celle que préconisent les partisans des centres d'intérêt. Voici l'automne avec les fruits, les champignons, le vent — les conscrits aussi. — Puis l'hiver avec l'étude des divers moyens de se garantir du froid. Le printemps, si riche d'impressions avec les fortes pluies, la grêle, les éboulements — mais les premières fleurs, les batailles de fleurs — les cirques richement décorés ; avec aussi son cortège de gripes qui, périodiquement, hélas ! vident presque nos classes.

Et je constate avec satisfaction et humilité que ces répartitions selon l'intérêt dominant des enfants, répartitions qui n'ont rien moins demandé que le génie d'un D^r Decroly, cette répartition s'est faite tout naturellement dans ma classe vivante, où je n'ai imposé aucun sujet, me contentant d'écouter, de diriger la conversation, de synthétiser et de mettre en ordre, et en français, les idées de mes élèves.

Je ne dirai pas prétentieusement que, par cette technique de l'imprimerie, j'ai rejoint le D^r Decroly. C'est lui qui, par un long détour, a ramené la science pédagogique à son point de départ : le *bon sens et la vie*. Mais ces systèmes que nous allons comme à plaisir chercher si loin, ils sont là, dans les yeux vifs et dans les petites têtes de nos enfants.

Mais seule l'imprimerie a rendu possible la réalisation de cette *vie*. Et je voudrais bien que ceux qui liront ces lignes parviennent à vivre un jour, intensément, comme je vis depuis six mois dans ma classe renouvelée.

C. FREINET.

N.-B. — Je me ferai un plaisir de répondre plus longuement et de donner tous les renseignements utiles à ceux qui voudront bien m'en faire la demande.



(Dessin de Serge)

LES INSTITUTEURS ALLEMANDS

(Clarté - 15 Janvier 1923) par G. FREINET

Un de nos amis instituteurs, G. Freinet, a su utiliser ses vacances de la meilleure façon. Il a été les passer dans l'école allemande de son collègue Siemas. Là, il a étudié sur place la structure et les méthodes de l'école primaire en Allemagne. Il a songé à faire bénéficier les lecteurs de « Clarté » et particulièrement notre public d'instituteurs et d'institutrices des enseignements très précieux, ainsi que de la documentation précise qu'il a rapportée de son voyage.

(Les institutrices constituant un corps à part, moins important d'ailleurs, ayant un statut rigide, sont loin d'avoir les mêmes droits ni les mêmes traitements que les instituteurs).

FORMATION DES INSTITUTEURS

La formation des instituteurs est à peu près la même qu'en France. Le jeune homme qui se destine à l'enseignement, étudie dans l'enseignement primaire, primaire supérieur, ou secondaire, jusqu'à 15 ans. A cet âge, il entre à l'Ecole Normale, le « Praeparandum », où il reste 3 ans, jusqu'à 18 ans. Mais, alors qu'en France, nous sortons à ce moment-là avec le brevet supérieur, l'élève-maître allemand va faire encore 3 ans dans le « Séminaire », jusqu'à 21 ans. Il en sort, après avoir passé un premier examen, correspondant à peu près à notre brevet supérieur. Il existe aussi un deuxième examen, correspondant à notre C.A.P. Mais les jeunes stagiaires sont dispensés de ce deuxième examen, si, après avoir constitué un « groupe de travail de stagiaires », ils ont suivi le travail de ce groupe durant un certain temps.

L'ORGANISATION ADMINISTRATIVE DE L'ECOLE

Le cadre principal, comparable au cadre français, n'a guère été changé par la Révolution : directeurs (rektors) : chefs d'école de la ville (nos inspecteurs).

Il faut, par contre, nous arrêter sur une innovation importante et que nous devons méditer : c'est l'établissement du Conseil des Maîtres dont on parle si souvent en France, et qui y a une si mauvaise presse. Le directeur d'une école, même très importante — comme celle de notre ami Siemas (14 classes) — a sa classe comme les autres instituteurs (ordinairement la première). Le nombre d'heures est seulement réduit pour lui de 30 à 20 heures environ. Comment peut-il, sans gros supplément de travail, tenir tête à une si importante direction ?

1° On a d'abord déchargé le directeur de nombre de préoccupations, obsédantes chez nous, et qui, là-bas, sont le fait du... concierge. Ainsi, c'est le concierge qui, aux heures réglementaires, fait sonner le carillon, signal des sorties ou des récréations. Il s'occupe même de la fréquentation, comme on le verra plus loin.

2° On a organisé le Conseil des Maîtres, conquête de la Révolution. Le jour même où je visitai l'école, les instituteurs et institutrices furent convoqués par le directeur, durant une récréation, dans la salle du Conseil. Il s'agissait de traiter une question assez grave concernant le personnel de l'école. Après discussion, on nomma deux délégués chargés de se rendre auprès du chef d'écoles et de l'entretenir de l'affaire en question. Car le Conseil des Maîtres, qui a tous les pouvoirs de nos directeurs, est à peu près souverain à l'école. En principe, les pouvoirs spéciaux du directeur sont très réduits. C'est ainsi qu'il n'a pas le droit d'aller visiter une classe d'adjoint (exception faite pour les stagiaires) sans l'autorisation, ou mieux, l'ordre formel du Conseil des Maîtres.

Au Conseil des Maîtres est adjoint un Conseil des Parents. Cette institution marque une tendance nouvelle

dans l'Enseignement, lequel n'est plus considéré comme l'œuvre exclusive des pédagogues, mais doit être le fruit de la collaboration des instituteurs et des parents des élèves. Le Conseil des Parents s'occupe des questions matérielles et pédagogiques. Malheureusement, comme toutes les assemblées populaires, il n'est pas toujours à la hauteur de sa tâche, parce que les hommes qui le composent n'ont pas assez de confiance en eux. Aussi, ces Conseils des Parents ont-ils un peu déçu leurs promoteurs, car il en est de cela comme du suffrage universel qui présume des « hommes » ne craignant en aucun cas de formuler leur opinion quelle qu'elle soit. Peu importe ; la barrière est franchie. L'enseignement est sorti du cadre étroit de l'école. L'idée fera lentement son chemin et ainsi se prépare rationnellement l'école post-révolutionnaire.

Le système de self-gouvernement à l'école est étendu aux échelons supérieurs de la hiérarchie.

Il est institué dans chaque ville un « Conseil des Maîtres de la Ville », comprenant un délégué pour deux écoles. Ce conseil assiste le chef d'écoles de la ville. Il peut faire toutes propositions concernant les écoles, ainsi que des propositions pour les nominations, notamment de directeurs. Il donne son avis sur le chef d'écoles. Il peut même demander son renvoi en cas de désaccord sérieux. Et ce ne sont pas toujours là des vœux platoniques, puisqu'un Conseil des Maîtres a réussi, à Berlin, à faire déplacer un chef d'écoles qui ne lui plaisait pas.

Un ou deux délégués par ville, suivant l'importance, forment la « Chambre des Maîtres de Province », qui, à un degré plus élevé, a les mêmes attributions.

Au sommet, on institue une « Chambre d'Empire », laquelle manque encore à la construction.

Comme on le voit, ce n'est pas là une conquête négligeable de la Révolution. Il est certain que l'œuvre même de ces divers Conseils est facilement entravée par un gouvernement de réaction. Mais, malgré tout, l'institution reste qui permet aux maîtres d'Allemagne de faire un apprentissage sérieux de l'école post-révolutionnaire.

SITUATION MATERIELLE DES INSTITUTEURS

Les fonctionnaires allemands ont été répartis en 13 catégories. Les instituteurs sont dans la VII^e. Avant la guerre, et dans une ville d'importance moyenne un instituteur touchait un traitement total compris entre 1720 marks (1-2 ans de service) et 4670 marks (au-dessus de 31 ans), chiffres qui me semblent placer ainsi l'instituteur allemand à un niveau notablement supérieur à celui de l'instituteur français.

Les traitements étaient, et sont encore classés par catégories suivant l'importance de la ville (A-B-C-D-E). Ou plutôt, ce ne sont pas les traitements qui varient, mais seulement les diverses indemnités afférentes. A partir de 1919, comme en France, on accorde une indemnité de cherté de vie. Et aujourd'hui, par suite de la baisse fantastique du mark, c'est ce chapitre de cherté de vie qui s'enfle constamment et qui maintient les traitements à un niveau, non pas suffisant, mais qui suit, du moins, de loin, l'augmentation déplorable du coût de la vie.

Les traitements de base vont actuellement de 20.000 marks (1-2 ans de service) jusqu'à 28.000 marks (après 16 ans). Donc, en somme, augmentation rapide et maximum de traitement de bonne heure — par comparaison à la loi française.

A ce traitement de base viennent s'ajouter :

1° L'indemnité de résidence, variant :

a) Pour un même lieu, suivant l'ancienneté (de 5.600 à 7.200 marks, par exemple pour la catégorie A) ;
b) Suivant les villes : 5.600 marks (cat. A) contre 2.100 marks (cat. E).

2° La cherté de vie, variant aussi suivant le temps de service et l'agglomération.

L'indemnité de cherté de vie est aujourd'hui plus du double du traitement.

Ainsi augmenté des diverses indemnités, le traitement annuel d'un instituteur de grande ville allait, en août, de 57.980 marks (1-2 ans) à 77.660 marks (au-dessus de 16 ans). C'étaient là les traitements d'août. Depuis, ils doivent encore avoir varié, car, au cours du change (25 août), 77.660 marks (traitement maximum d'instituteur) valait 524 francs 20.

L'INSTITUTEUR AGRICULTEUR

Si, dans les villages, les instituteurs sont moins bien payés, chacun d'eux a les vaches et le pré que voulait nous attribuer M. Monicault. L'instituteur, là, est paysan. Mais, connaissant le métier, ayant l'instruction nécessaire il est à la fois l'instituteur et le professeur d'agriculture. Il a des cultures et des ruchers modèles. La commune ne fait pas que de mettre à sa disposition le terrain nécessaire. Elle doit faire exécuter les gros travaux (labourage, semences, etc.), qui permettent ainsi à l'instituteur de se consacrer, malgré tout, et encore mieux à sa fonction.

INDEMNITES RATIONNELLES

Il y a quelques innovations heureuses aussi, et que nous devons retenir, dans la distribution des indemnités aux familles.

a) On admet qu'un travailleur doit pouvoir nourrir sa femme, d'abord. Aussi accorde-t-on à l'instituteur marié, même sans enfant, 2.500 marks (barème du 1^{er} juin 1922). Et cela doit bien aider pas mal de jeunes ménages.

b) En ce qui concerne les enfants, on applique un principe, tout à fait opposé au principe français. Chez nous, l'allocation pour enfant va en diminuant avec l'âge, pour s'éteindre de bonne heure (16 ans). Pour l'instituteur allemand, l'indemnité va en s'accroissant. Elle est de 4.920 marks pour chaque enfant jusqu'à 6 ans ; de 6.150 marks, de 6 à 14 ans, et de 7.380 marks de 14 à 21 ans. Il va de soi que cette dernière allocation est supprimée si l'enfant gagne sa vie au lieu d'étudier ou d'être en apprentissage. C'est là un fait à noter et à donner comme précédent, quand nous demandons une mesure analogue.

Le système des retraites paraît plus souple qu'en France. La retraite n'est qu'à 65 ans et se monte aux 3/4 du traitement. Mais si le titulaire meurt à n'importe quel moment de sa carrière, sa veuve touche une pension de 40 0/0 du traitement et chaque enfant, s'il y en a, 1/5^e de la pension de la veuve jusqu'à 18 ans. Dans le cas d'enfants orphelins, chacun d'eux touche 1/3 du traitement.

Voilà tout de même, ce me semble, un système qui peut être envié des fonctionnaires français, qui, en prévision d'une mort prématurée, payent pour une pension viagère à une quelconque assurance.

L'ISOLEMENT PAR LE CHANGE

Mais la situation des instituteurs allemands, comme celle des autres travailleurs, est difficile. Par suite de la dépréciation constante de la monnaie de papier, les salaires et traitements ne suivent que de loin la cherté croissante de la vie. Nos collègues ont traversé des jours si tristes durant la guerre qu'ils s'estiment encore heureux

de manger du bon pain de seigle. Ils ont appris à tout utiliser. Ils mangent encore ; tous les ouvriers ne doivent pas en faire autant. Mais acheter des costumes à 8 ou 9.000 marks, et mauvais, des souliers d'un prix semblable, des chapeaux, il n'en est pas question. Ils usent leurs vieux habits ; mais cela aussi ne peut durer. Dans ces conditions, on ne parle pas d'acheter des livres. On peut s'abonner à quelque publication pédagogique nationale ; mais le quotidien est trop cher. Et les journaux étrangers sont pratiquement prohibés. (L'abonnement à l'Ecole Emancipée (1) coûtait, le 25 août, 2.370 marks).

C'est à nous, travailleurs des pays à change relativement sain, à nous imposer le sacrifice nécessaire pour leur fournir le minimum de pensée indispensable au triomphe de notre Internationale.

L'ORGANISATION DES DIVERS DEGRES D'ENSEIGNEMENT : L'ECOLE UNIQUE

Pour la première fois, à la faveur de la Révolution, on essaya d'organiser l'Ecole unique en Allemagne. Mais ceci est une œuvre organisatrice de longue haleine, et le pouvoir prolétarien fut trop tôt brisé pour permettre l'achèvement de la réforme. Le premier acte fut accompli. On décida que tous les enfants devraient fréquenter l'école primaire, de 6 à 10 ans. L'importance et la portée sociale de cette mesure n'échapperont à personne. J'ai vu moi-même, dans une école allemande, des enfants pieds nus, aux habits déchirés, au nez sale, voisinant avec des garçons rayonnants, aux mains blanches et aux souliers cirés. Et les riches n'étaient pas toujours les plus savants. Durant une leçon d'anglais, un de ces va-nu-pieds, qui fréquentait sans doute le port cosmopolite, levait sans cesse le doigt. C'est énorme, je crois, d'obliger tous les enfants à vivre ensemble durant 4 ans. A quand ce premier acte de l'école unique chez nous ?

On dit souvent : Mais les riches préféreraient envoyer leurs enfants dans des écoles libres qui connaîtront ainsi un regain de faveur. La loi allemande a prévu cette évasion, et, à partir de 1924 ou 1925, les écoles libres ne pourront plus recevoir les enfants au-dessous de 10 ans.

L'école unique est donc réalisée jusqu'à dix ans en Allemagne.

SELECTION NATURELLE

A partir de cet âge s'accroissent les difficultés. Ce qui fera comprendre que, seuls, les viles « avancées » aient pu poursuivre utilement la réforme.

On admet qu'à partir de dix ans, l'enseignement, uniforme jusque là, devait varier suivant les élèves. Quelle classification adopter pour l'orientation de chacun d'eux ? A Hambourg, notamment, où la réforme se poursuit, la classification se fit par les maîtres, assistés de psychologues spécialistes. L'un de ces spécialistes s'acquiesça passagèrement renommée comme promoteur d'une classification par des « épreuves » écrites, consistant, par exemple, 5 ou 6 mots étant donnés, à faire rapidement une phrase correcte dans laquelle les mots seraient liés d'après un sens convenable.

On se basa encore sur d'autres données, d'après lesquelles Hambourg, par exemple, constitua plusieurs catégories :

Cat. A. Les élèves les plus intelligents étudiaient les langues, mortes ou vivantes, et devaient recevoir l'instruction dans des écoles spéciales.

(1) Revue pédagogique hebdomadaire, organe de la Fédération de l'Enseignement, rue Fardou, Boulogne (Seine-et-Loire), étranger : 16 francs.

Cat. B. Les élèves moins intelligents qu'on pousse encore, mais sans l'étude des langues.

Cat. C. Ce groupe d'une intelligence ordinaire qui devait constituer la grande masse des travailleurs était subdivisé en :

1° Une catégorie d'habiles ouvriers manuels, qu'on dirigeait plus particulièrement vers cette branche d'activité et qui devaient faire de bons contre-maitres.

2° Le restant des élèves qui s'instruit à l'école publique ordinaire.

Ces divers groupes d'élèves n'étaient jamais fermés et on avait prévu le passage de l'un à l'autre quand une aptitude nouvelle se révélait — ou inversement.

Mais toutes ces dispositions, à partir de 10 ans, ne sont guère que des projets, sauf dans de rares villes. Nous allons voir les chemins qui s'offrent aujourd'hui à l'activité des écoliers des divers groupes.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

L'école unique n'existe encore que jusqu'à dix ans, puisque les enseignements secondaire et supérieur sont payants et que, partant, tout le monde ne peut pas en profiter. Ce vice est compensé en partie pour les fonctionnaires par l'allocation servie aux parents durant les études, jusqu'à 21 ans.

Donc, les plus intelligents qui peuvent se payer des études, et les riches, suivent l'enseignement secondaire donné dans les lycées. Ceux-ci diffèrent de nos établissements secondaires en ce que : 1° il n'y a pas d'élèves au-dessous de 10 ans ; 2° il n'y a pas d'internat. Les élèves, étudiant, comme en France, le latin, le grec, et les diverses langues. A 16 ans, ils passent un « examen pour le service d'un an ». Plus tard, vient le baccalauréat. Mais l'enseignement secondaire paraît moins séparé qu'en France du primaire. D'une part, les professeurs (hommes ou femmes) n'ayant pas de poste dans l'enseignement secondaire (où il y a plétore) peuvent enseigner comme instituteurs primaires. D'autre part, les instituteurs peuvent passer du primaire dans le secondaire sans être astreints à subir le baccalauréat (ceci depuis la Révolution seulement).

Le premier groupe de la catégorie C comprend des élèves moyens, mais avec de grandes aptitudes manuelles qui peuvent fréquenter, comme chez nous, des écoles primaires supérieures : « mitterschule ».

L'ECOLE PRIMAIRE PUBLIQUE

Venons-en maintenant au plus important : l'école primaire publique éduquant la grande masse du peuple.

L'enseignement primaire est obligatoire jusqu'à 15 ans. Et « obligatoire » semble être, moins qu'en France, un vain mot. La fréquentation est à peu près régulière. Sauf les cas de maladie, les élèves manquent rarement. D'ailleurs, à la première absence sans excuse ni permission, le concierge de l'école va avertir les parents. Si, malgré cela, l'élève ne vient pas, on envoie un agent de police pour le ramener. En cas de récidive, les parents — comme le dit la loi en France — sont poursuivis et condamnés à l'amende ou à la prison. Il est vrai qu'on paraît moins formaliste pour la tenue ; et ceux qui n'ont pas de souliers, viennent pieds-nus, naturellement.

Dans la campagne, la fréquentation est bonne aussi, surtout, me dit-on, du fait de l'état d'esprit des habitants, favorables à l'instruction.

Les questions de cantine n'existent pas, ou presque,

parce que la classe finit tous les jours à 13 heures, pour les grands, à 11 ou 12 heures pour les petits.

Pas de certificat d'études à la fin de la scolarité. Seulement une feuille sur laquelle sont marqués les notes générales pour les diverses matières : histoire, géographie, calcul, religion, etc...

L'ECOLE NOUVELLE D'HAMBOURG

Que deviennent, à 15 ans, les enfants qui ont quitté l'école ? Comprenez que le progrès nécessite l'instruction du peuple ; que cette instruction ne doit pas se dispenser seulement, durant le jeune âge, pour laisser ensuite s'étioler le bon grain semé ; et qu'il faut, par conséquent, envisager l'instruction :

- 1° de l'enfant ;
- 2° du jeune homme qui vient de quitter l'école ;
- 3° de l'adulte ;

certaines Etats se sont occupés sérieusement de l'instruction du peuple. Hambourg, ville riche par son port extraordinairement actif, et qui eut, à la Révolution, des Conseils d'ouvriers entreprenants, compte parmi ces Etats. Il a organisé des cours de perfectionnement qui accompagnent l'enfant jusqu'à 18 ou 20 ans. Ces cours ont lieu durant quelques heures par jour, prélevées sur le travail du jeune apprenti. Mais comme l'apprenti gagne ordinairement peu, cette mesure n'entraîne qu'un petit effort fiscal.

Mais l'Etat d'Hambourg a adopté un projet d'une portée plus considérable, et qui ne vise à rien moins qu'à l'instruction des milliers d'ouvriers. Ce projet prévoit la constitution d'une « Université du peuple », où tous les ouvriers viendraient, tour à tour, s'instruire durant un trimestre. Et l'Etat payerait à l'ouvrier ce trimestre de travail.

Voilà un projet d'une grande envergure, et qu'il n'est pas indifférent de connaître pour l'orientation de l'éducation du peuple, en France.

VERS UNE EDUCATION DU PEUPLE

Ainsi, si l'Allemagne elle-même n'a pas continué l'établissement de l'école unique et l'organisation de l'enseignement du peuple, quelques provinces du Reich décentralisées, ont remplacé ingénieusement l'initiative de l'Etat. Il était intéressant, notamment, de savoir comment Hambourg, qui, grâce au pouvoir passager de ses Conseils d'ouvriers, avait entrepris l'affranchissement de l'individu par l'école, travaillait à réaliser ce rêve essentiellement démocratique.

Nous avions parlé, il y a un an, dans l'Ecole Emancipée, de l'Ecole Nouvelle d'Hambourg, dont les maîtres, entrant franchement dans une voie nouvelle, essayent de libérer vraiment l'homme. Ces écoles nouvelles sont aux prises, actuellement, avec la réaction puissante. Elles vivront pourtant, par la foi et le zèle de leurs maîtres. Mais l'Ecole Nouvelle ne suffit pas, ou du moins, même existant réellement, elle ne peut produire un effet salutaire qu'à la deuxième génération. Il ne suffit pas de s'appliquer à libérer l'enfant jusqu'à 15 ans, si on le laisse ensuite reprendre par le terrible engrenage de la société actuelle. C'est pourquoi Hambourg, en attendant les lois d'Empire qui organiseront l'éducation du peuple, a entrepris cette grande œuvre dans toute son ampleur :

— Education rationnelle de l'enfant à l'Ecole Nouvelle.

— Maintien de l'influence de cette école chez l'adolescent.

— Education immédiate du peuple pour qu'il aide lui-même au succès de l'Ecole Nouvelle. X



(CLARTE - 5 Mai 1923)

LA MORALE LAIQUE



Au moment où le cléricisme agressif essaye d'accabler l'école laïque, dont il dénonce les effets solidifiant pernicious, en lui attribuant la responsabilité de tous les maux dont souffre actuellement la société, il est intéressant d'examiner sur quelles bases reposent ces accusations.

A première vue, l'école laïque est évidemment mal armée pour contraindre moralement un individu à accomplir ou non certains actes. La morale religieuse avait, au contraire, à sa disposition tout l'appareil extra-terrestre, efficace dans des siècles de foi : l'enfer aux souffrances indicibles et éternelles, le paradis aux jouissances ineffables.

Mais une telle morale est aujourd'hui impraticable. D'abord, les lois sont intervenues — et force nous est d'en tenir compte — pour prescrire une école neutre, et une morale « neutre ». Les programmes recommandèrent même de faire sentir l'existence d'un être suprême, que chacun ensuite comprendrait et adorerait à sa façon (1).

Or, cela même est devenu suranné, car la religion, en France, du moins, a perdu, peut-on dire, tout empire véritable sur les âmes. La science modifie chaque jour notre conception du monde ; et on ne change pas l'idée de l'univers sans changer, qu'on le veuille ou non, l'idée de Dieu. Cette emprise religieuse est bien définitivement perdue, car, loin de nous ramener au dogme, toute la vie nous en détourne. L'enfer, avec le diable, le paradis et ses anges peuvent encore frapper l'esprit d'enfants dont l'imagination travaille puissamment. Mais ceux-ci n'attendent pas quinze ans pour reléguer avec les histoires de loup-garous, toutes ces fables.

Nous n'étudierons pas davantage les causes de cette désaffection générale. Nous dirons simplement, ce qui est aujourd'hui avéré, que la morale religieuse n'a plus dans la société bourgeoise du vingtième siècle aucune portée sociale et humaine.



Sans doute, les législateurs qui décrétèrent l'école laïque s'inspirèrent-ils de cet état d'esprit nouveau qui, déjà, s'imposait à eux. C'est pourquoi ils homologuèrent l'éclipse de la morale religieuse.

Mais, du coup, disparaissait un grand principe régulateur de la société. La religion chrétienne prêchait la résignation et sanctifiait la douleur, laquelle devenait la voie la plus sûre pour la conquête du bonheur éternel. Elle était à l'origine tout amour, et, comme telle, fut persécutée jusqu'au jour où, reniant certains enseignements du divin maître, elle se révélait comme un adjuvant précieux du gouvernement des hommes.

Par quoi remplacerait-on cette morale ainsi évoluée jusqu'à devenir un instrument de domination ? Là était la difficulté ; car ces mêmes hommes qui,

sans se rendre bien compte peut-être des conséquences possibles de leurs actes, avaient porté un tel coup au dogme, n'osèrent pas aller jusqu'au bout de leur geste. Ils furent effrayés par le spectre d'une morale plus humaine. On eut certainement, alors, l'intuition de l'opposition qui est allée grandissant, entre les institutions, les lois et les mœurs, auxquelles il ne fallait pas toucher, et l'idéal nouveau, dégagé de tout dogme, qu'on faisait entrevoir. Peut-être, quelques-uns, même, méditèrent-ils ces paroles prophétiques de Chateaubriand : « Un état politique où des individus ont des millions de revenus, tandis que d'autres individus meurent de faim, ne peut subsister quand la foi n'est plus là avec ses espérances hors de ce monde pour expliquer le sacrifice... Recomposez, si vous le pouvez, la fiction aristocratique ; essayez de persuader au pauvre, lorsqu'il ne croira plus, essayez de lui persuader qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que son voisin possède mille fois le superflu ; pour dernière ressource, il vous faudra le tuer. » Et c'est ce qu'on a fait, mais en grand... avec des moyens matériels et moraux qu'on ne pouvait même soupçonner au début du siècle dernier.

Toujours est-il que la déclaration de neutralité ne fut suivie, en fait, d'aucun effort pour sa réalisation. Au lieu de chercher franchement une morale laïque, on s'en tint encore longtemps aux dogmes. Ceux mêmes qui avaient voulu se libérer de la domination cléricale, trouvant désuète pour eux une morale parfois gênante, hésitèrent devant la perspective de l'affranchissement véritable du peuple. Car la morale laïque implique le développement intégral de tout individu, et son accession à la qualité d'« homme ».

Mais les gouvernants d'hier, comme ceux d'aujourd'hui, pensaient plutôt qu'il « faut encore une religion pour le peuple », ou du moins une série de principes dont la pratique par la masse des exploités sauvegarde les prérogatives des privilégiés (2).

Pour ces raisons prépondérantes, la morale resta dogmatique. Ces dogmes avaient, il est vrai, l'attrait de la simplicité et de la conformité aux lois et aux désirs de ceux qui dispensaient l'instruction. Et puis les bases d'une morale qui devenait de plus en plus une « morale de classe » étaient difficiles à établir. La vérité, la justice, l'égalité, la fraternité devaient obligatoirement y rester des mots pour ne point couvrir le risque d'ébranler une société qui avait besoin, pour vivre, de s'asservir à la morale.

On trouva pourtant quelque chose, et ce quelque chose a duré tant bien que mal.

On essaya de faire revivre l'ancienne morale religieuse, et le dogme nouveau, laïc et cléricale à la fois, fut le « patriotisme ».

Et on y sacrifia, parce qu'on avait là une morale de classe apparemment neutre, et correspondant en partie aux conceptions contemporaines de la société. Elle avait ses commandements impératifs, selon lesquels on pouvait définir une ligne de conduite. Cette morale du patriotisme aboutit à la mobilisation générale de 1914...

Ainsi donc, si même nous n'étions pas persuadés

(1) Les programmes récents, qui entreront en vigueur en 1924, ayant supprimé ces devoirs envers Dieu, certains journaux catholiques n'ont pas manqué de crier au scandale.

(2) Napoléon, à qui Pestalozzi — ce maître d'école qui fut non seulement un pédagogue génial, mais un vrai saint laïque — présentait ses méthodes d'éducation par lesquelles il espérait régénérer la société, répondit cyniquement : « C'est trop pour le peuple. »

de l'insuffisance d'une morale dogmatique (3), nous serions obligés d'y renoncer parce que nous ne trouvons actuellement aucun dogme capable de supporter notre morale.

Partons donc à la recherche d'une morale sans dogme, mais ayant cependant des assises puissantes, susceptibles de régler une vie selon des principes sains.

Étude

Il ne suffit pas de remplacer le dogme par une raison plus ou moins mystique, et par des énoncés de devoirs sans obligations ni sanctions. On arriverait tout juste à produire une morale pour manuels. Ce ne serait nullement la morale vivante que nous cherchons.

Le sens des mots : raison, conscience, responsabilité, devoirs, a été complètement modifié, depuis environ un demi-siècle, par l'évolution économique et scientifique de la société. Nous ne voulons pas dire seulement par là que la science, ayant fait évoluer le mode de vie des hommes vers une plus grande coopération rendue tous les jours plus nécessaire, a hâté, de ce fait, la disparition des dogmes, et qu'elle tend à créer une nouvelle moralité, basée sur les formes futures de la production et de la répartition des richesses. Mais, nous cantonnant uniquement dans le domaine de la pédagogie, nous constatons que la psychologie, notamment, aidée par la médecine, est en train de la renouveler de fond en comble. Les diverses sciences concourent à démontrer qu'il faut distinguer la morale sociale actuelle, adaptée à une société donnée dont elle est le soutien, de la vraie morale qui ne tient aucun compte de ces contingences. La morale de Jésus, même encore telle que nous la présentent les Évangiles, est un type de morale idéale, dont le règne n'est pas de ce monde. Aussi fut-elle vite considérée comme destructrice des empires, et présentée comme telle, jusqu'au jour où elle se résigna à devenir « sociable ». Et à partir de ce jour-là on ne compte plus ses méfaits.

On se familiarise de plus en plus avec cette idée qu'il y a, à la crise morale dont nous souffrons, une autre solution que celle affectée par les maîtres de l'heure. Cet enfant a menti. Pour la morale religieuse, c'est là un péché véniel, il est vrai. Nous voulons savoir, nous, pourquoi cet enfant a menti : la médecine pourrait étudier l'influence de l'hérédité ; nous étudierons surtout l'action de l'exemple. Et avant de punir un enfant qui vient de mentir, nous devrions travailler à détruire toutes les dispositions sociales qui ont non seulement permis, mais préparé le mensonge. Cet homme a volé, l'enfer l'attend, ou plus sûrement les prisons sociales. Nous contenterions-nous de défendre de voler ? Ou nous appliquerions-nous plutôt à faire disparaître les causes diverses qui ont disposé au vol. Cet ouvrier avait faim ; un riche l'a éclaboussé de sa suffisance ; et il a pensé que ce n'était pas un mal de voler ce riche, pour manger ou pour faire manger sa famille. Pouvons-nous l'en blâmer ? Car du moment qu'on ne se résoud plus à espérer en une richesse céleste, et qu'on a dépouillé les maîtres de leur auréole divine, tout esprit, logique avec lui-même, en arrive à constater l'immoralité de la société. Il se fera donc une morale à lui, que la morale du monde qualifiera de criminelle, mais qui, au regard de la science et de la raison pure est souvent une forme supérieure de moralité.

(3) Parce que : « Le jour où, quelles que soient les raisons, les plus nobles comme les plus basses, effervescence des passions, contagion de l'incrédulité, déductions de l'étude imposées à la conscience, les croyances traditionnelles, religieuses ou métaphysiques, s'écroulent dans l'âme d'un homme, si cet homme n'a pas ancré sa morale aux profondeurs de sa raison et de son cœur, n'est-il pas en danger de voir s'abîmer, avec ses croyances, la morale qu'elles portaient seules. » Blangueron. « Pour l'École Vivante. »

Si on passe ainsi en revue les divers devoirs qu'enseignent les « morales », on se rend compte que la plupart sont sans fondement sérieux ou bien sont en contradiction — si on les déduit logiquement — avec les lois présentes des États. Et c'est là, sans doute, c'est cette discordance, ou parfois cette opposition entre les conclusions logiques de la morale et leurs applications pratiques, qui a fait l'inefficacité de notre enseignement moral. Qui ne s'est demandé parfois, à l'énoncé de certains devoirs, s'il ne serait pas préférable, dans l'intérêt des élèves, de leur apprendre les lois, parfois opposées, qui mènent actuellement notre société ? Mais bien que persuadés de l'inutilité de nos leçons, nous ne voulons pas nous résoudre à rabaisser notre idéal. Nous croyons, malgré tout, que ce n'est pas la morale que nous concevons qui doit être changée, mais bien plutôt les fondements immoraux de notre société.

Mais nous savons que notre enseignement moral ne peut influencer sérieusement sur la moralité dans une société immorale.

On l'a dit d'ailleurs maintes fois, la morale ne s'apprend pas, elle se pratique. Comment la pratiquera-t-on ? Si nous attendons pour cela d'avoir la société moralement établie nous risquons fort de tourner seulement dans un cercle vicieux. On a dit aussi que c'est l'instituteur qui peut le plus par son influence de tous les instants. Nous croyons que ce n'est pas suffisant non plus. Oui, le maître apprendra à pratiquer la morale de classe de ses maîtres, s'il est un « honnête homme », à la mode du jour. Mais s'il a un peu de ces idées subversives qu'on n'aime pas chez un instituteur, il se rendra compte que ses rapports mêmes avec ses élèves sont souvent immoraux, au regard d'une morale rationnelle.

Pour que la classe devienne elle-même un milieu moral, il faudrait que l'instituteur la fît se transformer en une image de société idéale, dans laquelle les enfants vivraient selon des principes moraux.

Un grand pédagogue américain, M. John Dewey, arrive à cette même conclusion dans une étude intéressante au plus haut point (4). Il reconnaît qu'au moment où nous avons plus que jamais besoin d'avoir des hommes qui soient vraiment des hommes, l'école ne doit plus penser exclusivement à l'éducation intellectuelle, à la « culture » des enfants. « On a souvent déploré, dit-il, la séparation qui existe entre l'éducation morale et l'éducation intellectuelle à l'école, entre l'acquisition des connaissances et la formation du caractère. Cette lacune provient de ce que l'école n'est pas un milieu suffisamment réel. »

Car c'est bien là la question primordiale. L'école actuelle est trop souvent encore un milieu essentiellement conventionnel, où le maître omnipotent dispose de la science. L'enfant y est vite contraint de faire taire ses aspirations, de « rester tranquille ». Dans ces conditions, l'action morale est nulle, quand elle n'est pas pernicieuse. « Meubler l'enfant d'habitudes de dévouement et de servilité envers un milieu social dont on l'isole, en dehors de la situation réelle et des besoins concrets auxquels il devra répondre par sa conduite morale, c'est, à la lettre, lui enseigner à nager hors de l'eau. »

Il faut, si nous voulons que l'école contribue à la moralité, que nous en fassions une « institution sociale réelle et vivante », car « la seule manière de se préparer à une tâche sociale est d'être engagé dans la vie sociale ».

C. FREINET. X

(4) John Dewey, *L'École et l'Enfant*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

Le Gérant : Marcel FOURNIER.

Imprimerie « PARAPOTA »
2, rue Notre-Dame, Paris (11^e)

Les manuels scolaires

On fait leur connaissance à l'école primaire, avec le premier livre de lecture qu'on parcourt avicement dès qu'on le reçoit, dont on regarde attentivement les plus belles gravures, et qu'on lit d'abord avec entrain et bonheur. Mais on se fatigue vite de prendre ce livre à heure fixe, sur le commandement du maître, pour s'arrêter indéfiniment à des pages où il n'y a souvent d'intéressant que les difficultés grammaticales. Et on paie ce bonheur de quelques jours — de posséder un livre neuf, nouveau — par d'arides mois d'étude. Plus tard, les manuels augmentent en nombre et en difficulté. Mais la répartition de l'intérêt est identique. *Le manuel fatigue nécessairement par sa monotonie.*

Mais les manuels sont faits pour les enfants, par les adultes. Ceux-ci — lorsqu'ils ont encore quelque chose à apprendre — se gardent bien de pâlir sur de tels livres.

Il semble que, par pur égoïsme, nous nous disions tous : « Nous avons bien étudié, nous, pendant des années et des années, le même livre... Ce n'était certes pas amusant... mais quand il le faut... Et encore, de notre temps, on nous faisait beaucoup plus apprendre par cœur !... »

Et nos enfants graviront ce genre de calvaire — et le mot n'est pas trop fort dans nombre de cas — parce que nous l'avons gravi autrefois et que nous croyons l'épreuve nécessaire à la formation de l'homme.

Il n'est pas possible que cette méthode d'étude par le manuel, monotone malgré que les meilleurs pédagogues en glorifient l'intérêt, coercitive alors que toute la pédagogie évolue vers la libre association, il n'est pas possible que cette méthode soit le dernier mot de la pratique pédagogique.

Les manuels sont un moyen d'abrutissement. Ils servent, basement parfois, les programmes officiels. Quelques-uns les aggravent même, par je ne sais quelle folie de bourrage à outrance. Mais rarement des manuels sont faits pour l'enfant. Ils déclarent faciliter, ordonner le travail du maître ; ils se vantent de suivre pas à pas... les programmes. Mais l'enfant suivra, s'il peut. Ce n'est pas de lui qu'on s'est occupé.

C'est pourquoi les manuels préparent la plupart du temps l'asservissement de l'enfant à l'adulte, et plus spécialement à la classe qui, par les programmes et les crédits, dispose de l'enseignement.

Il y a bien quelques pédagogues ingénus qui se basent au contraire sur les désirs et les besoins de l'enfant pour arriver à une conception moins orthodoxe de l'enseignement. Mais on tolère à peine leurs manuels. En tous cas les maisons d'édition bien pensantes ne daignent pas s'en charger. Et seuls connaissent les grands tirages les manuels les plus pernicieux.

Même les manuels seraient-ils bons, il y aurait tout intérêt à en réduire le plus possible l'emploi. Car le manuel, surtout employé dès l'enfance, contribue à inculquer l'idolâtrie de l'écriture imprimée. Le livre est bientôt un monde à part, quelque chose d'un peu divin, dont on hésite toujours à contester les assertions. « C'est dans le livre... » Tandis qu'il serait désirable justement d'enseigner que le livre n'est qu'une pensée imprimée — comme toute pensée sujette à erreur — et qu'on doit pouvoir contredire comme on contredit quelqu'un qui parle.

Les manuels tuent ainsi tout sens critique ; et c'est probablement à eux que nous devons ces générations de demi-illettrés qui croient, mot pour mot, tout ce que contient leur journal.

Et s'il en est ainsi, la guerre aux manuels est vraiment nécessaire.

Mais les manuels asservissent aussi les maîtres. Ils les habituent à distribuer uniformément, et durant des années, la matière incluse, sans se soucier si l'enfant peut se l'assimiler. La néfaste routine s'empare de l'éducateur.

Qu'importent toutes les aspirations enfantines puisque dans ces quelques centaines de pages en texte serré gît tout l'idéal : la matière suffisante pour réussir aux examens !

Il faut absolument que les éducateurs se libèrent de cette distribution mécanique pour s'attacher tout particulièrement à l'éducation et à l'élévation de l'enfant.

Peut-on supprimer, ou du moins réduire considérablement l'emploi du manuel à l'école primaire ?

Comment procède-t-on généralement avec les commençants ? On leur met d'abord un syllabaire dans les mains, où ils voient noir sur blanc, dont, cependant, on illustre aujourd'hui les textes. Au syllabaire font suite les livres du Cours préparatoire, puis ceux des cours élémentaire de première et deuxième année, et ainsi de suite. De sorte que, dès son entrée à l'école, l'enfant commence à lire ce qu'ont écrit — et dit, et pensé — les autres, pour lui ; mais jamais, ou si rarement, il ne lira ce qu'il a dit lui-même, ou ce qu'il voulait dire.

C'est là une tare originelle. *On moule déjà l'enfant à la pensée des autres et on tue lentement sa propre pensée.* C'est un asservissement obligatoire à l'adulte. Nous procédons comme M. le Curé qui fait apprendre par cœur demandes et réponses du catéchisme. Et ce n'est pas ainsi que nous pouvons élever l'enfant. Nous lui inculquons seulement les pensées des autres. Et quelles pensées ! Pas toujours celles, hélas ! des meilleurs hommes de notre pays.

Certainement, si l'éducation consiste à faire les enfants à notre image — avec nos idées et nos tares — alors les faiseurs de manuels ont raison. Mais si nous voulons élever simplement l'enfant, le mettre

dans les meilleures conditions possibles pour que se développent harmonieusement et au maximum toutes ses facultés ; si nous voulons le préparer à remplir sa destinée — destinée qu'il nous est impossible actuellement de prévoir et de délimiter — si, sans égoïsme, nous voulons être entièrement au service de l'enfant, nous devons détroner les manuels. C'est possible, et dès aujourd'hui.

On veut baser tout l'enseignement sur l'intérêt et on a bien raison, car il est le plus grand stimulant, bien plus grand que la nécessité. Mais seule la technique manque, qui nous permettrait de laisser les enfants s'intéresser librement à ce qui les préoccupe le plus.

Des pédagogues comme le Dr Decroly — et M. Dalhem, qui a appliqué la méthode Decroly dans sa classe (1) — ou M. Ferrière (2) ont senti le besoin de donner à l'enfant quelque chose de plus personnel et de plus expressif qu'un manuel même bien fait... Ils lui font tenir un cahier qui est le reflet de ses intérêts dominants. C'est ce que M. Ferrière appelle le *Cahier de Vie* et ce nom me plaît infiniment. C'est vraiment un livre de vie qui manque à nos élèves.

Et on m'attend ici pour objecter : Mais ce cahier est nécessairement manuscrit, et il nous faut enseigner à nos élèves la lecture des pages imprimées. C'est même en grande partie pour cette raison qu'on abuse des manuels dans les classes primaires.

Cela est certain ; et nous sommes dans un cercle vicieux dont il faudrait cependant sortir.

Car, prétendre trouver dans un manuel une lecture s'adaptant exactement au centre d'intérêt qui préoccupe momentanément l'enfant, c'est impossible. Un nom qui change, une autre allure du récit : c'est aussitôt un monde nouveau qui pourra intéresser l'élève par sa nouveauté même, mais qui ne continuera pas son *Cahier de Vie*.

Mais faisons encore un pas : imprimons ce *Cahier de Vie*. Faisons composer au compositeur par les enfants, le texte composé oralement ou par écrit. Et nous obtiendrons un imprimé qui, même imparfait, sera vraiment vivant, puisqu'il sera le langage des enfants, imprimé. Ainsi disparaît le dualisme actuel entre l'enseignement oral et l'enseignement livresque. Leur union est désormais intime. La vie de l'école entre dans la lecture.

Utopique ? Plus du tout. Cette méthode fonctionne depuis six mois dans notre classe, avec un matériel pourtant rudimentaire. Et l'intérêt n'a pas un instant faibli. Il se pourrait que nous détenions enfin un des secrets de l'apprentissage intéressant de la lecture et de la Vie dans la classe.

Nous exposerons dans un prochain article le détail de cette technique qui, elle aussi, est encore rudimentaire. Car elle bouleverse toutes les habitudes scolaires, et il faut en prendre son parti.

La nouveauté n'est d'ailleurs pas si complète

(1) Ad. Ferrière : La pratique de l'Ecole Active. (Fischbacher).

(2) L. Dalhem : Contribution à l'Introduction de la méthode Decroly. (Lamartin, Bruxelles).

qu'on pourrait le croire. Nombre d'écoles nouvelles ont depuis longtemps leur journal, parfois imprimé par les élèves. Et nul n'en a contesté tous les avantages. Mais c'est mieux qu'un journal à parution nécessairement espacée que nous voudrions ; c'est le *Libre de Vie*.

Ce livre de vie serait le centre d'intérêt de la classe. Mais il n'excluerait pas la lecture sur d'autres livres. Il donnerait au contraire le besoin de lire après avoir appris à lire.

Cette lecture, les enfants la feraient dans de nombreux livres de bibliothèque — qui n'existent pas, ou presque pas aujourd'hui. Mais là n'est pas la raison qui peut justifier les errements actuels.

Si l'imprimerie à l'école est appelée à éliminer les manuels des classes élémentaires (jusqu'à 8 ou 9 ans), elle est certes incapable d'assurer l'acquisition des connaissances qu'on est en droit d'exiger de l'école à partir de cet âge.

C'est alors surtout qu'il faudra organiser le travail de bibliothèque.

Comment procédons-nous, nous-mêmes, dans nos études d'adultes ?

On demande une direction, des conseils à un maître ou à un livre qui sera notre maître. (L'enfant a le maître à sa disposition).

Puis on consulte les livres indiqués ; on critique, on raisonne, et on tâche de se faire soi-même une idée juste. Là, et non dans la monotone acquisition réside tout l'intérêt et tout le profit du travail intellectuel.

Cette méthode est-elle possible dès l'école primaire ? Nous en sommes persuadés. Seule s'opposerait momentanément à son emploi la triste nécessité du « bourrage ».

Il existe d'ailleurs une méthode qui nous vient d'Amérique, le *Dalton Plan*, et qui réalise avec succès ce mode d'enseignement.

Au lieu de présenter à l'élève journalièrement — et même heure par heure — le travail qu'on attend de lui, on lui délimate une tâche à faire en une semaine par exemple. L'enfant travaille ainsi selon le rythme personnel qui lui convient. Il consulte les livres divers qui peuvent l'aider dans son étude, il réfléchit, il s'éduque.

Il ne peut être question de demander à l'enseignement populaire l'adoption d'une méthode quelconque, serait-ce même le *Dalton Plan*. Mais nous voudrions que les pédagogues prissent conscience du danger intellectuel et moral que représente l'emploi à peu près général du manuel.

Ce serait favoriser l'éducation, rendre l'école vivante et capable de former des hommes nouveaux que de mettre enfin nos élèves en mesure de choisir parmi les résultats de l'expérience des adultes, ce qu'ils se sentent capables de s'assimiler d'abord, ce qu'ils croiront juste, vrai et bon ensuite.

Il faut libérer le plus possible l'enfant de l'emprise de l'adulte. Réduire l'emploi du manuel selon les moyens pratiques que nous venons seulement d'indiquer sera faire un large pas vers cette libération.

G. FREINET.

4.- RELATIONS MAITRES - INSPECTEURS

A PROPOS D'UN COLLOQUE AU COURS DU STAGE

DU CHATEAU D'AUX

Nous trouvons dans le n° 1 de l'EDUCATEUR REGIONAL BRETON le compte rendu d'un colloque qui a eu lieu au cours du dernier stage du CHATEAU d'AUX, et auquel participaient notamment les I.P.

J'en extrais quelques passages plus particulièrement intéressants :

M. RANOUIL - I.P. M. LEGAL a parlé de l'Ecole traditionnelle ou d'Ecole routinière, je préfère parler d'école de fonctionnaire. On devient un bon fonctionnaire quand on fait ses 6 heures de travail par jour sans se poser de questions.

Le maître de l'Ecole traditionnelle dit " *J'ai la vérité pédagogique dans ma poche et je la détiens jusqu'à l'âge de la retraite*".

Certains "modernes" tombent dans le même travers. Ils ont assimilé des techniques et ils ne discutent plus.

Pour moi, l'Ecole moderne est opposée à l'Ecole des fonctionnaires .

De la discussion et des interventions de plusieurs I.P. il résulte que :

- nous avons par les méthodes nouvelles normalisé les relations des élèves entre eux, et des élèves avec les maîtres. Nous avons redonné aux éducateurs une autre conscience de leurs devoirs. Il nous reste à normaliser les relations "Maîtres-Inspecteurs". *"Je ne comprends pas dit M. RANOUIL, que les jeunes aient des inquiétudes à l'égard des I.P. Il y a un renouveau dans l'esprit des I.P. L'Inspecteur de 1930 n'avait pas le même style que celui d'aujourd'hui"*

Mais cela suppose aussi que les nouveaux venus ne se lancent pas les yeux fermés dans ce qu'ils croient être la méthode FREINET alors qu'ils ne connaissent parfois rien de cette méthode. Il serait souhaitable que les I.P. nous aident au recyclage des maîtres qui éprouvent le besoin de changement mais qui ont besoin de conseils et de directives sur la voie des Techniques Modernes.

Cela ne signifie pas qu'on ne puisse pas aborder les T.F. tant que l'on n'a pas quelques longues années de classe traditionnelle. On risque de ne pas en revenir. Mais il faut agir prudemment pour que le changement de milieu de la classe ne nuise ni à l'acquisition des connaissances ni à la discipline.

Je crois qu'il faut généraliser de plus en plus la visite des classes, aujourd'hui autorisée par les Inspecteurs.

C. FREINET

5 - COMPLEMENTS à la BIBLIOGRAPHIE
du n° 10

S A I N T - P A U L

Octobre 1928 à Juillet 1936

L'Imprimerie à l'Ecole

.- Notre revue pédotechnologique	10/1928	
.- Liste des adhérents de l'Imprimerie à l'Ecole	"	
.- Compte rendu du Congrès de la Bellevilloise	"	
.- Règlement général au service d'échanges scolaires	"	
.- Documentation internationale : l'U.R.S.S.	"	
.- Notre marche en avant	11/1928	
.- Vers une méthode d'éducation nouvelle pour les écoles populaires	12/1928	
.- Programme de travail	1/1929	
.- Techniques et Méthodes	2/1929	
.- Projet du Fichier scolaire coopératif	"	
.- Le sens nouveau de nos recherches	3/4/1929	
.- Une technique nouvelle de travail scolaire	5/1929	
.- Un aspect nouveau de la littérature enfantine	6/1929	
.- Une année de travail	7/1929	
.- Le fichier scolaire coopératif	"	
.- 3ème Congrès de l'Imprimerie à l'Ecole : Besançon - 3 et 4 Août 1929	"	
.- Album de l'Imprimerie à l'Ecole	"	
.- Les Techniques pédagogiques	11/1929	
.- Nouvelle vie scolaire	12/1929	
.- Vers l'école moralement saine	1/1930	
.- La nouvelle discipline	2/1930	
.- Plus de leçons ! Plus de sanctions !	3-4/1930	
.- Apprentissage naturel de la lecture	5/1930	
.- Harmonie de la vie, unité et logique du travail	6/1930	
.- Une année décisive : faisons le point des techniques	7/1930	
.- Techniques pédagogiques (2).	11/	15/10/30
.- L'imprimerie à l'Ecole Libératrice psychique	12/	1/11/30
.- Théories pédagogiques et techniques pédagogiques	1/	15/11/30
.- Les enfants savent-ils, peuvent-ils, doivent-ils écrire ? (1)	2/	1/12/30
.- Les enfants savent-ils, peuvent-ils, doivent-ils écrire (2 suite).	3/	15/12/30
.- Nos recherches de pédagogie nouvelle en régime capitaliste	5/	1/ 1/31
.- Les buts et les moyens de l'éducation populaire	6/	15/1/31
.- Notre élan : une année d'activité	7/	

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
5ème année 1929

AU TRAVAIL - Projets, revues, livres français,
étranger. Gerbe. Fichier coopératif
500 abonnés. vers le millier !

octobre 1929 n° 26

- . Le fichier scolaire coopératif
- . Emploi du temps CP.CE. CM. CS.
- . TECHNIQUES EDUCATIVES : locaux et matériel scolaire

LES TECHNIQUES PEDAGOGIQUES - Soyez de bons
ouvriers !

novembre 1929 n° 27

Améliorons plutôt les diverses techniques!!

- . Presse scolaire Freinet et presse automatique
- . Le fichier scolaire coopératif : classement des fiches.
- . Cinquantième anniversaire de la naissance de AD. FERRIERE.
- . TECHNIQUES EDUCATIVES : Intérêt. Vie. Travail.

NOUVELLE VIE SCOLAIRE - Au 1er octobre 1928, nous
(à suivre) étions nommé dans notre
poste actuel....
1er texte : le départ en
vendanges derrière PETTOU
l'âne familial.

décembre 1929 n° 28

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
5ème année 1930

VERS L'ECOLE MORALEMENT SAIN

janvier 1930 n° 29

Soyons humbles. soyons humains. A bas l'hypocrisie ! vers l'école morale du travail.

- . le fichier scolaire coopératif : réalisation technique et préparation des textes; situation commerciale. Mode de livraison.

LA NOUVELLE DISCIPLINE

février 1930 n° 30

L'enfant qui participe à une activité qui le passionne se discipline lui-même.

- . A propos de "L'institution libre moderne"
(extrait de la Gerbe n° 16, discipline autoritaire, brimades -) réponses aux critiques.

N.B. Publications opinions dans n° 33.
34 (LALLEMAND)

ACTIVITE MOTIVEE. PLUS DE LECONS ! PLUS DE
SANCTIONS SCOLAIRES

mars.avril 1930 n° 31

- . Devons-nous agrandir et développer notre revue ?
- . Fichier Scolaire Coopératif : classification des fiches par l'emploi des couleurs. C. FREINET ET K.STOORM

- . Une bibliothèque centrale de travail pour notre Coopérative
- . La presse automatique C.E.L.
- . les disques à l'école (nouvelle rubrique)

L'APPRENTISSAGE NATUREL et SANS LECONS
SYSTEMATIQUES de LA LECTURE -

mai 1930 n° 32

- . L'Exposition Pédagogique de Liège :
(Protestation contre la non-information de l'I.A. Alpes-Maritimes).
- . A propos du fichier. Réponse à Alfred CARLIER

HARMONIE.

juin 1930 n° 33

Harmonie de la vie. Unité et logique du travail
Unité et harmonie dans le travail aussi.

- . le fichier scolaire coopératif
50 nouvelles fiches 100 fiches éditées
Difficultés.
- . A propos des caractères en nombre insuffisant
- . La coopé s'organise.

UNE ANNEE DECISIVE. (aperçu de notre activité coopérative, de nos projets et de nos possibilités de réalisation).

juillet 1930 n° 34

- . Papier . Programme du 4° congrès de nos expositions. l'Imprimerie à l'Ecole.

PROGRAMME DE TRAVAIL

Octobre 1930 n° 35

- . CONGRES de MARSEILLE
Le fichier scolaire coopératif.
- . Nos recherches pédagogiques : l'Imprimerie à l'Ecole, adaptation indispensable de notre technique au travail scolaire dans nos écoles publiques.
- . autres problèmes urgents -
Méthode DECROLY, COUSINET, DALTON PLAN
- . L'imprimerie à l'Ecole et les échanges inter-scolaires.
La petite monographie imprimée : envoi en début d'année scolaire.
- .. Le camarade ROGER (Nord) a pris l'heureuse initiative de réunir à LILLE tous les adhérents de son département et des départements voisins. Nous engageons les camarades des diverses régions à en faire autant.
- . Nos périodiques : formalités.

TECHNIQUES PEDAGOGIQUES

novembre 1930 n° 36

- . "l'état de l'éducation dans un pays dépend presque exclusivement de l'avancement de sa technique pédagogique".
- . Nos recherches pédagogiques - cas délicat :
"ma chèvre".
- . Nos recherches techniques. Presse Freinet avec système de pression automatique.

- Boîte classeur pour fichier scolaire.
- . Techniques éducatives - Le CINEMA - LA RADIO - LES DISQUES et les méthodes nouvelles d'Education.

Il ne faut chercher, dans aucune de ces techniques, la solution définitive du grave problème de l'éducation élémentaire. Cette solution n'est pas extérieure à l'enfant....
mais cinéma, radio, disques = adjuvants précieux que nous ne devons pas sous-estimer.

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE, LIBERATRICE, PSYCHIQUE
à propos du livre de Hans ZULLIGER La psychanalyse à l'école.

décembre 1930 n° 37

- . Le fichier scolaire coopératif : classification des fiches.

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
6° année 1930-1931

THEORIES PEDAGOGIQUES et longue citation du Docteur
TECHNIQUES PEDAGOGIQUES DECROLY -

janvier 1931 n° 38

Distinction: méthodes

- théorie pédagogique
- technique de travail

- . le fichier scolaire coopératif : troisième livraison
- . Pour nos bibliothèques de travail : enrichissement de notre bibliothèque de travail → présenter sous une forme nouvelle utile et pratique, tous les documents que nous jugeons utiles pour nos classes.
- . Pour le perfectionnement de nos imprimés : article de BOURGUIGNON - précisions de C. FREINET
- . Journaux et livres - Pour l'Ere nouvelle N° décembre 1930. "En intitulant ces extraits : L'ENSEIGNEMENT DES TECHNIQUES, les rédacteurs de Pour l'Ere nouvelle tombent justement dans le travers que nous dénonçons au début de ce bulletin."

LES ENFANTS SAVENT-ILS, PEUVENT-ILS, DOIVENT-ILS
ECRIRE ? (1) (à suivre)

février 1931 n° 39

- . le fichier scolaire coopératif : A propos de la 3° livraison - critiques et appréciations. classification des fiches.

LES ENFANTS SAVENT-ILS, PEUVENT-ILS, DOIVENT-ILS
ECRIRE (2)

mars 1931 n° 40

- . Réalisation de COUSINET - Nos Gerbes, extraits de Gerbes, Journaux scolaires.
- . le fichier scolaire coopératif : classification des fiches (fin).

- . l'expérience belge de radiodiffusion d'oeuvres d'enfants
- . LIVRES, REVUES. Pour l'Ere Nouvelle : janvier 1931.
DELAUNAY apprentissage de la lecture.
Mise au point du C.F.

MALGRE L'ECOLE LAIQUE

avril 1931 n° 41

- . justification précise de notre attitude vis-à-vis Cinquantenaire de l'Ecole Laïque en France.
- . Congrès de la Nouvelle Education.
C.F. article de PICHOT
- . le fichier scolaire coopératif : utilisation pratique des fiches ; les liseuses.
Subdivision tableau classement C.F. LALLEMAND
- . Découpage et coloriage de dessins libres d'enfants.
- . Revue Internationale de Cinéma Educateur
- . LIVRES. Ch. BALLY La crise du français
C. rendu C.F.

NOS RECHERCHES DE PEDAGOGIE EN REGIME CAPITALISTE

mai 1931 n° 42

- . on ne peut réaliser l'école nouvelle prolétarienne en régime capitaliste
- . L'imprimerie à l'Ecole et les Imprimeurs professionnels.
- . La Gerbe
- . Fichier de calcul
- . Presse à volet pour métal.
- . le Pédagogue Radio (n° avril 31. Vers l'école Active. revue belge)
article de DUBOIS - compte rendu C.F.

LES BUTS ET LES MOYENS DE L'EDUCATION POPULAIRE

juin 1931 n° 43

- Réponse à l'enquête lancée par C. WASBURNE en Europe.
cf. n° Imprimerie à l'Ecole - avril 1931
- "Nous devons viser la réalisation de l'harmonie individuelle dans l'harmonie sociale".
(250 écoles).
- . 5° Congrès de l'Imprimerie à l'Ecole et de la Cinémathèque Coopérative de l'Enseignement Laïc - Assemblée Statutaire LIMOGES les 2 et 3 Août 1931
- . L'Imprimerie à l'Ecole Maternelle (rapport à Mme HERBINIERE - LEBERT)
- . le Plan de DALTON pour l'individualisation de l'Enseignement d'après le livre de A. GUISEN : le plan de DALTON.
- . L'initiateur Mathématique inventé par Jacques CAMESCASSE.

- .-. DEUIL - Mort de GUILLOUX, ancien directeur
de l'Ecole de Plein Air du Château
d'Aux.
- . Nos recherches pédagogiques - Maria SABATIER
(Extrait de la Gerbe)
(éducation sexuelle) -
- . L'enseignement de l'écriture. Nouvelle Méthodes
par R. DOTRENS.

6 -

FREINET

honoré par Nantes

Nulle autre nouvelle ne pouvait davantage faire plaisir aux nombreux amis de Freinet que compte notre département.

Par l'action vigilante et constante de ses membres, par les nombreuses manifestations qu'il organise, le groupe départemental de l'Ecole Moderne (pédagogie Freinet) a permis au grand public de connaître le nom et l'œuvre de Freinet, père de la pédagogie moderne.

Quand Freinet lança ses idées à travers la France, peu d'échos répondirent à cet appel. La pédagogie traditionnelle née avec la III^e République répondait largement aux besoins de la nation : former de bons fonctionnaires, s'assurer de bons électeurs.

C'était en 1923 et la France avait d'autres soucis en tête.

Néanmoins, sur la poignée d'instituteurs intéressés par cette révolution dans le monde pédagogique, la Loire-Inférieure compte deux adeptes : l'un Félix Guilloux qui périt dans le St-Philibert (1931), l'autre à Notre-Dame-des-Landes après une longue carrière à La Chevallerais.

Guilloux, mon maître, prédécesseur au Château d'Aux, a marqué ses élèves de cette pédagogie libératrice dans les années 1926, 1929. Certains qui me liront se souviendront du journal scolaire « Nous, du château d'Aux », des bois gravés, des enquêtes et de l'imprimerie à l'école.

A Guilloux et à Messon vinrent se joindre Brohan (rue du Moulin) et Bouyer (Rezé), puis plus tard vers 1937 notre ami Pigeon, toujours sur la brèche.

Nommé à la libération au Château d'Aux, après un stage de deux années auprès de Pigeon, je me fis un devoir de développer dans notre département ce mouvement et de créer un groupe.

Le succès dépassa mes espérances puisque dans les premiers mois de notre action, nous fûmes près de cinquante : Turpin et Mme (le Clion), Olivier (lande Petote St-Etienne), Davy (Blain), Jolivot (Joué-sur-Erdre), Patrun (Nort-sur-Erdre), Ranger (Ste-Pazanne), Fraud (Port-St-Père) et j'en

passai. Des jeunes, au sortir de l'Ecole Normale nous épaulaient : Gouillard, Sorin, Noullin.

Le Château d'Aux et La Turmelière devinrent des centres actifs de la pédagogie et de nombreux stages trouvèrent asile.

Et c'est ainsi que Freinet, appelé par l'importance de notre groupe, vint en 1946 nous rendre visite. Retenu par la maladie et éloigné de Nantes, je ne pus recevoir notre ami, ce furent Pigeon et Gouillard, qui eurent ce plaisir.

Ceux qui ont eu la chance d'assister à la conférence donnée par Freinet, à la Bourse du Travail, se rappellent encore de ses longs cheveux et de son ample manteau de Berger.

Freinet revint à Nantes à l'occasion de la préparation du Congrès national de Nantes de l'I.C.E.M. puis à Pâques 1957 présider les assemblées annuelles de l'I.C.E.M.

Ce fut un beau Congrès et certainement nous rappellerons lors de l'inauguration de l'exposition de dessins d'enfants le splendide de l'exposition qui fut ouverte pendant trois mois, au public nantais.

Enfin et voici dix ans, l'affaire chercher Freinet à Niort où il préparait avec nos amis des Deux-Sèvres le Congrès 1962.

Il m'avait prié d'organiser un colloque à Nantes. Plus de 500 camarades se pressaient dans l'amphithéâtre de l'E.N.S.M. et cet colloque impossible avec ce nombre imposant se transforma rapidement en réunion vivante et sympathique.

Nantes eut les honneurs de la visite de Freinet quatre fois et la Loire-Atlantique compte parmi les départements les plus actifs de France.

Après St-Nazaire, Nantes a vu Freinet, rendant ainsi hommage au pédagogue, au novateur, qui quarante années avant l'heure avait préconisé l'ouverture sur la vie, la libre expression, la libération de l'enfant, au pédagogue qui voyait en l'enfant « l'homme de demain ».

M. GOUZIL
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
des Amis de Freinet.

7 - CHANGER LA VIE

Madeleine PORQUET m'avait fait l'amitié de m'inviter au vernissage de cette très belle exposition offerte aux Nantais, au Musée des Beaux-Arts.

Vous lirez avec intérêt l'article de Madeleine qui fut la plus proche collaboratrice d'Elise dans la rédaction d'Art Enfantin.

M.G.

première expression

Voici réunis et accueillis dans différentes villes de France 75 travaux des écoles maternelles publiques de la région brestoise. Ce sont pour la plupart des œuvres collectives d'enfants de 5 à 6 ans ; quelques-unes furent réalisées par des plus jeunes. D'autres — les petites peintures et dessins notamment — sont des créations individuelles. Toutes ont en commun d'être le résultat tangible de l'action persévérante de Mademoiselle PORQUET, si longtemps Inspectrice des Ecoles Maternelles, pour faire admettre, à la suite de Célestin et Elise FREINET, que chaque enfant possède un besoin vital de découvrir et d'exprimer par lui-même la complexité du monde plutôt que de recevoir de l'adulte des modèles pré-établis. La classe se choisit un sujet lié aux préoccupations communes. Aussi retrouvons-nous les thèmes universels de l'enfance : la maman et le bébé, les animaux symboliques (vaches — cheval ou oiseaux), la fleur, le soleil et la maison ou bien les événements du moment : la construction de l'école ou d'une route, le cirque ou les sous-marins.

Sans contrainte, les enfants qui le désirent réalisent des dessins sur papier.

Ensuite, la présence vigilante de la maîtresse facilite la mise en commun des éléments retenus. Conservant chacune leur valeur, les recherches individuelles se juxtaposent plus qu'elles ne s'assemblent, car l'enfant compose peu et construit pièce à pièce. De la liberté du geste naît le rythme général. Puis la classe trace, découpe, peint, fixe, déchire, coud, colorie, colle. La maîtresse, toujours à l'écoute, anime, oriente et facilite

l'exécution sans en limiter le geste ni briser le mouvement. Certes, tout ceci se passe dans une ambiance joyeuse et bruyante, mais ce n'est pas un jeu.

Pour les enfants, il s'agit non d'une distraction mais d'une expression en accord avec leur pensée comme avec la connaissance vécue qu'ils ont du monde. S'il y a création, c'est au sens de production, d'action. Devant les œuvres, on reconnaît bien l'invention propre à l'enfant, faite de rapprochements inattendus de réel et d'imaginaire.

Les travaux des jeunes enfants constituent véritablement un langage, équivalent à la parole.

C'est même le seul langage graphique qu'ils possèdent, ignorant encore l'écriture ; sans doute le seul langage coloré, ignorant aussi la musique.

Nous sommes en présence d'une expression chaque fois renouvelée du monde particulier de l'enfance, de sa richesse longtemps insoupçonnée et de la manière variée dont chacun le vit.

Parce qu'elle est expression irrépressible, l'œuvre de l'enfant est inimitable et l'intervention de l'adulte peut être facilement décelée. Parce qu'elle est expression spécifique et directe, cette création diffère fondamentalement — même si elle en offre fortuitement certains caractères — de l'art qui tend à l'universel et veut vaincre l'instant. L'enfant est tout entier dans son œuvre qui n'est pas transposition mais présentation du monde où il vit.

RENÉ LE BIHAN
Conservateur du Musée de Brest

changer la vie

"On ne change pas sa vie à soi seul ; il faut pour la changer, changer aussi la vie des autres".

Jean GUEHENNO

En préparant cette exposition d'œuvres enfantines des écoles publiques de la région brestoise, nous avons désiré offrir, par delà le visage neuf d'une cité dont il ne restait rien il y a vingt-sept ans, l'expression la plus heureuse, la plus vivante, la plus riche de la vie quotidienne de nos petits.

Une vie que, de toutes nos forces, nous voulons à la fois paisible et riche, équilibrante et rayonnante, dont les jours puissent se tisser au rythme des saisons, s'approfondir autour des émotions premières, s'enraciner dans la douceur un peu triste de notre terre, de nos ciels toujours changeants, s'évader vers l'océan qui nous environne de toutes parts, se réchauffer des joies et du labeur des hommes afin qu'imprégnés peu à peu des "dures et douces lois" de la condition humaine, nos enfants assument joyeusement leur destin de petits d'homme. Toutes ces œuvres ont en commun d'être le résultat d'une quinzaine d'années de mise en partage des recherches, des tâtonnements, des découvertes, des joies, de la vie de milliers d'enfants et de centaines d'éducatrices maternelles liées à l'exemple d'Elise et de C. FREINET, par le désir de comprendre et de sauvegarder cette expression poétique spontanée du monde et de l'homme qui est la marque même de l'enfance. Parce que nous accueillons, dès deux ans, les premiers balbutiements de l'enfant hors du milieu familial, rien ne semble mieux définir

l'activité poétique et créatrice de nos petits que cette affirmation de BACHELARD :

"sous sa forme simple, naturelle, primitive, loin de toute ambition esthétique et de toute métaphysique, la poésie est une joie du souffle, l'évident bonheur de respirer".

Cette activité poétique qui touche à tous les domaines de l'expression : plastique, sonore, gestuelle nous paraît bien, en effet, trouver sa source dans la vie organique et affective du bébé qui gazouille et gesticule, de l'enfant qui dessine ou peint au rythme même de sa respiration qui est aussi celui de sa joie de vivre. Feuilletant, il y a quelques années, un album de reproductions de VAN GOGH avec une amie de guerre et de déportation qui n'était pas institutrice, je la vis sortir de l'album un petit dessin au crayon noir — un chien dansant coiffé d'un chapeau à fleurs — que je reconnus aussitôt pour l'un des nombreux dessins de JOJO, un de mes jeunes élèves du pays minier.

« Quand je suis lasse, fatiguée de la vie et de la sottise humaine, me dit-elle, ce n'est pas vers VAN GOGH que je me tourne. Je regarde le petit dessin et il me console, il me redonne le goût de vivre ».

La joie de vivre de JOJO, un petit Polonais de 5 ans, qui dessinait et peignait comme il respirait, avec l'étonnante fantaisie d'un enfant lourd, aux émotions confuses, rebelle à l'analyse, mais amoureux du mouvement et de la couleur, s'exprimait dans ce curieux dessin, aux détails savoureux teintés d'insolite humour, dans des personnages solidement campés mais toujours nimbés d'une étrange atmosphère où le

rêve et la réalité se mêlaient de façon indéfinissable, insistante et lointaine, lourde et complexe à la fois. JOJO ne s'embarrassait point d'explications et je n'ai jamais cherché à savoir de quelles "rencontres" étaient sortis ce carnavalesque joueur de flûte ni cette dame à la canne. Mais je revois le sourire épanoui et la tranquille délectation des gestes du petit, tout entier engagé dans son œuvre, qui la vit en même temps qu'il la crée et, tout-à-coup, cette rupture du rythme et la poussée de fantaisie qui crée le détail original : les petits carreaux roses dans une jambe du pantalon.

Pour chacune de nous, c'est ainsi que commença l'aventure :

Au soir de chaque journée de classe, mettre d'un seul coup d'œil un nom d'enfant sur toutes les œuvres — et elles sont innombrables, naissant sans arrêt à toute heure de la journée — nées de la naturelle exubérance poétique de nos petits, sur tous les rythmes délivrés par le crayon ou le pinceau, nés du bonheur de respirer en recréant le monde familier de l'enfance émerveillée.

Car ces œuvres témoignent également d'une certaine présence de nos petits au monde. Une présence qui n'est pas, comme trop souvent la nôtre, indifférente ou blasée, mais chaleureuse et dramatique.

Une présence qui engage l'enfant tout entier et, tout d'abord, son affectivité dans les êtres et les choses qui l'entourent et lui fait éprouver à la fois "l'accord secret du corps humain avec les harmonies cosmiques" (E. FAURE) et l'unité du monde.

Car pour l'enfant comme pour le poète :

*"une feuille d'herbe n'est pas moindre
que la journée des étoiles
et la fourmi est tout aussi parfaite
et un grain de sable et l'œuf du roitelet"*

(WHITMAN)

Une présence essentiellement dynamique qui rebrasse toute réalité et l'imprègne de vie, de chaleur, de mouvement, de tendresse.

Le monde endormi se réveille, s'émeut, vibre avec les saisons :

*"des arbres bleus, des arbres gris
tremblent sous la lune
leurs feuilles sont envolées
loin, loin, loin,
et les arbres ont froid"*

avec les heures :

*"les nuages se roulent sur le soleil
la nuit se baisse sur la mer
les bateaux sur la mer
respirent doucement
la mer se ramasse et se roule
sur les cailloux"*

Dans cet univers à chaque instant recréé par sa joie, cueillant "les œillets qui sentent doux" "essayant d'attraper le vent" "écoutant une grenouille chanter dans la mer, Oh ! dans la mer" l'enfant "s'en va sur ses pieds ronds

*vers les étoiles
il a mis son chapeau
et il s'en va
son pied balance
à côté de lui volent les étoiles et les nuages
peut-être qu'avec des longs bras
il va attraper les étoiles".*

De ce monde naissant et fleurissant si aisément au bout de son pinceau, l'enfant tire une telle impression de plénitude et de puissance qu'il s'en trouve tout entier projeté au devant de lui-même, vers un devenir sans cesse dépassé. L'accueil chaleureux fait à ses œuvres par la communauté, maîtresse et camarades, la mise en commun et en partage des richesses de tous ordres valorise ses expériences, soutient ses découvertes, amplifie son souffle créateur.

Les poches de nos petits sont toujours bourrées de dessins qu'ils nous offrent comme à celle qui sait voir et recevoir autant que donner, celle qui permet de conserver en soi et de multiplier cette puissance d'émerveillement sans laquelle il n'est pas d'œuvre poétique, celle qui, s'étant résolument acceptée comme compagne de l'enfance, sait se plier aux plus humbles tâches comme aux plus douces et aux exaltantes.

Ainsi, l'essentiel de notre effort d'éducatrices a-t-il été d'abord d'observer nos petits, de les écouter, de les regarder vivre, de retrouver la source profonde des émotions, de les suivre dans leurs découvertes de chaque jour, d'accueillir leurs observations, de leur donner les moyens pratiques et techniques de s'exprimer de toutes les façons possibles, par le geste, la parole, le dessin, le chant, la peinture, le modelage, la danse, de partager, au sens le plus profond du mot, leur vie de chaque jour.

Leur donnant les moyens de découvrir le milieu dans lequel ils baignent, nous leur donnons également la possibilité d'en prendre possession, de le faire "leur" par la re-création et, ce faisant, nous mettons en jeu les forces les plus vives de leur être, forces affectives, mentales, physiques, réunies dans cet élan vital qui les projette vers l'œuvre à réaliser, une œuvre à leur mesure, mais qui déjà porte la marque de la véritable liberté, celle de l'homme responsable de l'œuvre qu'il assume.

Cependant, chacun de nos petits trouve dans ce climat communautaire de nos classes une aide puissante pour cette construction de lui-même. C'est grâce aux autres, à travers les autres, par les autres, que chacun de nos enfants prend conscience de ce dont il est capable.

Et ce fut sans doute notre plus grande joie, à nous les éducatrices, que de pouvoir "changer la vie" de nos classes en créant ces ateliers de libre expression où toutes découvertes, toutes joies, tous projets sont mis en partage, chacun avançant à son rythme, soutenu, épaulé, parfois projeté au-delà de son allure propre par ce coude-à-coude fraternel avec ses compagnons. Un coude-à-coude qui s'est peu à peu étendu à quelques centaines d'éducatrices qui, se soutenant, s'entraînant, cherchant, tâtonnant, ensemble ont fait naître, s'épanouir et donner à voir des œuvres collectives de grande

envergure — fêtes ou expositions qui furent à la fois messages et offrandes de la petite enfance. Accueillant ces premiers gestes d'offrande si émouvants dans leur forme la plus fruste : feuilles mortes en bouquets sombres tendus à bout de bras vers l'éducatrice au long des journées d'automne, pétales d'arbres fruitiers recueillis au printemps dans le creux des deux mains, coquillages qui alourdissent chaque jour les poches de nos petits et sont offerts avec tant d'élan et de grâce naïve, nous avons élargi cette offrande première à toute la vie de nos petits. Elle a été le lien qui a noué leur vie à la nôtre, leurs découvertes de chaque jour à notre désir de les élever, leur joie de créer à notre joie de les aider, à prendre conscience de leurs forces et des éléments de leur vie. C'est ainsi que vous retrouverez dans ces tapisseries le milieu marin qui est le nôtre : le port de commerce de Brest avec sa grande grue, le port de guerre et son grand pont qui se lève pour laisser passer la "jeanne", la pêche toute miraculeuse, les jeux sur la plage, préluant à l'offrande de cette première prise de possession de la mer à la maman parée de colliers de bigornes, le "Redoutable" éperonnant un chalutier, le phare, un sous-marin fabriqué de toutes pièces (et quelles pièces) par les enfants.

Notre ciel breton est constamment animé du vol des mouettes, goélands, oiseaux de mer et oiseaux des champs qui suscitent l'intérêt permanent des enfants, d'autant plus que, fréquemment, des tourterelles partagent en liberté la vie de nos classes :

la fillette aux mouettes - l'arbre aux nids portant à son faite la mère nourricière et protectrice et ses oisillons - la maman aux oiseaux dont le chapeau est un ravissant perchoir - et cette douce maison aux oiseaux de mer et de terre - et ces vols d'oiseaux peints avec tant de brio.

L'éclatement du printemps provoque chaque année un renouveau de joie créatrice qui explose dans le lyrisme des soleils en fleurs, en feuilles, en étoiles, dans les bouquets, dans les arbres fleuris aux couleurs vives ou aux bleus assourdis.

Les animaux tiennent une place très particulière dans nos classes urbaines : ainsi trouverez-vous curieusement associés une merveilleuse course de chevaux et le tiercé dominical. Les événements de la vie quotidienne, la construction d'une route dans le dernier carré vert de la ZUP, la venue du père Noël, le passage du cirque aux bêtes si joyeusement vivantes, côtoient dans cet univers enfantin les apports des voyages lointains réels ou imaginés : ma vie à Tahiti - vie japonaise ou africaine - les Indiens.

Les besoins les plus profonds des enfants et tout d'abord le besoin de sécurité, de tendresse, vous les retrouverez dans toutes les attitudes des mamans, dans leurs façons maladroites, mais si émouvantes, de tenir leur enfant serré contre elles, sur leur cœur, dans leurs bras, au creux de leurs mains réunies, mais aussi dans ces représentations de mariés et d'enfants, si heureuses et fantaisistes et parfois si tendres et amoureuxment vraies comme "la mémé qui tricote" et "la mariée au nourrisson".

Le besoin de s'approprier le monde en le recréant au moyen des matériaux les plus divers va donner naissance à ces créations "d'objets" étonnantes de vie subjective et d'invention : bateaux - grue - mariés - mamans et enfants - clown.

Cette fabrication d'objets est particulièrement enrichissante pour nos petits qui se trouvent alors confrontés à de véritables problèmes de volumes, de mesures, d'équilibre qu'ils ont résolus seuls, chacun à sa manière, sans que leur enthousiasme de jeunes créateurs faiblisse un seul instant.

Car le premier mérite de cette liberté d'expression est cette disposition permanente à l'invention : la tapisserie de Landerneau - Marie Curie - qui représente la construction de l'école en est un exemple éclatant : les matériaux les plus divers - mosaïque - morceaux de liège, de réveil, de briquet démontés par les enfants et réutilisés pour les mécanismes des grues et des machines, ont été apportés en classe par les enfants eux-mêmes et réinvestis après démontage dans l'œuvre commune.

Et maintenant, regardez ces œuvres comme vous regardez vivre et jouer vos propres enfants lorsqu'ils ont entre 4 et 6 ans. Ne cherchez ici ni procédés éducatifs ni recettes pédagogiques, ni ressemblances plus ou moins fortuites avec des œuvres de maîtres offertes à ces enfants et auxquelles ils auraient emprunté telle ou telle technique, tel ou tel sujet.

Imaginez ces ateliers où se pratique la pédagogie FREINET de libre création mais aussi de communication et de travail communautaire, ces tables au matériel collectif que des groupes de 2, 4, 5, 8 enfants utilisent à tour de rôle, ces ateliers de peinture, de dessin, de découpage - collage, de bricolage, de monotypes, de décoration où toutes les expériences mille fois renouvelées sont permises, soutenues, valorisées.

Voyez naître avec nous ces premières taches de couleur, puis, du geste rond auquel est parvenu le bébé de 3 ans, voyez surgir ces premières formes auxquelles il va donner un nom, enfin voyez s'élaborer sous la suggestion plus ou moins vive du milieu, de l'institutrice, des camarades, toute une série de genèses révélatrices de l'univers enfantin : genèse de bonshommes, de maisons - de bateaux - d'autos - d'animaux - d'arbres - de fleurs que l'enfant élabore en tâtonnant, qu'il abandonne et reprend, au gré de ses réussites et des encouragements reçus.

C'est ici que la faculté d'accueil de l'institutrice se fait subtile et illimitée :

ne pas redresser le trait biscornu, ne pas nettoyer d'autorité le pinceau ébouriffé, ne pas exiger la couleur en boîte, la couleur pure, ne pas limiter le gâchage de matière alors qu'il ébauche... ne pas ordonner, dévitaliser l'informe en y projetant le formel.

Essayez, parents, d'aimer le premier barbouillage de votre enfant et d'y découvrir un sens ! Cependant, dans nos classes-ateliers, votre enfant apprend à renouveler le miracle de sa réussite fortuite, car on la lui fait apparaître, on lui en fait prendre conscience dans un climat de sympathie et d'enthousiasme. On

expose son œuvre parmi celles de ses égaux, on l'introduit dans le jugement, dans la discussion fertilisante parce qu'elle met en partage la vie du cœur et de l'esprit.

Si, à 3 ou 4 ans, les enfants peuvent travailler côte à côte sans rien s'emprunter, de 4 à 5 ans et surtout de 5 à 6 ans, ils deviennent plus attentifs aux essais d'autrui, soit qu'ils leur plaisent ou soient appréciés par la maîtresse.

Ils s'efforcent alors de s'en approprier le secret : celui de telle ou telle technique de rendu pictural, de tel détail de forme, de tel sujet de dessin. Mieux : nous arrivons à 5 ans à cet "âge de grâce" où l'enfant, en possession mentale et physique de son propre corps, de ses propres gestes, de son extrême aptitude à l'expression poétique sous toutes ses formes, est capable d'un certain équilibre dans le comportement, où il va essayer de dominer les situations nouvelles et son propre développement, de s'adapter.

C'est alors que vont naître et s'épanouir, dans ce monde sensible communautaire qu'est la classe, ces projets individuels et collectifs qu'ensemble les enfants mèneront à ce terme éclatant que nous vous donnons à voir. Parce que l'éducatrice sait encourager, accueillir, valoriser, tout en donnant le goût du travail bien fait, celui de la pensée sincère, celui de la critique constructive.

Parce qu'ainsi se réalise à travers une coopération continue née d'une camaraderie active cette "éducation du travail" dont FREINET fait le moteur de son "école du peuple".

Vous comprenez alors comment la réalité de tous les jours peut se muer en un monde chaleureux où la vie coule d'un même élan des éléments naturels ou fabriqués aux animaux et aux hommes où le tiercé devient chevauchée fantastique, où l'enfant crée pour son émerveillement et le nôtre un monde dynamique, cocasse, fraternel, préfiguration de cette vie nouvelle qu'il réinventera demain si nous savons le lui permettre.

MADELEINE PORQUET

8 - NOUVEAU PLAN D'ETUDES FRANCAISEDUCATEUR PROLETARIEN - 1° Juin 1937

A l'heure où l'enseignement du français est remis en cause et où, sans citer les sources, on reprend quelques idées - sans l'esprit évidemment - lancées par Freinet voici 40 ans, j'ai cru bon de publier les articles que notre ami publiait dans l'Educateur Prolétarien.

M.G.

Préparons pratiquement le Nouveau Plan d'Etudes Français !

Notre numéro spécial n° 2, consacré au **NOUVEAU PLAN D'ÉTUDES**, a obtenu un succès sans précédent, non seulement en Belgique, — chose assez naturelle — mais en France aussi, et tant en province qu'à Paris. Preuve certaine que la masse des éducateurs, la masse des jeunes surtout, rebutée parfois par les principes vaporeux de l'éducation nouvelle, sent puissamment la nécessité d'une action pour la rénovation pratique de notre enseignement.

Nous l'avons dit bien des fois : sans sous-estimer l'importance historique des théories nouvelles ou anciennes, nous nous attachons surtout à être des praticiens plus que des théoriciens. Nous savons par expérience que les prêches, les exhortations, les beaux articles enthousiasmants, s'ils ne sont pas, comme chez nous, **LA CONSÉQUENCE** d'une action pratique, risquent de contrarier plus que de servir la cause de l'éducation nouvelle.

Rares sont, en effet, les éducateurs qui ont les possibilités, la force, et le temps, de renverser tout un édifice scolaire pour partir à l'aventure dans les champs prometteurs mais encore trop en friche, de l'éducation nouvelle.

Susciter un enthousiasme qui risque de s'évanouir devant des obstacles pratiquement insurmontables, c'est rebuter dangereusement, et parfois irrémédiablement, toutes les bonnes volontés qui comprennent les avantages et la nécessité de l'éducation nouvelle et qui ne restent dans la ligne traditionnelle que parce que nul ne les aide à en sortir.

A tous ces camarades qui sentent — ne serait-ce que quelques velléités d'émancipation pédagogique — notre mouvement se présente comme le seul susceptible de les diriger et de les aider.

*
* *

Cette tendance est bien marquée dans notre numéro sur le **PLAN D'ÉTUDES FRANÇAIS**.

Nous ne demandons au gouvernement aucun verbiage : il y en a suffisamment dans les instructions et les programmes actuels. **IL NOUS FAUT DES ACTES QUI NOUS PERMETTENT DE FAIRE PASSER DANS LA RÉALITÉ QUOTIDIENNE** les idées généreuses inscrites dans les instructions ministérielles de 1923. Nous avons mis en lumière quelques-uns de ces actes dont nous demandons à nos camarades du Front populaire de prendre l'initiative : suppression des manuels scolaires, suppression du C.E.P.E., réorganisation de l'Inspection Primaire, organisation nouvelle de l'Ecole avec décharge des classes, création d'Ecoles expérimentales.

Si ces améliorations matérielles et techniques étaient réalisées, automatiquement les méthodes nouvelles pourraient se développer dans des Ecoles

où ne peut pénétrer pour l'instant que l'impuissant **VERRIAGE D'ÉDUCATION NOUVELLE.**

On nous rendra cet hommage que nous n'avons jamais attendu béatement que les gouvernements apportent toutes faites dans nos écoles les améliorations et les transformations que nous souhaitons. Bon pour ceux qui, solidement assis dans le désordre présent, craignent le progrès que nous appelons et que nous préparons, et qui ne se leurrent d'ailleurs pas sur la puissance réalisatrice de leurs revendications verbales

Etre à l'avant-garde, ce n'est pas partir en tête, drapeau déployé, en hurlant et en chantant, sans se soucier de ceux qui suivent... ou qui restent. C'est, comme nous le faisons, remplir un rôle de **PIONNIERS** : préparer généreusement les chemins et les ponts, couper hardiment les amarres des traditions et des égoïsmes, afin que, sans efforts héroïques, mais avec sûreté, l'immense masse des éducateurs s'engage enfin dans une voie dont elle comprend l'utilité et sur laquelle elle est certaine de réussir.

Cette besogne de Pionniers, nous la menons depuis plus de dix ans, contre vents et marées... et il y en a eu de puissamment dangereux, n'est-ce pas, camarades ? Mais nous avons la satisfaction maintenant d'avoir établi la voie sur laquelle des centaines d'éducateurs nous suivent. Mais cette voie est encore étroite et difficile. Nous devons l'élargir et l'aplanir pour que s'y engage toute l'école française.

*
**

On a cru et nous y revenons que nous étions partisans d'une école où l'enfant ne fait que ce qui lui plaît, en négligeant parfois des acquisitions que la société juge à bon droit essentielles.

Nous voulons, au contraire, une école plus efficiente que l'école traditionnelle où tant d'efforts se dépensent en vain. L'Ecole actuelle n'est adaptée ni aux moyens que nous offre la civilisation actuelle, ni au mode de vie contemporain, ni aux buts sociaux qui évoluent à un rythme accéléré.

Il faut réorganiser l'enseignement sur des bases plus rationnelles.

C'est le but de notre technique.

Il fut un temps où l'Ecole n'était pas exigeante : les notions à acquérir étaient réduites et ne risquaient pas de déborder la capacité d'un cerveau d'enfant.

On a tellement accumulé depuis quelques décades que nous sommes aujourd'hui dans cette impasse dont nous parlions dans un récent numéro. Il nous faut organiser et rationaliser l'éducation et l'enseignement.

Mais rationaliser l'acquisition, ce n'est pas, comme le pratiquent certains charlatans de la pédagogie, trouver le moyen de bourrer toujours davantage le cerveau des enfants. Ce serait procéder comme un Etat qui produirait des millions d'automobiles qui, ne trouvant pas d'acheteurs, encombreraient le marché et immobiliseraient inutilement des forces vives. Le problème de l'acquisition ne saurait être séparé de celui de l'enrichissement et de l'harmonisation des personnalités, harmonisation qui doit être le résultat d'une

organisation technique rationnelle adaptée aux exigences sociales de l'heure.

Nous ne sous-estimons pas le problème de l'acquisition : Mais nous disons d'une part, que cette acquisition est conduite de nos jours selon des procédés qui ne donnent qu'un bien minime rendement. D'autre part, l'instruction, dans l'Ecole actuelle, n'est jamais sérieusement accrochée aux individus; elle ne fait pas partie d'eux-mêmes; elle s'en sépare donc facilement. Et c'est ce qui explique l'ignorance incroyable de recrues pourtant instruites pendant 5 et 6 ans dans nos écoles primaires.

On pratique actuellement comme des dirigeants de la production automobile d'un pays qui produiraient de façon intensive les pièces détachées de leurs machines, mais qui les entasseraient dans leurs entrepôts, n'ayant pas trouvé le moyen de les agencer harmonieusement, rationnellement, scientifiquement, pour leur donner vie et utilité.

Il nous faut des matériaux, et d'excellente qualité, que nous devons apprendre à produire dans les meilleures conditions. Il nous faut aussi les utiliser pour créer et enrichir la vie.

C'est ce double problème qu'il nous faut mener de front, et selon les mêmes principes scientifiques et humains.

*
**

On voit alors l'importance conditionnée que nous accordons à l'acquisition.

Tenant compte de ces considérations, il faudrait nous mettre d'accord sur la qualité et la quantité de ces acquisitions.

L'Ecole actuelle procède comme sic e même directeur de production automobile fabriquait intensivement des pièces quelconques qui s'entasseraient ensuite sur la machine, sans savoir lesquelles sont utiles, lesquelles inutiles, lesquelles nuisibles. Le chef du rayon des carburateurs a exagéré la production, mais les pistons sont mal ajustés et on manque de caoutchouc ou d'essence pour donner vie à la machine — chacun ayant exagéré sa spécialité sans se soucier de l'ensemble, de la synthèse dont son effort n'est qu'un élément.

Il en est ainsi à l'Ecole, hélas ! Chaque manuel accentue les exigences du programme; chacun voudrait faire rendre au maximum sa spécialité; le C.E.P.E. contrôle la production de chacune de ces spécialités. Mais lorsque, sitôt l'examen passé, on essaye d'utiliser l'acquis de l'école, on s'aperçoit que nous avons enseigné beaucoup de notions inutiles, que nous avons ainsi usé en vain les rouages indispensables et que nous avons oublié l'essentiel qui est la synthèse de vie de la machine humaine. Alors, il faut tout redémontrer, éliminer les malfaçons ou les pièces inutiles, forger patiemment ce qui manque. Rares sont hélas ! ceux qui en viennent à bout !

Si nous procédions plus rationnellement ! Si nous essayions d'abord de savoir quelles pièces sont nécessaires pour que la machine marche harmonieusement, nous pourrions établir avec sûreté ensuite la besogne de tous les spécialistes et le développement normal des disciplines qui doivent concourir à la synthèse vivante et profitable.

Autrement dit, il nous faut prévoir des Plans.

Nous n'avons pas de Plan de travail maintenant parce que nous sommes dans un régime où seuls ont un Plan ceux qui organisent l'Economie mondiale pour la plus grande somme de bénéfices ou de dividendes. Nous sommes dans la société qui produit des automobiles que les usagers éventuels ne peuvent acheter, des fruits qu'il faut jeter, du vin qu'il faut brûler, du blé qu'on doit donner au bétail.

A l'école actuelle, même activité désordonnée et inconsidérée : on passe de longues heures à enseigner... selon des techniques vieilles de cent ans parfois l'histoire, le calcul, la géographie, les sciences compliquées et livresques. Et puis, à l'usage, on s'aperçoit qu'il y a eu maldonne, que la vie a d'autres exigences et qu'il faut, à nos risques et périls, remonter la machine.

Pour sortir de la crise les gouvernements ont dressé des Plans rigoureux d'activité.

Si nous voulons travailler méthodiquement, effectivement, productivement dans nos écoles, il nous faut de même notre Plan de Travail.

Mais ce **PLAN DE TRAVAIL** il faut l'établir.

On pourrait nous objecter qu'il existe bien à ce jour des **PLANS DE TRAVAIL** qui sont les programmes officiels, détaillés et élargis dans les manuels scolaires. Mais ce sont des Plans de travail capitalistes, nés de la fantaisie ou de l'intérêt de leurs initiateurs. Ils n'ont rien à voir socialement et humainement parlant, avec les **PLANS DE TRAVAIL** méthodiquement établis que nous préconisons.

Ces plans de travail ne peuvent pas être l'œuvre des seuls spécialistes. Il faut d'abord connaître quelles sont les notions, qui, de l'avis des usagers eux-mêmes, sont nécessaires à l'enfant aux différents âges et plus spécialement à l'enfant qui quitte l'école à 13-14 ans.

Il nous faut, par une vaste enquête, interroger nos anciens élèves et leurs parents, leur demander quelles sont, parmi les notions que nous leur avons enseignées, celles qu'ils ont reconnues indispensables, celles dont ils n'ont aucune utilisation et qu'ils ont laissé tomber. Il faut qu'ils nous signalent les trous, les insuffisances qui se sont révélés à l'épreuve de la vie.

Le résultat de cette enquête sera un élément pratique essentiel, car l'Ecole est faite pour préparer l'individu social; son rôle véritable doit être d'aider l'enfant à s'intégrer à la société pour y tenir utilement son rôle. Tout doit être subordonné à cette fin que nous tâcherons d'ailleurs de mieux connaître et de préciser.

Nous interrogerons ensuite les dirigeants des grands groupes humains de défense et de travail, les militants de syndicats et de coopératives, les petits artisans et aussi les chefs d'entreprise sympathiques, en tenant compte cependant que ceux-ci jugent la formation des individus en fonction des frais d'exploitation qui sont leur seule raison d'être.

Nous aurons là le point de vue de la société qui attend du travail de l'homme une utilisation effective et profitable.

Tenant compte de ces deux ordres d'éléments, les spécialistes que sont les instituteurs et les inspecteurs établiront alors les plans de travail d'initifs.

Ils pourront éliminer tout ce qui, dans notre enseignement, est inopérant et inutile, tout ce qui devra être acquis plus tard mais qu'on tenterait en vain d'inculquer prématurément aux enfants. Il y aura des élagages — et sérieux — à faire en histoire, en géographie, en sciences. Nous trouverons alors le temps de travailler pratiquement pour les choses essentielles; nous aurons le temps de faire de la gymnastique, de chanter, d'utiliser radio et phono, et de nous mêler à la vie sans être obsédés par cette acquisition intensive, aux fins d'examen, que nous savons, nous, éphémère et nuisible.

*
**

Munis de ces plans, nous pourrons alors aller plus avant dans le sens de nos techniques.

Technique de travail libre des enfants, avons-nous dit. Mais encore faut-il savoir dans quel sens exercer cette libre activité.

Il faut que l'enfant travaillant librement sache où il va, qu'il ait conscience des acquisitions souhaitables, qu'il voie l'ensemble, qu'il sente que son effort intègre à un Plan au service de la communauté. L'idéal serait que l'enfant dresse lui-même son plan d'activité qui stimulera, régularisera et harmonisera son effort quotidien.

Ce Plan de travail, nous l'avons dit, existe actuellement. C'est celui des manuels où l'effort demandé est débité en tranches très marquées par mois et par trimestre. Mais ce plan, outre qu'il n'a rien de rationnel, est imposé aux enfants qui se contentent de s'y conformer sans le vivre pour se l'assimiler.

A temps nouveaux, techniques nouvelles, Plan de travail plus efficaces.

Nos techniques — et le Plan d'Etudes belge s'oriente également dans ce sens — font une place essentielle à l'intérêt spontané, accidentel ou permanent des enfants, aux activités déterminées par le milieu, par les saisons, par les péripéties de la vie ambiante. Mais à suivre ainsi exclusivement le fait personnel on risque — et nous le sentons tous — de négliger des acquisitions indispensables ou de tourner parfois dangereusement autour des mêmes préoccupations, sans considérer la synthèse sociale et humaine qui nous impose ses lois.

Nous établirons alors, en nous basant sur nos Plans Généraux de travail dont nous préparons la réalisation, des Plans annuels de travail pour chaque discipline et pour les divers degrés d'enseignement. Sur ces plans, les élèves et les éducateurs aussi, marqueront de façon visible, à mesure qu'ils les étudient librement, les divers points mentionnés. Ils auront ainsi constamment sous les yeux un tableau des activités possibles et souhaitables; ils connaîtront les trous et les insuffisances et pourront éventuellement y parer.

Ces plans seront donc des guides et des stimulants. Avec eux, nous réaliserons des normes nouvelles d'acquisition et d'éducation parce que nous ferons appel à des éléments nouveaux d'activités susceptibles de remplacer

avantageusement la discipline aveugle des manuels, liberté dans le choix et l'exécution selon l'intérêt et les besoins du moment, tableaux de travail, normes d'activité qui stimulent l'effort et la compétition, guides méthodiques qui donnent à l'enfant l'impression qu'il sait où il va, ce qui lui manque et quel effort il doit fournir.

L'expérience commencée dans notre école nous a montré que nous sommes là à l'aube d'une activité nouvelle qui pourrait bien nous apporter la clé de techniques de travail vivant et pourtant ordonné et méthodique. Nous en continuons la mise au point. Nous avons voulu seulement aujourd'hui en signaler l'essentiel pour bien faire comprendre toute l'importance technique que nous attachons aux **PLANS D'ÉTUDES** dont nous préconisons la mise au point.

Et maintenant à l'œuvre !

Nous disons de ce Plan d'Études ce que nous disions jadis du Fichier Scolaire Coopératif : **IL SERA UNE ŒUVRE COLLECTIVE OU IL NE SERA PAS.**

Il faut qu'il soit !

Cette œuvre collective, nous seuls en France sommes en mesure de la mener à bien. Et nous y pourvoierons. Nous prouverons ainsi que nous continuons notre tradition d'un mouvement pédagogique coopératif capable d'enthousiasmer des centaines de camarades à la préparation de voies nouvelles que les théoriciens avaient parfois entrevues et que nous sommes les premiers à réaliser.

C. FREINET.

licence sont trop souvent le fait d'une autorité affaiblie là où on a donné à cette autorité un pouvoir souverain.

Mais il faut que l'École à tous les degrés devienne une communauté organisée dont les éducateurs seront les guides et non les maîtres et où s'exerceront et se formeront les personnalités agissantes de demain.

7. Toutes ces possibilités sont latentes dans notre école française. Des expériences nombreuses, des réalisations déjà très poussées rendent aujourd'hui possible cette modernisation pourvu que les pouvoirs publics veuillent bien épauler les forces novatrices.

8. Mais cet effort de modernisation ne saurait être effectif que si on cesse de considérer l'enfant comme un incapable et un impuissant qu'on doit forger de toutes pièces et diriger sans cesse.

L'effort de l'homme est incapable de faire jaillir du néant la beauté et la puissance de la vie. C'est à la VIE seule qu'il faut demander son miracle. S'appuyer totalement, en éducation, sur la vie et les possibilités enfantines est le seul moyen d'éviter les erreurs qui ont mené à la faillite un siècle d'efforts scolastiques.

Au moment où le monde ouvrier prend conscience de ses possibilités et de sa dignité, on comprendra que nous revendiquions hautement, pour les enfants, le droit aussi de construire leur vie selon les lignes de leurs besoins et de leurs intérêts. Et il est du devoir des aînés de les aider sans réserve dans cette besogne émouvante de création et de vie.

9. En aucun cas, les examens ne devraient gêner cette évolution et cette création.

Un contrôle est nécessaire et souhaitable. Il peut s'opérer aujourd'hui selon des techniques qui restent dans le cadre des nécessités nouvelles et qui éviteront totalement le bourrage intensif qui se pratique à tous les degrés en vue des examens, au détriment, tout le monde le sait, de la formation véritable.

Les examens ne sauraient être un but. Il faut que l'organisation nouvelle pour le C.E.P.E. notamment libère l'école primaire d'une hantise qui n'a fait déjà que trop de dégâts.

10. La poursuite effrénée des succès aux examens aura vécu le jour où la société sera en mesure de mettre chaque individu à la place de travail et d'action qui lui convient.

Dès aujourd'hui, et en attendant cette réorganisation dont nous n'ignorons pas les difficultés, nous saluons dans le projet des classes d'orientation l'aube d'une compréhension nouvelle. Et nous demandons que ces classes d'orientation soient développées et multipliées. Mieux que les examens, elles seront en mesure de démêler, en cours d'années, les aptitudes et les possibilités des enfants qui arrivent au seuil de la production. Les examens auront tendance alors à devenir ce qu'ils devraient rester : des épreuves de contrôle, de valeur non définitive, mais servant seulement de base à la sélection à intervenir.

Epreuves de contrôle, classes d'orientation : une tendance nette se dessine aujourd'hui vers cette double réalisation.

*
* *

Il ne s'agit pas de renverser révolutionnairement un ordre scolaire que nous estimons désuets, mais de faire comprendre pourquoi il est désuet et de préparer les voies d'adaptation et de rénovation, dans le cadre normal de nos lois, de nos institutions, avec le personnel actuellement en exercice et dont nul ne peut nier le dévouement.

Que tous nos camarades fassent connaître autour d'eux, qu'ils portent au sein de leurs organisations ce projet de Plan d'Etudes Français.

Nous ne prétendons pas qu'on l'admette tel que. Mais nous avons suffisamment d'expérience au sein de notre Groupe de l'Imprimerie à l'Ecole pour affirmer que ce sont là des bases sages, modérées, possibles pour l'action de rénovation dont le peuple entier sent aujourd'hui la nécessité.

C. FREINET.

Vers un nouveau plan d'études français

Les éducateurs populaires failliraient à leur tâche s'ils ne savaient utiliser pour les fins éducatives qui nous passionnent le puissant courant revendicatif qui secoue les masses victorieuses. Dans ce domaine aussi des réformes urgentes s'imposent. Lesquelles ?

Il y a deux aspects que nous ne saurions arbitrairement séparer dans l'organisation ou la réorganisation de l'enseignement. Nous avons toujours dit la portée prépondérante sur l'évolution pédagogique des améliorations administratives morales et surtout matérielles : décharge des classes, donc création de nouvelles classes par la nomination d'instituteurs sans travail, construction de locaux, prolongation de la scolarité, organisation de l'enseignement du 2^e degré, de l'enseignement technique, de l'orientation professionnelle, de la post-école.

Le gouvernement du Front Populaire a voulu faire un geste en demandant la prolongation de la scolarité. Nous espérons qu'on n'oubliera pas que ce n'est là qu'un geste, et, que ce geste fait, tout reste encore à réorganiser dans l'enseignement populaire.

Mais ce côté administratif, dont nous sommes cependant loin de nous désintéresser, est plutôt du ressort des syndicats. Nous nous attacherons davantage, nous, à l'examen de la réorganisation pédagogique, que tout le monde désire, mais pour laquelle manquent totalement les suggestions et directives susceptibles d'influer, le cas échéant, sur les décisions gouvernementales.

Nous réserverons aujourd'hui, pour la traiter séparément, la grave question du certificat d'études et des années de scolarité qui le précèdent directement, soit 11 et 12 ans, période pendant laquelle, dans l'organisation actuelle, il nous faut dévier nos efforts et procéder, plus ou moins, au bourrage systématique qui assurera le succès à l'examen ; la question est délicate parce que liée à des considérations extra-scolaires dont nous ne méconnaissons pas la gravité.

Mais il est une période éminemment plus favorable à la réforme pédagogique : c'est celle qui concerne les quatre ou cinq premières années d'études primaires, de 5 et 6 ans à 10 ans.

Nous avons, pour ce degré, l'exemple précieux de la grande et récente réforme pédagogique belge, que nous citerons longuement pour montrer comment, en France encore plus qu'en Belgique, un nouveau plan d'études s'impose.

Les considérants de la circulaire ministérielle belge seraient bons à citer :
« Afin de conserver à l'enseignement primaire le caractère concret et

cohérent qui doit être le sien, nous estimons que les leçons de géographie, d'histoire et de sciences naturelles peuvent être en quelque sorte confondues dans une seule et même rubrique : exercices d'observation.

» Au cours des quatre premières années d'études, ces exercices bien conduits fourniront aux élèves un bagage sérieux de connaissances, les mettront en contact direct avec le monde extérieur et développeront leur esprit d'observation et de recherche.

» Le milieu direct auquel l'enfant s'intéresse et qui le sollicite de toutes parts prodiguera la matière de tout cet enseignement. Le choix de la matière n'aura rien d'absolu et le programme des exercices d'observation sera établi en fonction du milieu et des circonstances. Cet enseignement sans ambitions scientifiques n'aura donc rien de systématique ni de rigide. Il ne peut s'agir au fond que d'une modeste initiation par une série de leçons judicieuses au cours desquelles l'esprit de l'enfant sera mis en contact avec les phénomènes et leurs effets pratiques sans s'égarer dans une outrecuidante recherche des causes.

» L'observation des choses dans le milieu ambiant enrichira l'expérience de l'enfant et fournira l'occasion de lui apprendre à exprimer sa pensée. Au cours des exercices d'observation, la langue maternelle sera toujours à l'honneur.

» Observer les êtres vivants, les choses et les faits et y appliquer les moyens d'expression, constituent un seul et même progrès.

» L'enfant exprimera par la parole et l'écriture ce qu'il aura vu, constaté, expérimenté. Mais les autres moyens d'expression, tels que le dessin, le modelage et le travail manuel ne seront pas négligés. Ainsi toute une série d'intérêts jaillissent et gravitent autour d'une idée et un beau travail d'association et de concentration se fait en profondeur.

» En résumé, au cours des quatre premières années d'études, la langue maternelle et l'arithmétique seront au premier plan des préoccupations et l'on visera à des résultats nettement déterminés et contrôlables. Un barème de connaissances pourrait être établi, afin que le but à atteindre soit défini avec précision.

» A partir de la 5^e année d'études, les matières seront progressivement élargies et plus systématiquement organisées. C'est une autre étape à parcourir au cours de laquelle la connaissance abstraite remplacera petit à petit la connaissance concrète. En d'autres termes, à la façon accidentelle d'apprendre se substituera une méthode plus logiquement ordonnée. Mais si les branches d'études font ici leur réapparition, c'est en laissant tomber beaucoup de rameaux et en renonçant à l'encyclopédisme. En géographie, en hygiène, en histoire, etc., il faut nous décider à laisser les enfants de l'école primaire ignorants d'un grand nombre de choses à condition qu'ils possèdent bien les plus simples et les plus importantes.

» A tous les degrés de l'école, l'enseignement s'inspire largement du milieu et il puisera ses plus fécondes leçons dans les réalités proches.

» Nous osons croire qu'en s'inspirant des principes que nous venons de rappeler, on peut établir un plan d'étude primaires applicable dans toutes les écoles du pays.

» En réclamant plus de simplicité et de sobriété, loin de nous la pensée de vouloir borner brutalement l'horizon des enfants. Cependant, il faut renoncer à vouloir tout apprendre et mal apprendre. Il faut surtout se préoccuper du choix, de la qualité et de la portée des connaissances, ne pas confondre les moyens avec les fins et ne jamais dissocier l'instruction de l'éducation. »

Que signifie, au fond, cette circulaire ?

Nous avons, en France, la grande expérience de l'école maternelle. Incontestablement, il a été fait beaucoup dans ce domaine, et beaucoup surtout dans le sens de l'éducation nouvelle. On s'y applique à éduquer l'enfant, à étudier ses réactions, à faire du travail en profondeur en partant de ses besoins et de ses intérêts essentiels et fonctionnels. On n'y est pas contre l'acquisition, mais on pense avec raison que, à ce degré, l'acquisition ne doit pas trop tôt systématiser et étouffer la vie, qu'elle doit être la conséquence normale de cette vie.

On a souvent déploré qu'un fossé dont on mesure d'ailleurs mal la profondeur, sépare l'école maternelle de l'école primaire qui devrait en être la suite naturelle. Là, l'enfant est dans un milieu qu'on s'efforce de rendre tout à la fois familier et éducatif, avec des activités qui le sollicitent, un matériel parfois même exagérément suggestif, des éducatrices qui s'essayent à marcher à son pas.

Il passe à l'école primaire. Finie la vie ! C'est ici le règne du manuel, du devoir, du règlement, de l'étude. On croirait que brusquement l'enfant a fini sa croissance et son évolution et qu'il faut, en hâte, procéder à un ameublement anormal et inconsideré.

Nous demanderons seulement que soient continuées jusqu'à dix ans, les méthodes pédagogiques qui font, dans le monde, l'honneur de l'école maternelle française. Non pas qu'il s'agisse d'y appliquer les mêmes techniques mais seulement de se laisser diriger par les mêmes considérations pédagogiques que nous trouvons résumées dans la circulaire belge.

Sans prétendre dicter leur devoir à nos camarades du Front Populaire au pouvoir, nous hasarderons une réglementation qui, simple, souple et large, serait susceptible de donner satisfaction à toutes les exigences.

Le Cours préparatoire et le Cours élémentaire à l'école primaire ne sont que la continuation de l'école maternelle, et il ne doit pas y avoir brusque changement de méthode générale entre ces deux degrés.

La caractéristique pédagogique à ce degré sera que l'éducation de l'enfant y a le pas sur l'éducation, que la vie compte plus que la formule, que l'activité sociale prime l'étude verbale ou formelle par les leçons magistrales ou par le manuel scolaire.

Cela ne signifie point que nous devions, à ce degré, négliger l'acquisition. Le rythme global pourra même en être prévu au règlement, à titre purement indicatif, étant entendu que, en aucun cas, on ne gavera l'enfant de notions formelles pour parvenir à ces normes indicatives.

La méthode sera celle que nous préconisons depuis dix ans et qui a fait ses preuves dans cinq cents écoles : c'est celle qui part de la vie de l'enfant pour mener à l'activité sociale par la vie de l'esprit.

L'enfant sera appelé à réfléchir d'abord sur les faits qui l'entourent, sur les événements intérieurs ou extérieurs de sa propre vie. Il sera engagé à écrire ses réflexions, à les imprimer, à les échanger avec d'autres camarades. Chemin faisant, il acquerra de la meilleure façon qui soit la maîtrise de la langue française qu'il apprendra ainsi à lire et à écrire — cet apprentissage ne devant jamais être l'effet d'un forçage, mais le résultat d'une vie intense et pédagogiquement, techniquement, organisée.

Les expériences d'éducation nouvelle, la nôtre en particulier, sont unanimes à montrer que, pour les enfants normaux — et les anormaux aussi d'ailleurs — les résultats, pour ce qui concerne l'acquisition, ne sont jamais inférieurs à ceux qui résultent du bourrage systématique trop communément pratiqué encore.

Les leçons ex-cathédra de sciences et de géographie — et partant, les manuels sous leur forme actuelle — seront supprimés et remplacés par l'examen approfondi et systématique de la vie autour de soi. Par des visites sur les lieux du travail, par des expériences pratiques, des travaux manuels, par l'examen des vues, par la constitution et l'enrichissement permanent d'un imposant Fichier scolaire, par le cinéma, les enfants, en partant de leurs véritables intérêts, s'initieront harmonieusement aux acquisitions systématiques ultérieures.

Les calculs basés sur la vie et partant de la vie éviteront l'écueil de la « prématurité », c'est-à-dire de l'obligation où nous sommes actuellement d'imposer aux enfants des études et des problèmes qu'il n'est pas encore mentalement en âge de comprendre et dont il s'assimile fort mal l'aride technique.

Pour l'histoire, l'inutile verbiage actuel sera remplacé par l'étude naturelle de l'histoire locale d'abord et, simultanément, de l'évolution à travers les âges, des conditions de vie et de travail — éléments qui donnent aux acquisitions formelles ultérieures une assise inébranlable. 9



Ce n'est pas parce que, ce faisant, on tournerait le dos aux pratiques indéfendables de la pédagogie classique qu'on ferait un saut dangereux dans l'inconnu. Ces méthodes ont donné dans l'enseignement matériel des résultats incontestables ; elles ont enthousiasmé les éducatrices. Notre technique a d'ailleurs préparé la voie à cette réforme souhaitable puisqu'elle a montré

pratiquement que, sans anormal forçage, sans leçons systématiques, sans abêtissement par les manuels scolaires, les enfants savaient et pouvaient non seulement s'harmoniser et se centrer mais aussi s'enrichir d'une expérience qui, à l'heure actuelle, déborde étrangement les formules et les résumés des manuels scolaires.

L'élan et la volonté créatrice des masses ont porté au pouvoir un gouvernement de Front Populaire. Celui-ci ne peut que faire confiance à l'élan, à la volonté créatrice, à l'enthousiasme invincible des enfants d'aujourd'hui, constructeurs de la société socialiste de demain.

Nous demandons à tous nos camarades de réfléchir longuement aux propositions que nous apportons ci-dessus, de nous donner leur point de vue afin que, à la rentrée d'automne, nous puissions soumettre au Parlement le résultat pratique de notre travail collectif.

C. FREINET.

9 - " CEUX QUI NOUS QUITTENT "

Nos amis de l'Allier nous ont appris le décès de notre camarade Madame MICHON veuve de MICHON qui, avec GUET, fut un des pionniers de l'Ecole Moderne dans ce département.

"Le groupe de l'Oise de l'Ecole Moderne et les enseignants de notre département ont été très affectés par la disparition brutale de notre camarade Adrien BONNEL emporté par un mal implacable à 58 ans.

Jusqu'à la dernière journée de sa vie il a été le militant ardent, le syndicaliste clairvoyant, l'instituteur de l'école populaire, l'artiste modeste, le chercheur passionné et le camarade plein d'humour, cachant sous la gouaille et l'apparente fougue offensive, une grande tendresse humaine.

Jusqu'à sa dernière journée de vie il a voulu agir pour les causes chères au Mouvement Freinet comme au syndicalisme laïc.

A sa femme, sa fille qui venait de lui donner un petit-fils qu'il n'aura pas connu, à son fils Jacques qui, au Mexique, oeuvre pour l'Ecole Moderne, nous adressons le message fraternel de notre peine."

J'ai écrit à sa veuve pour lui exprimer nos condoléances attristées.

En Loire-Atlantique, c'est notre excellent ami GERNOUX qui nous a quittés après une longue et pénible maladie.

Voici l'article que j'ai fait paraître dans la Presse nantaise.

"Les Amis de FREINET" sont en deuil, Alfred GERNOUX n'est plus.

A la libération il vint grossir les rangs du groupe qui se crée.

En décembre 1946, c'est lui à Nantes qui accueille, en mon absence, FREINET. Il l'héberge et le présente aux très nombreux collègues venus l'écouter à la Bourse du Travail.

Ces deux pédagogues, blessés l'un et l'autre à la première guerre mondiale ne pouvaient que se comprendre.

Avec les éléments d'une vaste enquête lancée dans les écoles du département, GERNOUX publie *"La guerre vue par les enfants"*, témoignage inestimable pour les psychologues et tous ceux qui s'intéressent à l'enfance.

Sa classe connaît une activité sans cesse renouvelée. Les enquêtes, l'ouverture sur la vie, la connaissance du monde, du milieu, du passé, forment les bases de son enseignement.

A la retraite GERNOUX ne se désintéresse pas de notre action; il répond avec cordialité à toutes les demandes et ses articles parus dans la Presse et les *"Annales de la Loire Atlantique"* sont riches et passionnants.

Ses thèmes favoris sont : Les négriers? Les guerres de Vendée. Le protestantisme dans l'ouest. Sources inestimables pour les enseignants.

Il connaissait son mal et n'ignorait pas que ses jours étaient comptés mais jamais il ne s'est plaint et à chaque visite que je lui faisais, il m'accueillait avec la même sérénité.

Je lui parlais de mes projets et il m'encourageait.

GERNOUX, nous ne t'oublierons pas.

Avec quelque retard je signale à ceux qui ont connu et aimé notre regrettée amie Marguerite BOUSCARUT que son frère aîné André, inspecteur central des P.T.T. honoraire et qui partageait sa retraite avec Marguerite à CAUDROT ne lui a pas longtemps survécu.

André BOUSCARUT a toute sa vie, suivi Marguerite et était profondément attaché au mouvement FREINET.

10 - COUP DE CHAPEAU AUX PIONNIERS.....

Aujourd'hui c'est à RIGOBERT que je voudrais rendre hommage et le sortir de l'ombre.

C'était mon ami et c'est peut-être pour cette raison que je l'ai fait attendre.

Je sais Rigo, que tu ne m'en voudras pas. Voici ce que Marcelle RIGOBERT m'écrit.

"Dès octobre 1934, date de notre nomination aux Molières, mon mari a continué le travail de son prédécesseur BRIDOUX. Le journal imprimé sur les premières presses à volets était "Nous des Molières".

Au 1^{er} octobre 1948, Paul était nommé directeur du groupe Ferdinand Buisson à VELIZY-VILLACOUBLAY; le journal scolaire s'appelait "A l'ombre des ailes".

Pour les premières émissions de la télévision scolaire, il allait toutes les semaines à PARIS et c'est avec ses élèves que l'on avait sonorisé "La fontaine qui ne voulait plus couler".

Des normaliens venaient en stage dans sa classe où la pédagogie Freinet était appliquée intégralement.

En octobre 1957 à ARGENTEUIL, mon mari était déchargé de classe au groupe Paul LANGEVIN. Il était arrivé à faire imprimer un journal scolaire "Nous du Perreux".

RIGOBERT fut mon correspondant et je le revois arriver vers cette époque de 1956/1957 au Château d'Aux, avec son équipe. Ce fut la fête pendant deux jours, tant RIGOBERT et ses élèves mirent d'entrain et de gaieté dans cette rencontre.

Nous leur fîmes les honneurs de nos côtes atlantiques passant une après-midi idéale dans cette île de NOIRMOUTIER qui, à ce moment encore, était une véritable île.

Mais ceci n'est qu'un côté de l'activité de RIGOBERT. Excellent pédagogue certes, montrant par l'exemple ce que l'on peut obtenir. Rigo, était également un militant de notre C.E.L. et elle en avait besoin.

Trésorier de la C.E.L., il était l'auxiliaire le plus précieux, le plus dévoué, le plus efficace de Freinet.

Militant syndicaliste connu, bien des portes s'ouvrirent devant lui et son bon sourire aidant, il aplanit nombre de difficultés près de la Banque des Coopératives et surtout près du S.N.I. Compatriote de VIVES, il essaya vainement de sceller un accord commercial avec SUDEL.

Nous raconterons un jour comment nous sollicitâmes les congressistes et faisons appel à leur générosité. DUFOUR chantait, RIGO, baratait et je tendais mon chapeau.

Mais ceci est une autre histoire trop sérieuse pour être ainsi présentée. Il manquait toujours un franc à la C.E.L., tellement les difficultés rencontrées par FREINET étaient énormes.

RIGOBERT nous a quittés trop jeune. Il a peu profité de sa retraite et nous aurions eu encore longtemps besoin de lui. Aux "Amis de FREINET", il me manque car je sais qu'il m'aurait aidé.

M.G.

Je renouvelle mon appel. J'aimerais rendre hommage à BOURGUIGNON, disparu dans les camps nazis de la mort.

FAURE, ALZIARY, Charlotte AUDUREAU, France SERRET et les espérantistes, j'attends vos renseignements.

De VIGUEUR, notre délégué en E. & L., le coup de chapeau à deux pionniers disparus.

PICHOT - Premier compagnon de FREINET depuis 1926.

JOURNET - Le second à partir de 1930.

Ces deux camarades de la C.E.L. fondèrent avec moi le premier groupe d'Education Nouvelle d'Eure et Loir en 1932.

Ce groupe adhéra d'abord à la C.E.L. puis conjointement au groupe français d'Education Nouvelle

PICHOT fut le premier président. Camarade modeste, instituteur rural à LUTZ-en-DUNOIS, d'une grande hauteur de vue, aimant l'étude du milieu. Il fut, à l'origine des journées "*L'Imprimerie à l'école*" organisées à CHARTRES, DREUX et CHATEAUDUN de 1933 à 1939.

Il fut, à la libération, membre du conseil d'administration de la C.E.L. qu'il quitte en 1946.

JOURNET - trésorier, s'occupait plus spécialement de la discothèque et cinémathèque du groupe. Lui aussi était un rural, toujours sur la brèche.

A la libération, retraité, il partit travailler bénévolement pour la remise en route de la C.E.L. puis revint finir ses jours en E. & Loir.

Que le souvenir de ces deux camarades aussi dévoués que modestes, reste vivant au coeur des jeunes générations d'enseignants.

Paul VIGUEUR

OISEME

28000 - CHARTRES

COMPTE RENDU D'ACTIVITES DES
"AMIS DE FREINET"
depuis le congrès de Lille

REVUE : 3 numéros ont été publiés : 12, 13, 14.

Le n° 14 est essentiellement consacré à la première partie du numéro spécial de "L'ESPAGNE REPUBLICAINE" et porte sur la période qui se situe avant la guerre civile : 1931-1936 1ère République).

La suite de cette étude paraîtra courant 1973/1974 (avant le 31/12/73).

En octobre, la seconde partie "LA GUERRE CIVILE ET LES ENFANTS ESPAGNOLS AU PIOULIER".

Puis suivant les possibilités, la troisième partie sera donnée peu après et sera uniquement consacrée à la période qui a suivi la guerre civile et qui reconstitue avec bonheur à l'école expérimentale FREINET de la Vera-Cruz.

Vous avez pu remarquer l'effort qui a été réalisé et réussi par la collaboration DUFOUR-BARRE. Merci à tous les deux.

Je pense d'ailleurs que nous allons nous fixer à 3 revues par an, dont un numéro spécial. La matière ne manque pas.

ABONNEMENT - Nous espérons que nous n'aurons pas, cette année, les difficultés que nous avons connues pour assurer le renouvellement des abonnements. En dehors des frais de timbres, j'ai perdu bêtement un temps précieux que j'aurais plus intelligemment employé par ailleurs.

Au reçu du numéro 15 qui paraîtra avant le départ en vacances, virez le montant de votre abonnement. Les abonnements bloqués sur plusieurs années n'ont pas eu le succès que nous escomptions.

Je ne veux pas fixer de prix, car l'Assemblée Générale ferait bien, sans exagération, de revoir cette question. 10 F me paraît raisonnable car nous allons l'améliorer.

Marie-Louise CROCHET, tout à l'heure, vous dira mieux que moi, la modestie de nos ressources.

Je sais que l'achat d'un photocopieur indispensable pourtant, n'a pas arrangé nos finances, mais si nous voulons que DUFOUR continue son travail, il faut lui en procurer les moyens.

DELEGUES DEPARTEMENTAUX - Nous ne recrutons pas ou peu, car nous n'avons pas assez de délégués départementaux actifs. Quand on voit les résultats obtenus par certains, on reste étonné que des camarades délégués soient satisfaits d'être le seul adhérent de leur département et il y en a quelques-uns, croyez-moi !

Il y a toujours LA CREUSE qui se distingue en étant le seul département à ne pas compter d'adhérent.

Si vous connaissez un creusois, payez-lui sa cotisation, la question sera réglée.

Dans ce tableau sombre, une note optimiste : quelques jeunes ont pris la relève. Excellent signe, et je ne peux que m'en réjouir.

Nous sommes à l'heure actuelle 945 adhérents, beaucoup moins d'abonnés à la revue.

NOUVEAUX MEMBRES - Depuis la publication de la dernière liste, voici ceux qui sont venus nous joindre :

1	AUDUREAU	Pierrette	33
2	BONNET	Pierre	05
3	BONNET	Lucien	81
4	CHALEYSSIN	Harmonia	38

.../...

5	DUREL	Jean-Yves	50
6	DONKERSLOOT	B.C.	Hollande
7	FAURY	Jean	81
8	GAVEN	Jean	28
9	HELIOU		44
10	JAUBERT	Jean-Pierre	05
11	JACQUET	Paul	33
12	MESTRAL	Escuella	Espagne
13	NEELZ	Thérèse	50
14	POTTIER	Josette	50
15	ROUXEL	Jean	50
16	VERNEUIL		50

NOUVEAU MEMBRE DU COMITE DE PATRONAGE

Dr. Louis CORMAN 44

dont les écrits font grande autorité et qui connaît FREINET et son oeuvre, l'ayant reçu à la faveur du congrès de NANTES.

L'ACTIVITE DE NOS ADHERENTS. LENTAIGNE, avec la collaboration de LALLEMAND, toujours sur la brèche, traduit les "DITS de MATHIEU" en esperanto. Il s'occupe actuellement de l'édition.

MASSIEYE de SALON DE PROVENCE, de par ses séjours fréquents au Danemark, son épouse est danoise, oeuvre solidement pour le développement de nos idées dans ce pays particulièrement sensibilisé.

Nos amis de l'Orne ont acheté, pour l'offrir à l'association, un stock de brochures FREINET, d'Educateurs. Que LEGOT et ses camarades soient vivement remerciés.

Je remercie une nouvelle fois LEYMAND du Rhône, de sa précieuse collaboration.

HOMMAGE AUX PIONNIERS. Vous avez pu lire, dans le n° 13, le long article consacré à Gilbert SERRET. Hommage (largement mérité) et que nous avons voulu pour SERRET mais pour sa compagne qui continue à m'apporter la plus grande collaboration.

Je saluerai dans le numéro à paraître, le souvenir de RIGOBERT, RIGO pour nous, ses amis, et notre camarade BONNEL, qui vient de disparaître.

On m'a signalé également le décès de Mme MICHON, veuve d'un militant particulièrement actif de l'Allier.

DEBAT A LA TELEVISION. Nous avons rendu compte longuement du débat à la télévision après la projection de l'ECOLE BUISSONNIERE. Pensez-vous que ces débats servent notre idéal malgré le brio de DELBASTY et le sérieux de Madeleine.

Sincèrement, je dis non, et vous ? J'aimerais avoir votre avis et ce n'est pas le passage de Clem et de Maurice BERTELOOT qui me fait changer. Et pourtant Clem s'est bien battue.

HOMMAGE à FREINET. J'ai obtenu après de nombreuses démarches qu'une rue de NANTES porte le nom de Célestin FREINET. C'est chose faite depuis le début de l'année.

FREINET RENTRE A L'UNIVERSITE. Pour reprendre l'expression de Jean VIAL, après ROME, c'est LYON qui a été le lieu de cette consécration.

SERVICE GRATUIT DE LA REVUE. Elise m'ayant donné les noms des membres du Comité de parrainage, je ne veux pas modifier cette liste, mais je pense qu'il est inutile de servir une revue à des personnalités qui n'ont jamais donné signe de vie.

CONGRES D'AIX. Je tiens à le dire nettement. Nulle part ailleurs, nous n'avons reçu de la part des organisateurs une telle compréhension. Merci très sincèrement à COLSON, Liliane FOUQUE et à toute l'équipe.

.../...

Ce congrès se terminera par une sortie à GARS. En lançant cette idée, je ne m'attendais pas à un tel succès.

A la date où je rédige ce rapport, j'ai reçu plus de 130 adhésions et nous sommes à 3 semaines du Jeudi 19 avril.

Cela pose des problèmes qui se sont réglés à AIX et à GARS où, encore une fois, nous avons pu apprécier l'extrême amabilité du Maire, cousin de FREINET.

Ce n'est ni une promenade, ni une excursion, encore moins un pèlerinage, mais un retour aux sources.

Par liste que je possède, les 4/5 sont des jeunes, tout nouveaux dans le mouvement, et je m'en félicite. S'ils prennent la peine de lire cet irremplaçable *"DITS DE MATHIEU"*, ils seront mûrs pour lire l'oeuvre de FREINET, le comprendre et s'en inspirer.

DES NOUVELLES DE NOS ANCIENS. J'ai vu à l'automne Raoul TESSIER retiré à la maison de la MGEN à quelques vingt kms de NANTES. Il est étonnant et fait l'admiration de tous par sa sérénité et sa philosophie. Il était occupé à 80 ans passés à bâtir un fichier pour sa pupille, institutrice.

Belle leçon !

Toujours inlassable Charlotte AUDUREAU a dû ralentir son activité à moins qu'elle vous fasse la surprise d'être à AIX. C'est annoncé .

DANIEL, notre président, nous demande d'excuser son absence et nous adresse toutes ses amitiés. *"Par le coeur et par la pensée, je serai avec tous les AMIS de FREINET. Je souhaite pour eux et notre mouvement un congrès réussi, enrichissant"*.

Raoul FAURE est là, il préside et il sourit. Je le vois.

Quant à ALZIARY, nous nous écrivons souvent et je sais qu'il détient la forme olympique.

J'ai été un peu long, je m'en excuse. En relisant, je trouve que ce rapport prend une forme personnelle.

Ne m'en voulez pas. Vous savez déjà que, retenu par la maladie, je n'ai pu faire le déplacement. De toutes façons, après avoir continué à préparer l'Assemblée Générale et la visite à GARS, ma pensée ne vous quitte pas.

Pas de chance, mais je m'en remettrai, n'ayez crainte, foi de breton.

Après lecture assurée par notre secrétaire adjoint, ouvrez un large débat. Vous m'aidez, car je suis souvent seul à prendre la responsabilité de la revue et de certaines décisions.

Marcel GOUZIL.

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE DES

"AMIS DE FREINET"

AIX-en-PROVENCE - Avril 1973

Cette assemblée générale est présidée par le toujours jeune Raoul FAURE, assisté des deux vice-présidents : Charlotte AUDUREAU, notre doyenne toujours sur la brèche et Florentin ALZIARY qui n'en est qu'à sa 3ème jeunesse.

Une absence unanimement regrettée : celle du secrétaire général Marcel GOUZIL, à qui l'assemblée transmet ses vœux de guérison.

35 camarades sont présents et une vingtaine de départements représentés. AUVERDIN est parmi nous au nom de ses camarades belges.

Le rapport d'activité des "AMIS DE FREINET" depuis le congrès de LILLE, transmis par Marcel GOUZIL, provoque de nombreuses interventions relatives :

- au catalogue des documents des "AMIS DE FREINET"
- au bulletin (son contenu - son prix - recherche des abonnés - renouvellement des abonnements.
- unanimement chacun reconnaît la richesse et la densité des derniers numéros.
- au rôle de délégué départemental.

ALZIARY, que l'assemblée remercie pour l'ensemble des 250 kgs de documents que les camarades de L.A. vont apporter à GOUZIL, demande que l'on fasse connaître le catalogue des quelques 8000 documents recueillis par Raymond DUFOUR (quel travail de prospection).

Emile THOMAS demande à DUFOUR d'adresser un catalogue à chaque département. A partir de là, chaque département tire l'essentiel pour les camarades du groupe, adhérents ou non aux "AMIS DE FREINET", pour les stages.

Participent également sur ce point, FAURE, CROCHET, COLIN, BEAUGRAND, FERRAND.

BEAUGRAND du Comité Directeur soulève quelques problèmes.

Il faudrait que les documents "AMIS DE FREINET", soient intégrés au travail de l'I.C.E.M.

Pourquoi ne pas mettre un document de FREINET dans l'Educateur ?

Ne serait-il pas possible à l'association "LES AMIS DE FREINET", avec tous les documents qu'elle possède, de prévoir la parution d'un livre sur FREINET, dans l'orientation d'une pédagogie populaire révolutionnaire.

Abonnements. L'assemblée générale propose le prix de l'abonnement à 10 F avec une plaquette et quelques documents FREINET dans chaque bulletin.

La Creuse. Que GOUZIL soit comblé, un Creusois est venu spontanément demander son adhésion. Il s'agit de Gérard LECADET, route de Tulle - 23500 FELLETIN.

Bravo la Creuse !

L'assemblée générale s'associe à GOUZIL pour remercier LENTAIGNE et LALLEMAND pour leur traduction des "DITS DE MATHIEU" en esperanto et les camarades de l'Orne pour leur don.

Les rapports d'activité et financier sont adoptés à l'unanimité avec félicitations aux chevilles ouvrières du mouvement: CROCHET Marie Lou, CROCHET Jacques DUFOUR Raymond et GOUZIL Marcel.

L'Assemblée générale se termine sur un triple appel :

- recherche des documents inédits sur la vie de FREINET, de 1920 à 1940. (dans chaque département).

.../...

- effort de diffusion des documents dans l'optique qui est la base de notre mouvement : défense de l'oeuvre de FREINET.
- effort pour préparer des articles à insérer dans le bulletin.

Emile THOMAS
Secrétaire adjoint

(avec quelques additifs de M. GOUZIL)

Etaient présents par nom et départements.

POURPRE		MEHU Marguerite	38
FERRAND	30	POISSON Denise	37
Y. PENDAS	34	POISSON P.	37
VAILLANT	54	LALLEMAND R.	83
ALZIARY	83	DIDIER M.	88
COURRIER	88	COLIN R.	88
VERNIERE	43	POIROT A.	88
DUFOUR R.	60	BASSET R.	17
DUFOUR M.R.	60	BEAUGRAND M.	10
CROCHET J.	60	AUVERDIN Jean	Belgique
CROCHET M.L.	60	BERARD J.P.	05
LAYMAND R.	69	GUILLIEN A.	03
MARION L.	63	GUILLIEN C.	03
BIHEL Marie	42	GUICHARD H.	13
AUDUREAU Ch.	33	PETITCOLAS J.	88
LEPAPE M. Cl.	76	THOMAS E.	29
MEUNIER M. Cl.	10	JOURDANET	06
FAURE Raoul	38		

Je renouvelle à COLSON et à Liliane FOUQUE mes vifs remerciements pour la place de choix réservée aux "AMIS DE FREINET"

"Nos deux salles sont rudement bien placées, près de l'accueil et face au stand de la C.E.L." m'écrit Marie-Lou CROCHET.

"En quasi permanence, nous nous y sommes tous retrouvés : les DUFOUR, les CROCHET, FAURE, Charlotte, POURPRE, un des plus anciens du coin. Nous avons vu défiler toutes sortes de visiteurs, nous étions bien placés, tout proches du stand C.E.L.: des curieux, des intéressés, des fervents de toutes générations. Une jeune prof nous a enregistrés, Charlotte, FAURE et moi à plusieurs reprises, pendant de longues heures sur les prémices, la naissance du mouvement. Elle prépare un bouquin sur "Les pédagogies à leur origine" quelque chose de ce genre. Bien sûr, nous avons été intarissables et parfois, c'était tout un petit auditoire qui nous écoutait.

Tu vois, salles fréquentées, animées, si tu avais été là, tu aurais sûrement fait des adhésions; on en a recueilli quelques-unes tout de même".

ALZIARY

AMIS DE FREINET
7, Rue Henri Viot
44100 - NANTES

AIX-en-PROVENCE, avril 1973

(paru dans le journal du stage.

Chers amis,

A la fin du congrès, vous allez vous rendre à GARS, sur les lieux où FREINET vécut ses années d'enfant.

Le village se meurt. La maison de FREINET est toujours là, la vieille école fermée depuis longtemps existe encore.

Je pense que c'est là, au milieu des siens, parmi les animaux, dans un cadre grandiose que FREINET a senti sa vocation de pédagogue.

Je ne saurais trop vous recommander la lecture du très passionnant livre de FREINET "LES DITS DE MATHIEU", et en avant-propos notre ami écrivait :

"Ma longue expérience des hommes simples, des enfants et des bêtes, m'a persuadé que la vie est générale, naturelle et valable pour tous les êtres. C'est la scolastique qui a dangereusement compliqué la connaissance de ces lois en nous faisant croire que le comportement des individus n'obéit qu'à des données mystérieuses."

Le Maire de ce petit village, cousin de FREINET, nos deux doyens en activité : FAURE et ALZIARY, compagnons de FREINET depuis la première heure seront à vos côtés.

Vous constaterez que nous formons une grande famille et nous serions heureux, en toute amitié, de vous compter parmi les nôtres.

Quant à moi, retenu à la chambre, je serai avec vous par la pensée.

Bonne route, chers amis.

Le secrétaire général des
AMIS DE FREINET

M. GOUZIL

LA JOURNEE DE GARS

Je n'ai pas assisté, malheureusement, à ce retour aux sources mais j'ai tellement été bien informé par Liliane FOUQUE, Marilou CROCHET, Emile THOMAS, que je puis en faire le compte rendu tant ma pensée était près de tous ceux qui affrontèrent, dans leur journée, 9 heures de transport en car.

Ils ont eu la gentillesse, après le repas, de m'adresser un long message d'amitié et j'ai reconnu les signatures des FAURE, ALZIARY, Charlotte, Emile THOMAS et Mimi, Jean AUVERDIN, Yvette BOLAND, BASSET, Y. PENDAS, LE MEHER, FEVRIER C. et Y., COLIN, COLANGE, BONNIN, Marie-Rose DUFOUR, MOIROT, Milou CROCHET, LAYMAND.

Que chacun soit remercié de tous ces gestes d'amitié.

Evidemment, il y eut des défections. Les 150 se retrouvèrent à 70.

Marie-Lou CROCHET m'écrit : *"Quant à l'excursion, quel boulot ! Les gens se figuraient que les papiers d'inscription suffisaient pour se présenter jeudi matin aux cars. Mais quand nous nous sommes aperçus que le jeudi, lendemain du stage, en gênait beaucoup, que d'autres n'avaient pas récupéré pour 7 h. du matin leurs rejets placés en colos, que beaucoup croyaient GARS tout près : les 4 h. de car aller puis 4 h. de car retour les effrayaient que ce n'était pas dans les activités du congrès.... nous avons dû essayer de nous compter en distribuant des billets moyennant 16 F. Trouver 180 personnes dans un stage de 1500 disséminées un peu partout, établir un itinéraire valable, après le reçu de ta lettre au sujet de la clue de ST. AUBAN. On a bien discuté, désespéré, repris espoir. Enfin elle est sur pied, ton excursion.*

Deux cars partiront demain matin jeudi. S'ils sont pleins, on boucle. Sinon il y aura du déficit mais pas trop catastrophique. Le Maire de GARS a téléphoné, le restaurant est retenu. Et le soleil est déjà là."

Malgré tous ces ennuis, ce fut une excellente journée, bien dans l'esprit que j'avais envisagé, ni pèlerinage, ni excursion, mais un retour aux sources. Mieux comprendre et aimer FREINET en connaissant le milieu de son enfance et le cadre qui a inspiré de nombreux DITS DE MATHIEU.

Et ALZIARY, dès son retour à LA SEYNE m'envoie une longue lettre *"Nous sommes donc allés à GARS le 19 avril avec deux grands cars : 70 personnes environ car il y avait quelques voitures particulières. Nous avons terriblement allongé le voyage aller car on s'est braqué sur une certaine Clue de ST. AUBAN qui s'opposait, soit-disant au passage des cars. Ce n'était pas mon avis.... autorisé puisque je connais fort bien cette clue - et nous sommes montés jusqu'à ST. ANDRE DES ALPES, PUGET-THENIERS. Au retour, les cars on pu franchir - non sans peine - la Clue, trajet réduit de 100 km sur celui du matin.*

A part ça le voyage s'est fort bien effectué et le repas à BRIANCONNET a connu l'ambiance de toutes nos agapes ordinaires.

A Gars la manifestation s'est déroulée sous le signe du recueillement personnel, par petits groupes dispersés. Le Maire avait pensé aux rafraîchissements devant la grande chute d'eau avec Pastis et apéritifs divers. Pour mon compte j'ai savouré deux grands verres d'eau pure.

Nous nous sommes partiellement rassemblés en divers points avec un journaliste, devant la maison de FREINET et l'école.

Dans l'ensemble, la mémoire de FREINET a été affectueusement et respectueusement évoquée".

Et c'était bien ce que nous recherchions, mon cher ALZIARY.

.../...

De Marie-Louise CROCHET, notre trésorière, ces quelques lignes "C'était loin GARS-AIX : partis à 7 h.20 en récupérant au vol les gens encore endormis, fatigués par le congrès, nous avons mis 5 h pour faire la route. AIX - MANOSQUE - CHATEAURANDON - BARREME - ST. ANDRE DES ALPES - PUGET-THENIERS - GARS - en tout 215 km.

Réception très chaleureuse à GARS. Le soleil brillait, la montagne était encore blanche au sommet, les autorités étaient là. Des cruches d'eau fraîche de la source nous attendaient et un préposé nous versait cette eau glacée dans des verres contenant de l'anis.

Pas protocolaire cette réception, chacun montant au cimetière ou se rendait vers la maison natale de FREINET à sa guise.

Le Maire nous a ouvert l'école et là, pas besoin de paroles pour expliquer, pour comprendre quand il a ouvert les deux fenêtres sur la montagne.

Repas ensuite à BRIANCONNET - bien - un peu trop bien même, bon et fin."

M. GOUZIL

Nice. J.A.N. A GARS (A.-M.) 23. IV. 73

Les « Amis de Freinet » sont venus s'incliner sur la tombe du fondateur de l'école moderne

A l'issue du 29e Congrès de l'Ecole moderne, qui vient de tenir ses assises à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, groupant plus de 1.500 congressistes, parmi lesquels une bonne vingtaine de délégations étrangères, près de quatre-vingts membres de l'association des « Amis de Freinet » se sont rendus en pèlerinage à Gars, petite commune du canton de Saint-Auban, patrie de Célestin Freinet.

C'est en effet à Gars qu'est né, le 15 octobre 1896, Célestin Freinet. C'est dans le petit cimetière de la localité attenante à l'église du village qu'il repose

depuis sa mort, le 8 octobre 1966.

Sous la conduite de M. Raoul Faure, en l'absence du président Marcel Gouzil, la délégation qu'avait accueillie M. Marius Paillet, maire de Gars, a visité la petite localité aux maisons alignées sur la rue unique du village. Ses membres sont allés s'incliner sur la tombe de Célestin Freinet, sur laquelle fut déposée une gerbe de fleurs. Puis ils se sont rendus devant la maison du créateur de la Coopérative d'Enseignement Laïc.

Après le déjeuner pris à Briançonnet, la délégation prit le chemin d'Aix-en-Provence.

NOTRE JOURNEE DU 19 AVRIL 1973

Après ce 29ème congrès de la C.E.L. où tant de jeunesse entourait ce millier d'enseignants français et ses 400 hors frontière, jeunes et moins jeunes, convaincus pour la plupart et ces quelques anciens... évoquant les temps héroïques près ou loin de FREINET... pourquoi n'ai-je pu faire comme les autres, après cette montée vers GARS, village natal de FREINET où son souvenir nous appelait... quand ALZIARY m'a tendu ce livre d'or où déjà la plupart d'entre nous avaient écrit leur pensée, souvenir ou impression ?... Je ne sais !... et pourtant !...

Ce n'est qu'à retardement que me vient ce besoin de dire ce qui bouillonnait en moi dans ces heures de montée et de descente de cette sortie inoubliable... suivant les lacets escarpés où nous avions tout loisir d'admirer ces Alpes de Provence si sauvages !... Montagnes si hautes !... si hautes !...

C'est alors que surgirent dans ma mémoire les premiers vers de notre chant occitan :

"Aqeres moutanhas que tan hautes soun.."

Et d'ailleurs quelqu'un ne les a-t-il pas murmurés ? ...

Et torrents et cascades dévalaient à tout moment !...

Mais nous voici rendus à GARS où nous sommes accueillis par M. le Maire, cousin de FREINET et puis nous causons aussi avec son vieux frère aîné... Et voici sa maison natale encastrée dans le roc et resserrée entre les quelques autres maisons du village ... Et tout en haut, le tout petit cimetière où il repose.

Sa maison natale à la façade rénovée, mais aux volets clos avec son beau soleil sculpté sur la porte d'entrée, selon une vieille tradition locale et face à la vieille école fermée, celle de son enfance. Il paraît que c'est FREINET tout jeune qui est à l'origine de l'électrification du village. Cadre de son enfance et de sa jeunesse bien propre à forger ce tempérament de lutteur et de travailleur. Et comme cette altière cascade qui descend en grondant tout près de sa maison, heureux de poursuivre son but.. son but ? Observer chez les enfants ce qui les intéresse et penser à ce qui pourrait les intéresser. Et pour cela, mettre tout en oeuvre pour qu'un jour, ils puissent "réussir la vie", selon le beau mot d'ordre de ce 29ème congrès !

Sur le chemin du retour, après le déjeuner un chant se fait entendre :

*"Venès que l'houro s'avanço
Es festo, au mas d'Escanin
La mazurka gento danso
la faren soutou lo pin".*

C'est la mazurka provençale que j'ai entendue pour la 1ère fois à la fête folklorique organisée par BOURGUIGNON (1) en 1934 avec la participation de camarades venus de plusieurs coins de France à Lesconil (2) à la 2ème Ecole esperantiste qu'il avait créée en 1933.

Qu'elle était belle cette idée d'associer ce besoin de conserver la culture régionale à cette grande idée d'un langage qui, étudié dans chaque pays permettrait une meilleure compréhension entre tous les hommes de tous les pays et par dessus les intérêts nationaux, d'éviter tant de heurts meurtriers !

Et j'en arrive à penser aux congrès d'été, créés par LALLEMAND et aux camarades italiens, autrichiens, belges et français et autres rencontrés à PISE, à PARIS, à VIENNE et dans les Ardennes belges ! Et combien d'autres novateurs travaillant avec FREINET ou en accord avec ses idées. Et je pense aux vivants : Elise, sa fidèle, active et précieuse collaboratrice. Daniel, son premier correspondant, FAURE, LALLEMAND, DAVIAULT et leurs compagnes, et j'en oublie (4)

Parmi les disparus : avec FREINET, les membres du 1er conseil d'administration(3) de la C.E.L. BOYAU et sa compagne Odette - BOYAU, créateur de la 1ère cinémathèque en Gironde, GORCE, Marguerite BOUSCARUT (et CAPS encore vivant) avec la création du 1er périodique de la C.E.L. : LE CINEMA & L'IMPRIMERIE à L'ECOLE. Je veux ajouter ceci:

"Je suis heureuse que le mouvement FREINET ait pu continuer grâce aux moins anciens que les anciens, et aux plus jeunes qu'eux, entourés actuellement de cette ardente jeunesse qui veut tout faire pour que le mouvement continue en marchant... Cela nous a donné ce magnifique 29ème congrès. Merci à toutes celles et à tous ceux qui ont tant travaillé pour le réaliser !..

Charlotte AUDUREAU

adhérente à la C.E.L. depuis 1929

- (1) BOURGUIGNON : arrêté à la veille du débarquement sur la côte méditerranéenne et mort en déportation.
- (2) LESCONIL en Bretagne (Finistère)
- (3) Créé en 1927 si je ne me trompe..
- (4) J'en oublie !... mais je veux ajouter quand même que par la correspondance scolaire, mes élèves et moi-même de 1929 à 1942 (et parfois grâce à l'esperanto), avons été en contact avec maîtres et élèves, non seulement des 4 coins de France, mais aussi de l'U.R.S.S. à l'Afrique du Nord en passant par l'Allemagne (avant Hitler), la Belgique, la Suisse, l'Italie, l'Espagne (avant Franco), le Portugal.....

- 14-DOCUMENTS HISTORIQUES DU MOUVEMENT FREINET

Je désire recevoir le catalogue des reproductions (en fac similé, format à la demande) que les *Amis de Freinet* sont en mesure de fournir (aux chercheurs, propagandistes, curieux, groupes ou particuliers...

NOM

ADRESSE

.....

.....

Eventuellement, commentaires particuliers :

A retourner à :

R. DUFOUR

GOINCOURT

60001 - BEAUVAIS

ACTIVITES DE NOS DELEGUES

Il m'est agréable de citer aujourd'hui l'activité de Nicole Lelong, 69, rue Gambetta - 50130 OCTEVILLE, qui, très régulièrement nous envoie de nouvelles adhésions et celle d'Emile Thomas qui, malgré ses occupations prenantes dans divers secteurs est venu au congrès avec une douzaine d'adhésions en poche.

Nous faisons encore une fois appel à ceux qui ont bien voulu être les délégués des *Amis de FREINET*.

Signalez-nous les stages qui sont organisés dans votre département, allez parler de FREINET, de l'homme, de son oeuvre et provoquez quelques adhésions.

Nous tenons à votre disposition des appels que vous pourriez remettre aux camarades du groupe.

UNE PUBLICATION D'AVENIR

SAVEZ-VOUS QU'EN 1920, déjà...

les instituteurs révolutionnaires étaient pourchassés,
réprimés par l'Etat républicain.

SAVEZ-VOUS QU'EN 1920 FREINET combattait dans la première
organisation syndicale de l'enseignement.

SAVEZ-VOUS QU'EN 1920, déjà, FREINET préparait
son oeuvre en étudiant les mouvements d'éducation
populaire d'Allemagne, d'U.R.S.S., etc....

SAVEZ-VOUS qu'en 1920 Henri BARBUSSE et Romain ROLLAND
appuyaient déjà l'élan des syndicalistes.

DES REPRODUCTIONS DE DOCUMENTS DE L'EPOQUE ...
vous sont offerts par le service de documentation
des *AMIS DE FREINET*.

Adressez-vous à DUFOUR - GOINCOURT - 60 - BEAUVAIS

C'est d'ailleurs ce service qui fournit au Bulletin des *Amis de FREINET*
toutes les excellentes photos fac similé établies à partir de 8 000 micro
films négatifs.

ESPERANTO et I.C.E.M.

Si Honoré BOURGUIGNON, qui fut le premier artisan de la correspondance scolaire
internationale au sein du mouvement FREINET, et qui mourut dans les camps de
concentration, vivait, il aurait aujourd'hui la surprise d'apprendre que son
nom figure dans un livre très secret du Bureau Criminel du Ministère de la
Justice au Japon.

C'est ce que vient de découvrir un allemand, Ulrich LINS, installé au Japon,
dans un livre tiré à quelques dizaines d'exemplaires, intitulé : Le mouvement
esperantiste prolétarien" dans lequel il est question des activités clandesti-
nes des esperantistes prolétariens au Japon (autour des années 1930-1936)
On note que l'un d'eux avait des relations avec Honoré BOURGUIGNON.

L'OEUVRE DES NOTRES

Les amis de Louis BOUET viennent d'éditer "*à l'Amitié par le livre*" trente ans de combat syndicaliste et pacifiste, ouvrage précédé d'une vie de Louis BOUET, rédigée en grande partie par sa compagne Gabrielle BOUET qui, a 88 ans, a gardé un cran, une lucidité incroyables.

Pour ceux, trop jeunes, qui n'ont pas connu l'action des BOUET, je leur dirai que, chassés, déplacés par une administration servile et policière, les BOUET, sans jamais désespérer, dans le coin le plus réactionnaire de l'Anjou, ont créé et imposé le syndicalisme révolutionnaire opposé au Syndicat national des Instituteurs.

C'est de cette action intelligente qu'est née la revue *Ecole Emancipée*, rédigée et animée par Louis et Gabrielle BOUET.

FREINET fit un très long chemin à leurs côtés avec les DANIEL, FAURE, ALZIARY, GUET, MICHON....

Je vous conseille vivement d'acheter ce livre en le commandant à l'Amitié par le livre 50910 - BLANVILLE S/ MER, en vous recommandant des "*Amis de FREINET*"

Le premier syndicat des Instituteurs fut créé en 1904 en Maine-et-Loire et la revue l'Ecole Emancipée et son groupement en sont sortis.

Vous suivrez la politique de la France de 1904 à 1935, avec ses compromissions et ses trahisons.

Quelques noms retiendront votre attention, Léon JOUHAUX, inscrit sur le carnet B en 1914 et boute-feu en 1939, Pierre LAVAL, Edouard HERRIOT, prisonnier d'accords politiques.

Vous entendrez parler de Léon TROTSKY au temps d'un court séjour en France où il rentra en contact avec les BOUET, les SERRET, les FAURE.... de Romain ROLLAND, d'Anatole FRANCE, leurs amis.

Vous le lirez pour votre documentation, pour tous ceux qui ont lutté et pour exprimer votre gratitude envers tous ceux "*qui ont indiqué la route au syndicalisme d'avant-garde*".

M. G.

C. FREINET

"Essai de psychologie sensible"
Tome II "Rééducation des techniques de vie ersatz"

Ed. Delachaux et Niestlé
Coll. Actualités pédagogiques et psychologiques
1971.

Dès la période enthousiasmante de la Libération, Freinet présentait son Essai de psychologie sensible appliquée à l'Education avec un considérable succès. En 1966, chez Delachaux et Niestlé, il reprenait son ouvrage revu et mis au point en une première partie sans sous-titre. Il se proposait alors de présenter le processus général et universel du tâtonnement expérimental et prévoyait une seconde partie dans laquelle les théories psycho-pédagogiques de sa pédagogie s'éclaireraient à la lumière féconde des principes pavloviens des réflexes conditionnés.

Ce deuxième tome, sous-titré "Rééducation des techniques de vie ersatz" doit naturellement prendre place auprès du précédent dans la bibliothèque d'étude des éducateurs et des enseignants soucieux d'efficacité profonde pour mieux préparer "le chemin de la vie" de ceux de qui ils ont la responsabilité.

Tout au long de 153 pages, dans un style imagé si personnel, Freinet poursuit son étude en abordant tour à tour les lois 21, 22, 23, 24, 25, qui portent respectivement sur l'origine des troubles de la sexualité de l'enfant jeune, puis celle des névroses infantiles ; puis il décrit une règle de vie ersatz : l'auto-jouissance sexuelle avant la puberté. La 24ème loi est relative au travail considéré comme le correcteur essentiel des règles de vie ersatz, autrement dit : comme une thérapeutique fondamentale, à la condition expresse que l'organisation pratique de l'activité laborieuse se développe dans la joie, c'est-à-dire dans l'émotion et par l'émotion la plus propre à structurer une forte personnalité comme l'ont si bien montré Henri Wallon et ses disciples.

Pour terminer, la 25ème loi psychologique présentée par Freinet met en lumière les cas pour lesquels certaines conditions physiologiques défavorables de même que l'attitude accaparante voire rejetante des "recours-barrières" familiaux ou scolaires empêchent le sujet de se réaliser à plein. Là encore Freinet rejoint certains grands penseurs en préconisant les solutions éducatives qui permettent de retrouver une libération et la puissance normale. Il n'hésite pas à parler d'une "sublimation" des auto-jouissances des degrés inférieurs de règle de vie, vers la jouissance esthétique et, au-delà, jusqu'à l'expression personnelle artistique connu "une exaltante envolée vers les sommets pour retrouver les lignes de vie et reconquérir la puissance".

De toutes les leçons que nous a données Freinet dans son œuvre, retenons encore celle de modestie, qui transparaît aux ultimes lignes de son Essai de psychologie sensible.

"D'autres iront plus loin et plus sûrement que nous dans cette ascension pour laquelle nous nous sommes humblement appliqués à creuser les marches de départ et à élaguer selon nos possibilités le sentier qui monte vers la puissance de l'homme".

Maurice PIGEON

Compte rendu de lecture d'ouvrage

C. FREINET

"La méthode naturelle"

Tome.III "l'Apprentissage de l'écriture"

Ed. Delachaux et Niestlé

Coll. Actualités pédagogiques et psychologiques

1971.

Après "l'apprentissage de la langue" puis "l'apprentissage du dessin", constituant les tomes I et II de la série sur "La méthode naturelle", voici, préfacé par Elise Freinet, un troisième volet "l'apprentissage de l'écriture" solidement charpenté pour s'être fondé d'emblée sur les lois désormais bien connues du tâtonnement expérimental. Rappelons les deux dernières. La 7ème "Une expérience réussie au cours du tâtonnement crée comme un appel de puissance et tend à se reproduire mécaniquement pour se transformer en règle de vie". Puis la 8ème "l'acte réussi par d'autres entraîne les mêmes répétitions automatiques lorsqu'il s'inscrit dans le processus fonctionnel de l'individu". Ce qui, par parenthèse, illustre l'influence profonde et l'importance déterminante d'un milieu éducatif compréhensif, aidant, sensible et organisé en vue de l'auto-construction puissante de la personnalité du jeune enfant.

La démonstration dans le domaine de l'écriture constamment en rapport avec la psychologie qui sous-tend la pédagogie Freinet, s'est élaborée à partir des témoignages multiples et irréfutables recueillis par Freinet lui-même, par notre camarade Madeleine Porquet, naguère encore Inspectrice Départementale des Ecoles Maternelles dans le Finistère, et par notre camarade Paul Le Bohec alors à Trégastel.

Ce qui caractérise cette quête, c'est l'esprit et la méthode qui l'inspirent. L'esprit : celui du bon éducateur à l'écoute de l'enfant qu'il aime et qu'il comprend. La méthode : les principes mêmes de Claude Bernard.

L'auteur observe les conduites et les comportements au cours de l'apprentissage et note ainsi :

"Nous verrons, en suivant plusieurs enfants dans leurs démarches de codage et de décodage, se dégager leur perméabilité à l'expérience : alors que certains enfants ont besoin de nombreuses répétitions des expériences réussies... d'autres acquièrent très rapidement des formes qu'ils utilisent ensuite librement ; alors que certains découvrent sans efforts apparents le mécanisme de l'écriture (association des lettres et des syllabes et correspondance phonétique), d'autres restent très longtemps au stade global de reconnaissance et d'utilisation des mots.

... Une méthode naturelle ne peut que respecter ces rythmes divers d'appréhension par l'enfant lui-même de la langue écrite, de même qu'elle souligne les niveaux de maturation très divers. Nous rejoignons ici les préoccupations actuelles des linguistes qui pensent que chaque langue correspond à une organisation particulière des données de l'expérience".

Tout l'ouvrage est une joie de lecture à cause de sa sincérité, à cause de l'intérêt considérable qui en émane. Qu'il s'agisse du développement des premières étapes avec l'approche vécue des signes de la langue écrite à la maternelle, du chapitre sur l'écriture et la calligraphie étudiant le script pour le repousser finalement et proposer un graphisme plus lié ; constitué cependant de formes simples, surtout en ce qui concerne les capitales.

Dans la perspective de la trop fameuse dyslexie, Freinet prend position tant pour la prévention que pour une thérapeutique. L'une et l'autre s'établissent à partir des méthodes naturelles, à la condition essentielle, pour la seconde de ne pas s'y prendre trop tard. Un excellent chapitre étudie l'évolution de l'écriture d'un gaucher. L'expérience décrite a été lucidement vécue dans la classe de Paul Le Bohec, d'abord pendant l'année scolaire 1964-65. Elle se trouve illustrée de documents exceptionnels qui suivent le développement de l'observation jusqu'en 1968.

Freinet pour conclure, évoque une fois encore le thème de la culture dans ses rapports avec l'outil.

"Il ne peut y avoir... d'apprentissage séparé de la langue, de l'écriture, de la lecture et de l'imprimé. Il y aura seulement, à l'aide de ces outils, une montée toujours accélérée de la personnalité humaine, individuelle et sociale".

Et, s'il fallait une approbation extérieure à notre mouvement de l'Ecole Moderne, nous la trouverions dans la bibliographie d'un ouvrage tout à fait récent de Laurence Lentin "Apprendre à parler à l'enfant de moins de 6 ans" sorti en janvier dernier. Editions sociales françaises. L. Lentin y rend hommage à Freinet qui, par sa méthode naturelle a été "le précurseur qui a tant et courageusement apporté au renouvellement de la pédagogie des premiers apprentissages".

Maurice PIGEON

16 - BIBLIOGRAPHIE DU BULLETIN DES "AMIS DE FREINET"

- n° 1 1968 Comité de parrainage. Comité d'honneur.
Conseil d'administration. Membres du bureau
Délégués départementaux des "AMIS DE FREINET"
Membres fondateurs (France et Pays hors frontière)
Règlement intérieur de l'association.
- n° 2 1969 Premiers contacts avec FREINET. R. DANIEL
Rencontre avec FREINET par quelques pionniers
Déclaration dans le Journal Officiel de l'association
"AMIS DE FREINET" - Journal officiel du 25 mai 1969
n° 122. FREINET et la POLOGNE.
- n° 3 Juin 1970 Coopération et rénovation pédagogiques. R. TORAILLE Pré-
sident de l'O.C.C.E.
Les anciens nous disent : FAURE et ALZIARY
De l'enseignement traditionnel à l'Ecole moderne avec
FREINET, R. LALLEMAND
Pédagogie et luttes de classes. P. HETIER (49).
L'itinéraire de Célestin FREINET - Michel BARRE.
FREINET, nous, vous,...et nous. Paul LE BOHEC
Technique et justificatif du tâtonnement expérimental
FREINET.
- n° 4 Décembre 1970 L'Education selon FREINET. Jean VIAL
Développement historique de l'expérience. Herminio
FREINET en Espagne. Almendros
Liste des congrès d'avant guerre. M. GOUZIL.
A propos de l'Ecole Buissonnière. R. FAURE
Inédit de FREINET
L'Imprimerie à l'Ecole (les Humbles 1927) M. WULLENS
Y a-t-il une pédagogie révolutionnaire possible en régi-
me capitaliste. Danielle DEBOURDEAU
Philéas LEBESGUE et FREINET. R. DUFOUR.
- n° 5.6. Mai 1971 La coopérative italienne de l'Imprimerie à l'école.
PETTINE. Hommage à marguerite BOUSCARRUT. Elise FREINET -
Raoul FAURE - René DANIEL - Roger LALLEMAND - Florentin
ALZIARY - M.T. HAY - Marcel GOUZIL - Charlotte AUDUREAU.
La pédagogie populaire. C. FREINET
L'imprimerie à l'école et la pschanalyse. C. FREINET
- n° 7 Juin 1971 Bar-sur-Loup- 1920. 1928. E. FREINET
FREINET à Bar-sur-Loup - Mr BEHIN - Maire, Lucien PELLE-
GRINE ancien élève.
La vie à l'école par l'imprimerie. ALZIARY.
Notre rendez-vous à Bar-sur-Loup - Ch. AUDUREAU - R. FAURE
S. DAVIAULT - F. DELEAM - R. DUFOUR.
- n° 8 Octobre 1971 La cérémonie de Bar-sur-Loup. M. GOUZIL
Le mouvement belge de l'Ecole Moderne. L. BALESE.
- n° 9 Janvier 1972 Grandes lignes de la vie et de l'oeuvre de FREINET. Hans
JORG. FREINET et la Suisse. Louis MEYLAN - E. CACHEMAILLE
- n° 10 Janvier 1972 Bibliographie 1923.1940. Elise FREINET.
- n° 11 Mars 1972 FREINET vu par un pédagogue allemand. Hans JORG.
FREINET et la Yougoslavie. Docteur Krneta.
Front de l'Enfance.

.../...

- n° 12 Mai 1972 FREINET vu par un pédagogue allemand (fin) Hans JORG
TOUCHE (souvenir de guerre). C. FREINET
Souvenirs de camp de concentration. P. ROUSSEAU
PESTALOZZI - Educateur du Peuple C. FREINET
FREINET et PESTALOZZI L. MEYLAN
L'Esprit et les techniques C. FREINET
Tâtonnement expérimental et pédagogie - C. FREINET
Notre pédagogie en France et dans le Monde . C. FREINET
- n° 13 Décembre 1972 FREINET à l'université J. VIAL
FREINET en Angleterre R. UEBERSCHLAG
L'Ecole en Norvège C. FREINET
La diffusion mondiale de notre technique
l'Imprimerie à l'Ecole C. FREINET
Vers l'école du prolétariat
"Clarté" Novembre 1923 (15). C. FREINET
La discipline nouvelle. Quelques
réalisations "Clarté" 15 décembre 1923 - C. FREINET
La dernière étape de l'école capita-
liste "Clarté" 1er Juin 1924 C. FREINET
L'Ecole du travail. "Clarté"
1er Juillet 1924 C. FREINET
En hommage à Gilbert Serret M. GOUZIL
Autour du débat télévisé "l'Ecole
Buissonnière" M. GOUZIL
S. DUBOIS
Le chantier "Documentation historique" R. DUFOUR
- n° 14 1973 "L'Espagne républicaine et FREINET"
1ère partie de 1931 à la guerre civile R. GOUZIL

Nous avons, à l'exception des numéros 1 et 2 que nous pourrions photocopier pour les collectionneurs : 0,25 F par page - tous les numéros à votre disposition que nous vous enverrons dès réception d'un chèque de 2 F + 1,50 (frais de port) au C.C.P. NANTES 2473.13 AMIS DE FREINET. NANTES.

M. GOUZIL